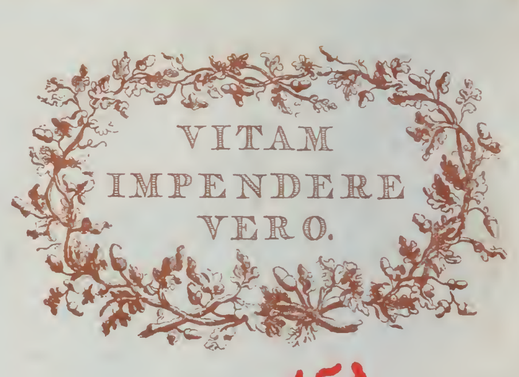
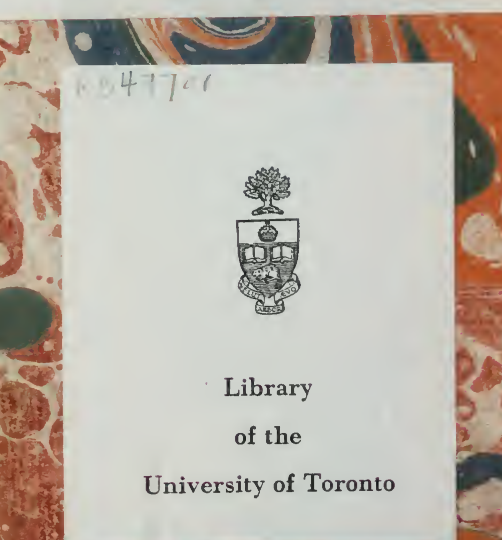


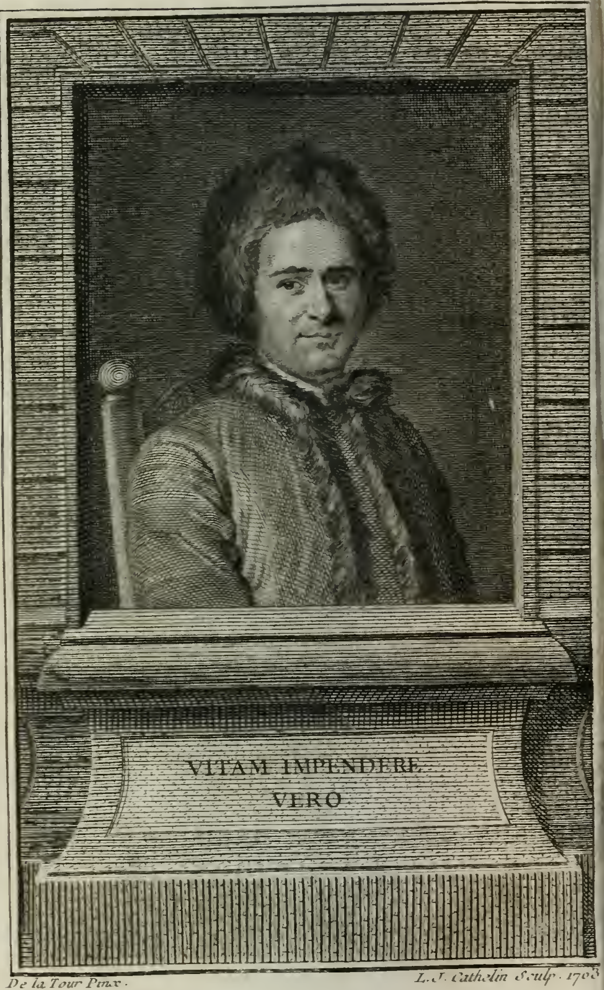

VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 157


Library
of the
University of Toronto



200
(1179)

Dufour, I, n° 300.
XXIV et 446 pp + 1 au front.



De la Tour Pinx. *L. J. Cathelin Sculp. 1763*

ESPRIT, *MAXIMES*; ET PRINCIPES DE M. JEAN-JACQUES *ROUSSEAU*, DE GENÉVE.



A NEUCHATEL;
Et en Europe,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXIV.



INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE,

CONTENANT quelques particularités de la vie de M. J. J. Rouſſeau de Genève.

IL eſt des hommes célebres, que leurs diſgraces rendent plus célebres encore ; il en eſt d'autres qu'elles obſcurciſſent & qu'elles font oublier. Ceux-ci n'avoient apparemment que des talens factices, des vertus empruntées & le mérite des enluminures. L'illuſion ſeule leur avoit prêté cet éclat Théâtral, qui varie d'abord ſelon les décorations de la Scene, & qui s'éteint enfin avec les luſtres du Spec-

tacle. Ils n'étoient qu'Acteurs ; ils ont diſparu avec leur rôle.

Il n'en eſt pas ainſi des premiers : leurs vertus, leurs talens ſont à eux ; la réputation dont ils jouiſſent leur appartient ; c'eſt l'appanage naturel de leur ſageſſe, de leur génie ; en vain les mœurs & la frivolité du ſiecle voudroient-elles jetter quelque équivoque ſur leur gloire ; la vertu ſolide, le mérite réel triomphe toujours tôt ou tard des dédains de l'amour-propre. Au milieu même des revers, tandis que le Sage paroît enſeveli ſous les ruines de ſa réputation, ſes diſgraces lui aſſurent l'eſtime publique & un nom immortel. Sa philoſophie, ſes vertus, ſes talens paroiſſent alors ſur leur propre baſe ; & il eſt d'autant plus grand, que, pour l'être, il n'a beſoin que de lui-même.

Tel eſt le fruit conſolant que

M. J.J. Rousseau recueille aujourd'hui des disgraces qu'il éprouve. En condamnant l'Auteur d'*Emile*, ses Juges n'ont pas cessé d'estimer son cœur, & de rendre justice à son génie. Les Sages, qui blâment les excès de sa sincérité, l'admirent & le plaignent en même tems. Sa Patrie ne souscrit qu'à regret à son éxil volontaire; le Public le nomme, dans sa retraite, le Socrate de son siecle. Il y jouira, comme à Montmorency, & de l'aveu de toute l'Europe, de ses titres si bien acquis d'homme de génie, de Penseur, d'Ami de l'Humanité. Une disgrace, aussi glorieusement compensée, en est-elle une en effet pour M. Rousseau? C'est assûrément le sceau de sa célébrité; & ce seroit peut-être l'écueil d'une vertu moins solide que la sienne.

NÉ à Genève, en 1708 d'un Pere, vrai citoyen, M. Rousseau

paſſa ſa jeuneſſe, même en voyageant, dans une eſpece d'obſcurité. Il ſe ſentoit cependant cet eſprit, ces talens, qu'il n'a déployés que dans un âge mûr; mais *il preferoit ſon repos & des amis, les ſeuls biens dont ſon cœur fût avide*, au nom qu'il pouvoit ſe faire de bonne heure, & qu'en quelque façon, il ne s'eſt effectivement fait que malgré lui.

L'Allée de Sylvie eſt le premier ouvrage qui l'ait fait connoître; & il *approchoit déja de ſon ſeptieme luſtre*, lorſqu'il le compoſa. Mais ce n'eſt pas le premier fruit de ſon eſprit, ni de l'étude qu'il a toujours faite des mœurs & des hommes, même pendant ſa jeuneſſe. A dix-huit ans, il avoit fait la petite Comédie de *Narciſſe*, ou *l'Amant de lui-même*, qui n'a été repréſentée que ſur la fin de 1752, & qui, comme il s'y attendoit, ne réuſſit point, quoiqu'elle

ſoit d'ailleurs bien écrite. C'eſt à l'occaſion de la chûte de cette Comédie, qu'il a dit avec la franchiſe la plus vertueuſe : *Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piece à faire ſiffler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des ſpectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier.*

L'Allée de Sylvie n'a aucun rapport aux grands principes de vertu, auxquels ſon Auteur s'eſt livré depuis avec tant de refléxion & de courage. M. Rouſſeau badinoit encore alors avec l'Amour ; il aimoit encore à *promener ſes tendres rêveries le long des flots argentés d'un ruiſſeau qui murmure.* Une choſe remarquable dans ce petit ouvrage, c'eſt qu'il y prévoit, qu'*après ſes beaux jours*, certaines circonſtances le met-

tront dans la néceſſité de philoſopher en public ; & l'évenement, en juſtifiant la prédiction, a fait un honneur infini au Prophete.

CETTE queſtion, *ſi le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs*, eſt l'époque de l'apparition brillante de M. Rouſſeau ſur la Scene Littéraire & Philoſophique. Ce ſujet l'intéreſſa ; il crut y trouver l'occaſion de rendre un hommage public à la Vertu aux dépens des Sciences : il la ſaiſit ; ſon Diſcours parut à l'Académie de Dijon, de tous ceux qui avoient concouru, le mieux écrit & le plus profondément penſé, & il triompha. Ce ſuccès lui fit beaucoup d'admirateurs ; le Public ſentit tout le prix de ce premier eſſor, & ſouhaita qu'une plume auſſi éloquente ſe fît un plaiſir de l'éclairer & de l'inſtruire.

Seduit lui-même par les attraits

de ſon triomphe, M. Rouſſeau, l'œil toujours fixe ſur ſes principes, & toujours dans le même ſtile & avec le même nerf, fit des *obſervations* ſur la Réponſe dont un Roi Philoſophe avoit honoré ſon Diſcours, & une Réplique à M. Borde, Académicien de Lyon, dont les deux *Diſcours ſur les Avantages des Sciences & des Arts*, ſont d'ailleurs très-dignes d'être comparés à celui qui les a occaſionnés. Avec M. Gautier, Académicien de Nancy, & un Pſeudonyme, qui s'étoit intitulé de l'Académie de Dijon, & que cette ſage Société a formellement déſavoué, M. Rouſſeau uſa d'un laconiſme auſſi plaiſant que tranchant, qui les immola l'un & l'autre à la riſée du Public. C'eſt ainſi, comme il l'avoue lui-même, que *de diſpute en diſpute, ſe ſentant engagé dans la carriere, preſque ſans y avoir penſé, il ſe trouva devenu*

Auteur à l'âge où l'on cesse de l'être, *& homme de Lettres*, quoiqu'il fit profession d'écrire contre elles.

L'INTERMEDE du *Devin du Village*, représenté devant le Roi à Fontainebleau, avec le succès le plus brillant, & à Paris, par l'Académie Royale de Musique, avec de nouveaux applaudissemens toujours mérités, le fit connoitre & *feter* à la Cour, & *rechercher* des personnes les plus distinguées. Très-peu de tems après, sa *Lettre sur la Musique Françoise*, écrite avec autant de liberté que de feu, donna un nouvel éclat à sa réputation; mais, il faut en convenir, il l'acheta un peu cher. *L'Apologie de la Musique Françoise*, par M. l'Abbé Laugier, est presque la seule Réponse à sa Lettre, dont M. Rousseau n'ait pas eu sujet de prendre de l'humeur. Les partisans outrés de notre Opera le traiterent en prose

& en vers, ſans ménagement. Un Viſigot lui répondit par des perſonnalités indécentes ; une foule imbécille s'exhala contre lui en clameurs ſéditieuſes ; il en fut *inſulté*, *menacé* même : le fanatiſme harmonique alla enfin juſqu'à le pendre en effigie.

CE qu'il y a encore d'étonnant, c'eſt que, tandis que les gens ſenſés rioient de la colere frénétique de la plûpart de nos Muſiciens, ce que M. Rouſſeau auroit dû faire le premier, l'Opera, qui s'enrichiſſoit des Repréſentations du *Devin du Village*, s'érigeant en vengeur public du goût national, ôta à l'Auteur de cet Intermede charmant ſes entrées à ſon Spectacle. M. Rouſſeau ſe plaignit de cet affront, & avec d'autant plus de raiſon, que ſes entrées libres à l'Opera étoient d'ailleurs l'une des conditions auxquelles il avoit donné ſon

Drame lyrique. Six ans après, on voulut les lui rendre ; mais cette eſpece de réparation, qu'il regardoit même comme *une raillerie*, venoit trop tard, puiſqu'il s'étoit retiré à Montmorency.

AU reſte, quoique M. Rouſſeau ait conclu, en finiſſant ſa Lettre, que *les François n'ont pas de Muſique, qu'ils n'en peuvent avoir, & que ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux*, il ne laiſſe pas d'applaudir ſincerement aux grands talens de M. Rameau, de le reconnoître *ſupérieur même à Lulli du côté de l'expreſſion*, & de penſer *qu'il faudroit que la Nation lui rendît bien des honneurs, pour lui accorder ce qu'elle lui doit.* Jamais M. Rameau n'a reçu de louanges moins ſuſpectes.

DANS le *Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, M. Rouſſeau a oſé courir le riſque de renouveller

aux yeux du vulgaire l'*Alceſte* de Moliere : peu s'en eſt fallu en effet qu'il n'ait été déclaré l'ennemi du genre humain. Preſque tous ces hommes, qui ſe croient légitimement au-deſſus des autres, parce qu'ils ont un nom & des richeſſes, ont traité ce Diſcours de libelle diffamatoire. Quelques Critiques lettrés n'y ont vû que le Panégyrique des Karaïbes, & la ſatyre des Européens; d'autres, comme le Pere Caſtel, en prétendant le réfuter, l'ont pris à contreſens, & n'ont fait que *battre les buiſſons*. M de Caſtillon eſt le ſeul qui eût mérité une réplique. Le Public ſans préjugés a regardé le Diſcours de M. Rouſſeau comme un chef-d'œuvre, & le regardera toujours comme l'ouvrage d'un Génie qui réunit à la fois la fécondité des penſées, la force des raiſonnemens, l'étendue des connoiſſances, le ſentiment le plus vif, &

l'éloquence du ſtile la plus nerveuſe.

La Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, écrite dans les principes de ſes Diſcours, du même ton de ſincérité, & avec le même coloris d'expreſſion, eut auſſi le même ſort; elle eſſuya les mêmes critiques. Que de Brochures, & preſque toutes éphémeres, cette Lettre n'a-t-elle pas fait naître? Le Comédien Laval oſa entrer en lice avec M. Rouſſeau, & crut le terraſſer par des injures. M. Villaret répondit auſſi à la *Lettre ſur les Spectacles*, mais avec un ton de décence & d'honnêteté, qui prouve ſon eſtime pour l'Auteur qu'il crut devoir contredire; d'autres prirent le ton plaiſant & badin, & crurent le tourner en ridicule, en écrivant qu'il n'avoit dit du mal des femmes dans ſa Lettre, que parce qu'il étoit malade: d'autres enfin s'amuſerent à

l'accabler de ſarcaſmes, tandis que les perſonnes pieuſes le nommoient *le Défenſeur de la Morale Chretienne.*

MM. d'Alembert & Marmontel ne l'ont pas décoré de ce beau titre; mais leurs Réponſes, également pleines d'eſprit & de ſolidité, d'égards & de politeſſe, lui font d'ailleurs, comme à eux-mêmes, beaucoup d'honneur. Juſqu'ici M. Rouſſeau a gardé le ſilence avec tous les Critiques de ſa Lettre ſur les Spectacles; à moins qu'on ne regarde ſon *Eſſai ſur l'Imitation Theâtrale*, & ſurtout la *Nouvelle Heloïſe*, comme la meilleure réponſe qu'il pût leur faire, ſelon leur différente façon de penſer. En effet, on ne peut lire ce Roman moral, ſans ſe perſuader de plus en plus, que les Spectacles & le Théâtre ne ſont nullement l'Ecole des bonnes mœurs, & que les per-

ſonnes religieuſement chrétiennes ſont bien fondées à applaudir à la morale inéxorable du Citoyen de Genève. Quoi qu'il en ſoit, la *Nouvelle Héloïſe* eſt peut-être le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre, même à côté de *Miſs-Clarice*. La vertu y eſt peinte avec tous ſes traits les plus touchans & les plus propres à ſe ſoumettre les ames honnêtes. Il eſt aiſé d'y appercevoir le caractere eſſentiel de ſon Auteur ; & cet excellent Roman eût ſuffi ſeul pour le faire eſtimer & lui donner la célébrité dont il jouit à tant de titres. La *Nouvelle Héloïſe* a ſans doute des défauts ; mais ils ſont compenſés par tant de beautés, qu'à peine on les apperçoit : ils prouvent ſeulement, que l'eſprit le plus ſublime & le cœur le plus vertueux ne ſont pas toujours à l'épreuve de la qualité d'Auteur & de Philoſophe.

IL ſeroit à ſouhaiter que les Magiſtrats n'en euſſent pas trouvé de plus grands dans le *Contrat Social* & dans *Emile.* En ſe faiſant un ſyſtême d'être ſincere, c'eſt-à-dire, de réveler au Public toutes ſes penſées ainſi que ſes ſentimens, M. Rouſſeau ne pouvoit guères éviter de tomber dans les excès qu'on lui reproche. Mais s'il a prévû qu'on les lui reprocheroit, & qu'ils attireroient ſur ſon *Emile* & ſur lui-même les rigueurs de l'autorité Civile & Eccléſiaſtique; comment un homme auſſi ſage n'a-t-il pas craint de s'y livrer? Sans *trahir ſes ſentimens*, il pouvoit s'en tenir, ſur la matiere du Droit Politique, à ce qu'il en avoit dit dans ſon admirable Diſcours *ſur l'œconomie Politique*, & dans celui ſur l'*Origine de l'Inégalité parmi les hommes*: il n'en eût pas moins été un eſprit profond, un cœur ſincere; on n'eût pas

moins admiré ſes talens & eſtimé ſes mœurs. Son *Emile* pouvoit être auſſi un excellent Traité d'Education, ſans qu'il fût beſoin d'y diſcuter des articles délicats, auſquels il eſt difficile de toucher curieuſement, & d'éviter en même tems le ſort d'Oza, & qui d'ailleurs ne ſont jamais mieux expliqués que par un ſilence religieux.

DANS ſa *Lettre à M. l'Archevêque de Paris*, ſi M. Rouſſeau s'eſt exprimé avec la même liberté ſur ces articles ſi délicats ; c'eſt, dit-il, qu'il ne pouvoit preſque pas s'en diſpenſer, ſans paroître convenir de ſa reſſemblance avec le portrait qu'on avoit fait de lui, & que, d'ailleurs, tout homme accuſé a le droit de ſe juſtifier, ou du moins d'eſſayer de le faire. Sa vertu ſembloit lui impoſer elle-même la néceſſité de ſe défendre ; mais avec la modération d'un Sage.

QUELLE douloureuſe fatalité ! cet *Emile*, l'Enfant chéri de ſon Pere, eſt devenu l'inſtrument des diſgraces qu'il eſſuie aujourd'hui : c'eſt cet ouvrage qui répand ſur ſes jours la triſteſſe & l'amertume, & qui l'exile du ſein de ſa Patrie & de ſes amis.

LES Magiſtrats des Provinces-Unies, à l'exemple du Parlement de Paris, ont ſévi contre *Emile*, & la République de Genève elle-même s'eſt cru obligée de le proſcrire avec le *Contrat Social.* Ce dernier coup a été le plus ſenſible au cœur de M. Rouſſeau. Après avoir honoré le nom Génevois, & s'être montré ſi digne de l'eſtime & des égards de ſes concitoyens, le procedé du Conſeil de Genève l'a pénétré de douleur. Pluſieurs Citoyens & Bourgeois de cette ville, frappés d'un Jugement, où les formalités preſcrites par les Conſti-

tutions du Gouvernement ne leur paroiſſoient point obſervées, crurent devoir reclamer contre cette nouveauté. M. Rouſſeau attendit longtems l'effet de leurs repréſentations au premier Syndic; & croyant enfin n'être que trop convaincu que le Conſeil refuſoit d'y avoir égard, ſa douleur lui ſuggera de renoncer ſolemnellement à ſes titres de Bourgeois & de Citoyen de Genève. *Flétri publiquement dans ma Patrie*, dit-il à un de ſes amis, *j'ai dû prendre le ſeul parti propre à conſerver mon honneur, ſi cruellement offenſé. C'eſt avec la plus vive douleur que je m'y ſuis déterminé : mais que pouvois-je faire ? Demeurer volontairement membre de l'Etat après ce qui s'étoit paſſé, n'étoit-ce pas conſentir à mon deshonneur ?* Les amis de M. Rouſſeau ont blâmé ſa démarche; ils l'ont trouvé au moins trop précipitée. Pluſieurs ſont encore

persuadés qu'il n'a pas eu même le droit de la faire.

QUOI QU'IL en soit, sa Lettre au premier Magistrat de Genève fut lue dans l'Assemblée du Conseil. On délibéra si l'on devoit accepter l'abdication qu'il y fait *à perpétuité de son droit de Bourgeoisie & de Cité*; les sentimens se partagerent. Quelques-uns regardoient cette abdication comme une insulte faite à la République, & osoient en demander vengeance : mais, après avoir recueilli les voix, on se contenta d'enregistrer la Lettre; & chacun se retira en silence.

DEPUIS ce fatal instant, M. Rousseau, quoiqu'adopté par un grand Roi au nombre de ses Sujets, & glorieusement dédommagé, par cette naturalisation, des pertes volontaires qu'il a faites à Genève; M. Rousseau, dis-je, infiniment sensible, d'ailleurs, à ce témoignage

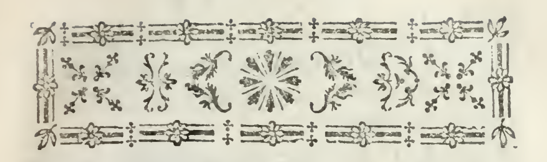
de bienveillance & d'eſtime de la part du Roi de Pruſſe, ſemble cependant avoir dit un adieu éternel à la Société. Mais la Société, qui l'admire toujours, & qui ne prétend pas imiter la République de Genève, ne reçoit point cet adieu. Elle attend au contraire de lui, qu'il lui prouve de plus en plus que ſon ame eſt au-deſſus de ſes adverſités, & que ſes talens, comme ſa ſageſſe, ſont à l'épreuve de l'inſtabilité des choſes humaines. Le portrait ſi bien colorié, qu'il a fait de lui-même dans ſa retraite, ne fait peur à perſonne; on aimera toujours à le reconnoître à des traits ſi rares, & à le voir le même. » Plus ardent, dit-il, qu'éclairé » dans mes recherches, mais ſin» cere en tout, même contre moi; » ſimple & bon, mais ſenſible & » foible; faiſant ſouvent le mal, & » toûjours aimant le bien; lié par » l'amitié, jamais par les choſes,

» & tenant plus à mes ſentimens
» qu'à mes intérêts ; n'exigeant
» rien des hommes & n'en voulant
» point dépendre ; ne cédant pas
» plus à leurs préjugés qu'à leurs
» volontés, & gardant la mienne
» auſſi libre que ma raiſon ; crai-
» gnant Dieu ſans peur de l'Enfer,
» raiſonnant ſur la Religion ſans
» libertinage; n'aimant ni l'impiété
» ni le fanatiſme ; mais haïſſant les
» intolérants encore plus que les
» Eſprits forts : ne voulant cacher
» mes façons de penſer à perſon-
» ne ; ſans fard, ſans artifices en
» toute choſe, diſant mes fautes à
» mes amis, mes ſentimens à tout
» le monde; au Public ſes vérités,
» ſans flatterie & ſans fiel, & me
» ſouciant auſſi peu de le fâcher
» que de lui plaire : voilà mes cri-
» mes & mes vertus.

Le Public auroit tort de ſe fâcher des vérités que lui dira M. Rouſſeau ; il les aſſaiſonne de tant

de penſées utiles, vertueuſes & admirables; il les exprime avec tant d'eſprit, d'éloquence & de perſuaſion, qu'on ne peut au contraire trop deſirer qu'il continue de lui parler le même langage: mais on l'eſtime auſſi trop ſincerement, pour ne pas ſouhaiter en même tems qu'il épargne à ſon cœur & à ſa ſanté de nouvelles diſgraces: on voudroit qu'il fût auſſi heureux qu'il mérite de l'être.

POUR répondre, autant qu'il dépend de nous, à ce deſir, à cet empreſſement du Public, que nous venons d'exprimer, pour les ouvrages de cet Écrivain célebre, nous lui donnons aujourd'hui ſon ESPRIT, ſes MAXIMES, & ſes PRINCIPES; & nous oſons nous flatter que M. Rouſſeau s'y reconnoîtra avec plaiſir ſous ſes véritables traits, en même tems que le Lecteur ſe les rendra utiles.



ESPRIT,
MAXIMES ET PRINCIPES *DE M. J. J. ROUSSEAU.*

CHAPITRE I.
RELIGION.

De Dieu.

DIEU est intelligent ; mais comment l'eſt-il ? Toutes les vérités ne ſont pour lui qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment. Il eſt Tout-puiſſant ; ſa puiſſance agit par elle-même ; il peut, parce qu'il veut ; ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon ; rien

n'eſt plus manifeſte ; de tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir.

QUAND les Anciens appelloient *Optimus Maximus* le Dieu Suprême, ils diſoient très-vrai : mais en diſant, *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance : il eſt bon, parce qu il eſt grand.

DIEU eſt juſte, j'en ſuis convaincu ; c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes, ne fait que la démontrer aux miens. C'eſt ainſi que je découvre & que j'affirme les attributs de la Divinité, mais ſans les comprendre. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve : je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

L'ETRE Éternel ne ſe voit, ni ne s'entend ; il ſe fait ſentir ; il ne parle ni aux yeux, ni aux oreilles, mais au cœur. Nous pouvons bien diſputer contre ſon eſſence infinie, mais non pas le méconnoître de bonne foi.

MOINS je le conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : Etre des Etres, je ſuis parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource, que de méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

CELUI qui adore l'Etre Eternel, détruit d'un ſouffle ces phantômes de raiſon, qui n'ont qu'une vaine apparence, & qui fuient comme une ombre devant l'immortelle vérité. Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables, que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui fait dire au juſte oublié ; tes vertus ont un témoin. C'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable, qui eſt le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer ; tous ſes traits liés à l'eſſence infinie ſe repréſentent toujours à la raiſon, & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. Tout ce qu'on ne peut ſépa-

rer de l'idée de cette eſſence, eſt Dieu.

C'EST à la contemplation de ce divin modèle, que l'ame s'épure & s'éleve; qu'elle apprend à mépriſer ſes inclinations baſſes & à ſurmonter ſes vils penchans. Un cœur pénétré de ces ſublimes vérités, ſe refuſe aux petites paſſions des hommes; cette Grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation l'arrache aux idées terreſtres.

Où chercher la ſaine raiſon, ſi non dans celui qui en eſt la ſource? Et que penſer de ceux qui conſacrent à perdre les hommes, ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Le meilleur moyen de trouver ce qui eſt bien, eſt de le chercher ſincerement; & l'on ne peut long-tems le chercher ainſi, ſans remonter à l'Auteur de tout bien.

CELUI qui reconnoît & ſert le Pere commun des hommes, ſe croit une haute deſtination; l'ardeur de la remplir anime ſon zèle; & ſuivant une regle plus ſûre que celle de ſes penchans, il ſçait faire le bien qui lui coûte, & ſacrifier les deſirs de ſon cœur à la loi du devoir.

TENEZ votre ame en état de deſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais.

Ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sçache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre Suprême sera le remunérateur des bons, & le juge des méchans.

Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne ; le bon n'est qu'un insensé.

Il est un livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime livre que j'apprends à servir & à adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, &

à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſçavoir des hommes m'apprendra de plus?

LE Philoſophe, qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa ſageſſe à la ſageſſe éternelle; il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la Nature, & des bornes à la Divinité; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du Monde, le Laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour à tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à ſon maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X. ne tombera dans l'eſprit d'un homme vulgaire: c'eſt à une bouche ſçavante que ce blaſphême étoit réſervé.

LES premiers qui ont gâté la cauſe de Dieu, ſont les Prêtres & les Dévots, qui ne ſouffrent pas que rien ſe faſſe ſelon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la Juſtice Divine à des

événemens purement naturels ; & pour être ſûrs de leur fait, puniſſent & châtient les méchans, éprouvent ou récompenſent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, ſelon l'évenement. Je ne ſçais, pour moi, ſi c'eſt une bonne Théologie ; mais je trouve que c'eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner, que de fonder indifféremment ſur le pour & le contre les preuves de la Providence, & de lui attribuer, ſans choix, tout ce qui ſe feroit également ſans elle.

LES Philoſophes, à leur tour, ne me paroiſſent guères plus raiſonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel, de ce qu'ils ne ſont pas impaſſibles, crier que tout eſt perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils ſont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit Séneque, de la garde de leur valiſe. Ainſi, quelque parti qu'ait pris la Nature, la Providence a toujours raiſon chez les Dévots, & toujours tort chez les Philoſophes.

SOURCE de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite ; en y joignant la mienne, je fais ce que tu fais ; j'ac-

quiesce à ta bonté : je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Un homme qui craint Dieu n'est guères à craindre ; son parti n'est pas redoutable, il est seul ou à peu près ; & l'on est sûr de pouvoir lui faire beaucoup de mal, avant qu'il songe à le rendre.

De la spiritualité de l'Ame.

Plus je réfléchis sur la pensée & sur la nature de l'Esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des Matérialistes ressemble à celui d'un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure ; l'Univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

NUL être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens; & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe: mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens; je conſens ou je réſiſte; je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même, quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes: quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords: le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, & comme tel, animé d'une ſubſtance immatérielle.

LA Nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impreſſion; mais il ſe reconnoît

libre d'acquiefcer ou de réfifter; & c'eft fur-tout dans la confcience de cette liberté, que fe montre la fpiritualité de fon ame. Car la Phyfique explique en quelque maniere le méchanifme des fens & la formation des idées; mais dans la puiffance de vouloir, ou plûtôt de choifir, & dans le fentiment de cette puiffance, on ne trouve que des actes purement fpirituels, dont on n'explique rien par les loix de la Méchanique.

PLUS je rentre en moi, plus je me confulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; fois jufte & tu feras heureux. Il n'en eft rien pourtant, à confidérer l'état préfent des chofes. Le méchant profpere, & le jufte refte opprimé. Voyez auffi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eft fruftrée! La confcience s'éleve & murmure contre fon auteur; elle lui crie en gémiffant: tu m'as trompé. Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame eft-elle anéantie? As-tu ceffé d'exifter? O Brutus! ô mon fils! ne fouille point ta noble vie en la finiffant; ne laiffe point ton efpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu: la Vertu n'eft rien, quand

tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penſes-tu; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

SI l'Ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps; & ſi elle lui ſurvit, la Providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immortalité de l'Ame, que le triomphe du méchant & l'oppreſſion du juſte en ce Monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort.

QUAND l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre? Au contraire, étant de nature ſi différente, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas! je le ſens trop par mes vices; l'homme ne

vit qu'à moitié durant ſa vie ; & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

DE L'ÉVANGILE.

L'ÉVANGILE, ce divin Livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage ; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant.

VOYEZ les Livres des Philoſophes avec toute leur pompe : qu'ils ſont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſage, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire, ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux Sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle pré-

ſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſçait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jéſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper.

QUELS préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir, pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ! Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage ; & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un Sophiſte. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir

d'aimer la Patrie ; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété ; avant qu'il eut loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux : mais où Jéſus avoit-il pris chez les ſiens cette Morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple ? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre ; & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer ; celle de Jéſus, expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure ; Jéſus, au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour les bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jéſus ſont d'un Dieu.

DIRONS-NOUS que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir ? Ce n'eſt pas ainſi qu'on invente ; & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire, Il ſeroit plus inconcevable,

que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette Morale; & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros.

DE LA DÉVOTION.

IL n'y a rien de bien, qui n'ait un excès blâmable; même la dévotion qui tourne en délire. Sçavez-vous comment viennent les extaſes des Aſcétiques? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions; on devient inſpiré, Prophete; & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme.

LA dévotion eſt un Opium pour l'me: elle égaye, anime & ſoutient quand on en prend peu: une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue.

SI l'on abuſe de l'Oraiſon, & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force

de s'élever ; en cherchant la grace, on renonce à la raiſon : pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre : en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

CE qui donne le plus d'éloignement pour les Dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs, qui les rend inſenſibles à l'Humanité ; c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde. Dans leur élevation ſublime s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante ; ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel ; leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zèle eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre : vit-on jamais d'amitié véritable entre ces Dévots ? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent ; & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu, que pour exercer ſon autorité ſur la terre. Il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe

l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Les aimer, ce seroit haïr Dieu qui les punit. Ah! n'ouvrons point si légerement l'Enfer à nos freres : jugeons les actions, & non pas les hommes. Si l'Enfer étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

JE n'aime point qu'on affiche la dévotion par un extérieur affecté, & comme une espece d'emploi qui dispense de tout autre. Madame Guyon eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des Livres de dévotion, disputer avec des Evêques, & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien.

JE n'aime point non plus ce langage mystique & figuré, qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu, des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les

rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel ; & comment une honnête femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance, des objets qu'elle n'oſeroit regarder ?

IL y a des gens qui ſe bornent à une religion extérieure & manierée, qui, ſans toucher le cœur, raſſure la conſcience ; à de ſimples formules : ils croient exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penſer le reſte du tems. Scrupuleuſement attachés au culte public, ils n'en ſçavent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'eſprit du monde avec l'Evangile, ni la foi avec les œuvres, ils prennent un milieu qui contente leur vaine ſageſſe ; ils ont des maximes pour croire, & d'autres pour agir ; ils oublient dans un lieu ce qu'ils avoient penſé dans l'autre ; ils ſont Dévots à l'Egliſe, & Philoſophes au logis. Alors ils ne ſont rien nulle part ; leurs prieres ne ſont que des mots, leurs raiſonnemens des ſophiſmes, & ils ſuivent pour toute lumiere, la fauſſe lueur des feux errans qui les guident pour les perdre.

LE fanatiſme n'eſt pas une erreur, mais une fureur aveugle & ſtupide que la rai-

ſon ne retient jamais. L'unique ſecret pour l'empêcher de naître, eſt de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des fous que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont pas moins ardens à les ſuivre. Que ſi le fanatiſme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſes progrès : c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes. Il ne s'agit ni de raiſonner ni de convaincre ; il faut laiſſer là la Philoſophie, fermer les Livres, prendre le glaive & punir les fourbes.

DE L'IRRELIGION.

L'OUBLI de toute Religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme.

DE combien de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ?

L'ABUS du ſçavoir produit l'incrédulité. Tout ſçavant dédaigne le ſentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi.

L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Evitez ces extrémités; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, & de ce qui vous paroîtra l'être, dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes; oſez prêcher l'humanité aux intolérans. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien: ce qui importe à l'homme, c'eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre; & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi.

AH! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien! Y-a-il quelque ame à l'épreuve de celui-là? Quel tableau pour ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! quand, ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon; quand une fois le jour il ſera forcé de ſe dire: non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même; quelque choſe de plus qu'humain regne ici!

On ne ſçauroit ſe paſſer de la Religion. En vain un heureux inſtinct porte au bien ; une paſſion violente s'éleve, elle a ſa racine dans le même inſtinct : que fera-t-on, pour la détruire ? En vain tire-t-on, de la conſidération de l'ordre, la beauté de la vertu ; & ſa bonté, de l'utilité commune : que fait tout cela contre l'intérêt particulier ? En vain la crainte de la honte ou du châtiment empêche de faire du mal pour ſon profit ; il n'y a qu'à faire mal en ſecret ; la vertu n'a plus rien à dire, & l'on punira, comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adreſſe. En vain, enfin, le caractere & l'amour du beau ſont empreints par la nature au fond de l'ame ; la regle ſubſiſtera auſſi long-tems qu'il ne ſera point défiguré : mais comment s'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point, parmi les êtres ſenſibles, de modèle auquel on puiſſe la comparer ? Ne ſçait-on pas que les affections deſordonnées corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la confiance s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu, ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés ?

FUYEZ ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſophiſme apparent eſt une fois plus affirmatif & plus dogmatique, que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes; je le crois comme eux, & c'eſt, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité.

PAR les principes, la Philoſophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le faſſe encore mieux; & la Religion

en fait beaucoup, que la Philoſophie ne ſçauroit faire.

IL eſt indubitable que des motifs de Religion empêchent ſouvent de mal faire ceux même qui ne la ſuivent qu'en partie, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu ſans ces motifs.

LE Spectacle de la Nature, ſi vivant, ſi animé pour ceux qui reconnoiſſent un Dieu, eſt mort aux yeux de l'Athée; & dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

BAYLE a très-bien prouvé que le fanatiſme eſt plus pernicieux que l'athéïſme, & cela eſt inconteſtable : mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger, pour en tirer les plus ſublimes vertus : au lieu que l'irreligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes les paſſions

dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du Moi humain, & ſappe ainſi, à petit bruit, les vrais fondemens de toute ſociété; car ce que les intérêts particuliers ont de commun, eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Si l'athéïſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix, que par indifference pour le bien. Comme que tout aille, peu importe au prétendu Sage, pourvû qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes; mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece, en réduiſant toutes leurs actions à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifference philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'État ſous le deſpotiſme: c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainsi le fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'Eſprit Philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſéquences.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

MORALE.

DE LA CONSCIENCE.

IL existe pour toute l'espece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle, que se doivent rapporter toutes les autres. Elle juge le préjugé même ; & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

La conscience est le plus éclairé des Philosophes. On n'a pas besoin de sçavoir les offices de Ciceron, pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête sçait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté.

TOUTE la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme

à notre nature, l'homme ne ſçauroit être ſain d'eſprit, ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre nature ; un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé, qu'un loup pitoyable ; & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

RENTRONS en nous-mêmes ; examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos Théâtres ? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſirs ? eſt-ce à leurs Auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous eſt indifférent, dites-vous, hors notre intérêt; &, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous conſolent dans nos peines ; & même, dans nos plaiſirs nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans

le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plûtôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports; ſon cœur glacé ne palpite plus de joie; un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux; il ne jouit plus de rien: le malheureux ne ſent plus, ne vit plus; il eſt déja mort.

MAIS quel que ſoit le nombre des méchans ſur la terre, il eſt peu de ces ames cadavereuſes devenues inſenſibles, hors leur intérêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reſte on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue ou ſur un chemin quelque acte de violence & d'injuſtice? à

l'inſtant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé. Au contraire, ſi quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inſpire! Qui eſt-ce qui ne ſe dit pas, je voudrois en avoir fait autant? Il nous importe aſſurément fort peu qu'un homme ait été méchant ou juſte il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Hiſtoire Ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être ſa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur, que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïſſons pas ſeulement les méchans parce qu'ils nous nuiſent, mais parce qu'ils ſont méchants. Non-ſeulement nous voulous être heureux; nous voulons auſſi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin, l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſçauroient perdre tout-à-fait ce penchant: ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes.

Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus féroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

Le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ? Nous croyons ſuivre l'impulſion de la nature, & nous lui réſiſtons : en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs : l'être actif obéït, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame; les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la recuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais; elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps ; qui la ſuit, obéit à la nature & ne craint point de s'égarer.

Conscience ! conſcience ! inſtinct divin, immortelle & céleſte voix, guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſem-

blable à Dieu ; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions ; ſans toi, je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle & d'une raiſon ſans principes.

MAIS ce n'eſt pas aſſez que ce guide exiſte ; il faut ſçavoir le reconnoître & le ſuivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent ? Eh ! c'eſt qu'elle nous parle la langue de la nature, que tout nous a fait oublier. La conſcience eſt timide ; elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis ; elle fuit ou ſe tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre ; le fanatiſme oſe la contrefaire & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus ; elle ne nous répond plus ; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

JETTEZ les yeux ſur toutes les nations du monde ; parcourez toutes les

hiſtoires ; parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. Le vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel ; l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaſte Lucrèce adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain ſacrifioit à la peur ; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien : les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Du ſyſtême moral, formé par le double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer ; l'homme n'en a pas la connoiſſance innée: mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait con-

noître, ſa conſcience le porte à l'aimer; c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

PAR la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle; & tout le droit de la nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur humain. Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment. Car où eſt la raiſon préciſe d'agir, étant moi, comme ſi j'étois un autre, ſur-tout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas? Et qui me répondra qu'en ſuivant bien fidelement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte, excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable, & que je me ſens, pour ainſi dire, en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir, que je ne veux pas qu'il ſouffre; je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi; & la raiſon du précepte

eſt dans la nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien être, en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes, dérivé de l'amour de ſoi, eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la Morale eſt donné dans l'Evangile par celui de la loi.

Les loix éternelles de la Nature & de l'ordre tiennent lieu de loi poſitive au Sage; elles ſont écrites au fond de ſon cœur par la conſcience & par la raiſon; c'eſt à celles-là qu'il doit s'aſſervir pour être libre; & il n'y a d'eſclave que celui qui fait mal; car il le fait toujours malgré lui. La liberté n'eſt dans aucune forme de Gouvernement; elle eſt dans le cœur de l'homme libre; il la porte par-tout avec lui. L'homme vil porte par-tout la ſervitude. L'un ſeroit eſclave à Genève, & l'autre libre à Paris.

Justice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme: Humanité, Patrie, voilà ſes premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il eſt coupable.

DU BONHEUR.

LE bonheur parfait n'eſt pas ſur la terre ; mais le plus grand des malheurs, & celui qu'on peut toujours éviter, eſt d'être malheureux par ſa faute.

IL n'y a point de route plus ſûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide, & plus doux par elle. Si on le manque, elle ſeule peut en dédommager.

LAISSONS dire les méchans, qui montrent leur fortune & cachent leur cœur ; & ſoyons ſûrs que, s'il eſt un ſeul exemple du bonheur ſur la terre, il ſe trouve dans un homme de bien.

SI d'abord la multitude & la variété des amuſemens paroiſſent contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance ; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui.

Il faut être heureux, c'eſt la fin de tout être ſenſible ; c'eſt le premier deſir que nous imprima la Nature, & le ſeul qui ne nous quitte jamais. Mais où eſt le bonheur ? Qui le ſçait ? Chacun le cherche, & nul ne le trouve. On uſe la vie à le pourſuivre, & l'on meurt ſans l'avoir atteint.

TANT que nous ignorons ce que nous devons faire, la ſageſſe conſiſte dans l'inaction. C'eſt de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand beſoin, & celle qu'il ſçait le moins ſuivre. Chercher le bonheur ſans ſçavoir où il eſt, c'eſt courir autant de riſques contraires, qu'il y a de routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ſçavoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le pourſuivre, que de ne rien faire pour le chercher ; & ſortis une fois de la place où nous pouvions le connoître, nous n'y ſçavons plus revenir.

LA ſource du bonheur n'eſt toute entiere ni dans l'objet deſiré, ni dans le cœur qui le poſſede ; mais dans le rapport de l'un & de l'autre : & comme tous les objets de nos deſirs ne ſont pas

propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus ſûr encore que toutes les délices de la terre ne ſçauroient faire celui d'un cœur dépravé : car il y a, des deux côtés, une préparation néceſſaire, un certain concours, dont réſulte ce précieux ſentiment, recherché de tout être ſenſible, & toujours ignoré du faux Sage, qui s'arrête au plaiſir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

QUE ſerviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de ſe procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, ſi l'on ne peut avoir qu'un des deux, ſacrifier celui que le ſort peut nous rendre, à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu?

VOULEZ-VOUS vivre heureux & ſage? n'attachez votre cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que votre condition borne vos deſirs; que vos devoirs aillent avant vos penchans; étendez la loi de la néceſſité aux choſes morales; appre-

nez à perdre ce qui peut vous être enlevé : apprenez à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à vous mettre au-dessus des évenemens, à détacher votre cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable ; à être ferme dans votre devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors vous serez heureux, malgré la fortune, & sage malgré les passions. Alors vous trouverez dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler ; vous les posséderez sans qu'ils vous possedent & vous sentirez que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sçait perdre. Vous n'aurez point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires ; vous n'aurez point aussi les douleurs qui en sont le fruit ; vous gagnerez beaucoup à cet échange ; car ces douleurs sont fréquentes & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, vous le serez encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Vous passerez la vôtre sans trouble & la terminerez sans effroi : vous vous en détacherez comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent, en la quittant,

ceſſer d'être ; inſtruit de votre néant ; vous croirez commencer : la mort eſt la fin de la vie du méchant , & le commencement de celle du juſte.

Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines ; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici bas n'eſt donc qu'un état négatif ; on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

TOUT ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer : toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir : tout deſir ſuppoſe privation ; & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles ; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés , que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible , dont les facultés égaleroient les deſirs , ſeroit un être abſolument heureux.

EN quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos deſirs ; car s'ils étoient au-deſſus de notre puiſſance , une partie de nos facultés reſteroit oiſive , & nous ne jouirions pas

de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés ; car ſi nos deſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables ; mais c'eſt à diminuer l'excès des deſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

PLUS l'homme eſt reſté près de ſa condition naturelle, plus la différence de ſes facultés à ſes deſirs eſt petite, & moins par conſéquent il eſt éloigné d'être heureux. Il n'eſt jamais moins miſérable, que quand il paroît dépourvû de tout : car la miſere ne conſiſte pas dans la privation des choſes, mais dans le beſoin qui s'en fait ſentir.

LE Monde réel a ſes bornes : le Monde imaginaire eſt infini. Ne pouvant élargir l'un, rétréciſſons l'autre ; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion ; ôtez les

douleurs du corps & les remords de la conſcience, tous nos maux ſont imaginaires. Ce principe eſt commun, dira-t-on : j'en conviens ; mais l'application pratique n'en eſt pas commune ; & c'eſt uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

LES grands beſoins, diſoit Favorin, naiſſent des grands biens ; & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque, eſt de s'ôter celles qu'on a. C'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux.

LA prévoyance, qui nous porte ſans ceſſe au-de-là de nous, & ſouvent nous place où nous n'arriverons point, eſt la véritable ſource de nos maux & de nos miſeres. Quelle manie à un être auſſi paſſager que l'homme, de regarder toujours dans un avenir qui vient ſi rarement, & de négliger le préſent dont il eſt ſûr ! Manie d'autant plus funeſte, qu'elle augmente inceſſamment avec l'âge, & que les vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux ſe refuſer le néceſſaire, que d'en man-

quer dans cent ans. Ainſi nous tenons à tout; nous nous accrochons à tout ; nous n'exiſtons plus où nous ſommes; nous n'exiſtons qu'où nous ne ſommes pas ; les tems , les lieux , les hommes, les choſes, tout ce qui eſt, tout ce qui ſera, importe à chacun de nous ; notre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend , pour ainſi dire , ſur la terre entiere , & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt-il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer ? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vû ! Que de Marchands il ſuffit de toucher aux Indes , pour les faire crier à Paris ! O homme ! reſſerre ton exiſtence au-dedans de toi , & tu ne ſeras plus malheureux.

NOUS jugeons trop du bonheur ſur les apparences ; nous le ſuppoſons où il eſt le moins ; nous le cherchons où il ne ſçauroit être : la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné , qui cherche à donner le change aux autres & à s'étourdir lui-même. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un

ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guères, & ne rit guères; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur.

LA félicité des ſens eſt paſſagere. L'état habituel du cœur y perd toujours. On jouit plus par l'eſpérance, qu'on ne jouira jamais en réalité. L'imagination, qui pare ce qu'on deſire, l'abandonne dans la poſſeſſion. Hors le ſeul être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas. Tout ce qui tient à l'homme ſe ſent de ſa caducité; tout eſt fini, tout eſt paſſager dans la vie humaine; & quand l'état qui nous rend heureux dureroit ſans ceſſe, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au-dehors, le cœur change; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

C'EST de nos affections, bien plus que de nos beſoins, que naît le trouble de notre vie. Nos deſirs ſont étendus, notre force eſt preſque nulle. L'homme tient par ſes vœux à mille choſes, & par lui-même il ne tient à rien, pas même à ſa propre vie: plus il augmente ſes

attachemens, plus il multiplie ſes peines.

QUELQUE étroites que ſoient les bornes du cœur, on n'eſt point malheureux tant qu'on s'y renferme : on ne l'eſt que quand on veut les paſſer. On l'eſt quand, dans ſes deſirs inſenſés, on met au rang des poſſibles ce qui ne l'eſt pas; on l'eſt quand on oublie ſon état d'homme, pour s'en forger d'imaginaires, deſquels on retombe toujours dans le ſien. Les ſeuls biens dont la privation coûte, ſont ceux auxquels on croit avoir droit. L'évidente impoſſibilité de les obtenir en détache; les ſouhaits ſans eſpoir ne tourmentent point. Un gueux n'eſt point tourmenté du deſir d'être Roi; un Roi ne veut être Dieu, que quand il croit n'être plus homme.

CELUI qui pourroit tout, ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature; il ſeroit privé du plaiſir de deſirer : toute autre privation ſeroit plus ſupportable. D'où il ſuit, que tout Prince qui aſpire au Deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain, ſurtout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien

bien la peine de faire tant de miſérables ! Ne ſçauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

JE ne conçois pas que celui qui n'a beſoin de rien, puiſſe aimer quelque choſe : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puiſſe être heureux.

UN état permanent eſt-il fait pour l'homme ? Non ; quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaiſir de la poſſeſſion qui s'uſe avec elle.

ON a du plaiſir quand on en veut avoir : c'eſt l'opinion ſeule qui rend tout difficile, qui chaſſe le bonheur devant nous ; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richeſſe ; il lui ſuffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt l'*Aurea Mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelqu'autre emploi de votre opulence ; car pour le plaiſir elle n'eſt bonne à rien.

LES plaiſirs bruyans ſont le vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir ſa vie, c'eſt en jouir.

L'ENNUI d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous ; & l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt en effet que celui d'en être avare.

TOUT l'art qu'employe une ame ſage pour donner du prix aux moindres choſes, eſt de les refuſer vingt fois pour en jouir ; & c'eſt ainſi qu'elle ſe conſerve toujours ſon premier reſſort, que ſon goût ne s'uſe point, & qu'en accoutumant ſans ceſſe ſes paſſions à l'obéiſſance, & ſes deſirs à plier ſous la regle, elle reſte maîtreſſe d'elle-même, tranquille & heureuſe.

S'ABSTENIR pour jouir, c'eſt la philoſophie du Sage, c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon.

LA vie eſt courte ; c'eſt donc une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie, d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſiderer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens, pour

ne vouloir jamais perdre une occaſion, les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs, n'en ſçavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares par ne ſçavoir rien perdre à propos.

TOUS ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Les ſoins, les travaux, la retraite deviennent des amuſemens par l'art de les diriger. En un mot, une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples.

LA vie humaine a d'autres plaiſirs quand ceux de la jeuneſſe lui manquent, & qu'il n'eſt plus le tems de ſe faire une occupation de ſes deſirs. Il faut alors ſe borner prudemment aux goûts dont on peut jouir. En courant vainement après les plaiſirs qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous ſont laiſſés. Changeons de goûts avec les années; ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons; il faut être ſoi dans tous les tems, & ne point

lutter contre la nature : ces vains efforts ufent la vie, & nous empêchent d'en ufer.

TOUT ce qui tient aux fens & n'eft pas néceffaire à la vie, change de nature auffi-tôt qu'il tourne en habitude. Il ceffe d'être un plaifir en devenant un befoin ; c'eft à la fois une chaîne qu'on fe donne, & une jouiffance dont on fe prive. Prévenir toujours les defirs, n'eft pas l'art de les contenter, mais de les éteindre.

VOULEZ-VOUS dégager les plaifirs de leurs peines ? Otez-en l'exclufion. Plus vous les laifferez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. En un mot, les plaifirs exclufifs font la mort du plaifir. Ceux qu'on veut avoir à foi feul, on ne les a plus.

DANS l'incertitude de la vie humaine, évitons fur-tout la fauffe prudence d'immoler le préfent à l'avenir : c'eft fouvent immoler ce qui eft, à ce qui ne fera point. L'homme doit fe rendre heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des foins, il ne meure avant de l'avoir été. Si l'imprudente jeuneffe fe trompe, ce n'eft pas en ce qu'elle veut jouir ; c'eft en ce qu'elle cherche la jouiffance où elle n'eft point, &

qu'en s'apprêtant un avenir miſérable, elle ne ſçait pas même uſer du moment préſent.

L'HOMME n'a guères de maux que ceux qu'il s'eſt donnés lui-même ; & ce n'eſt pas ſans peine que nous ſommes parvenus à nous rendre ſi malheureux. La Nature nous fait payer cher le mépris que nous faiſons de ſes leçons.

C'EST l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage ; & le mal phyſique ne ſeroit rien, ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver, que la Nature nous fait ſentir nos beſoins ? La douleur du corps n'eſt elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir ? La mort . . . les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort eſt le reméde aux maux que vous vous faites : la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux ! Il vit preſque ſans maladies

ladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort ; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent deſirable : dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſçait pas ſupporter un peu de ſouffrance, doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes ; au mal qu'on ſent, on ajoûte celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la ſent ; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

HOMME, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur, c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres ; & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre ; & je vois dans le ſyſtême du Monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal

particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature ; il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme ; & tout eſt bien.

Je ne vois pas qu'on puiſſe chercher la ſource du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, par-tant corrompu. Quant aux maux phyſiques, ſi la matiere ſenſible & impaſſible eſt une contradiction, comme il me le ſemble, ils ſont inévitables dans tout ſyſtême dont l'homme fait partie ; & alors il n'eſt pas queſtion de ſavoir pourquoi l'homme n'eſt pas parfaitement heureux, mais pourquoi il exiſte. De plus, excepté la mort, qui n'eſt preſque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plûpart de nos maux phyſiques ſont encore notre ouvrage. N'eſt-il pas vrai, par exemple, que la Nature n'avoit point raſſemblé à Liſbonne vingt mille maiſons de ſix à ſept étages, & que, ſi les habitans de cette grande ville euſſent été diſperſés plus

également, & plus légerement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, & peut-être nul ? Tout eût fui au premier ébranlement, & on les eût vûs le lendemain à vingt lieues de là, tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ! Ne sçait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, & que ce n'est presque pas la peine de la sauver, quand on a perdu tout le reste ?

DE LA LIBERTÉ.

LE seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens : d'où il suit, que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne

veut que ce qu'il peut,. & fait ce qu'il lui plaît.

La Providence a fait l'homme libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-méme ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente ; de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit ; de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La Puissance Divine pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon & heureux comme toi.

DE LA VIE.

PEu de gens, dit-on avec Erafme, voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu ; mais tel tient fa marchandife fort haute, qui en rabattroit beaucoup, s'il avoit quelque efpoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui eft-ce qui dit cela ? Des riches peut-être, raffafiés de faux plaifirs, mais ignorant les véritables ; toujours ennuyés de la vie, & toujours tremblant de la perdre : peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus fédentaire, le plus mal-fain, le plus réfléchiffant, & par conféquent le plus malheureux. Veut-on trouver des hommes de meilleure compofition, ou du moins communément plus finceres, & qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Que l'on confulte un honnête Bourgeois, qui aura paffé une vie obfcure & tranquille ; fans projets & fans ambition ; un bon Artifan, qui vit commodément de fon mé-

tier ; un Payſan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de miſere, afin qu'ils nous faſſent vivre : mais d'un pays libre. J'oſe poſer en fait, qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un ſeul Montagnard mécontent de ſa vie preſque automate, & qui n'acceptât volontiers, au lieu même du Paradis, le marché de renaître ſans ceſſe, pour végéter ainſi perpétuellement. Ces différences me font croire, que c'eſt ſouvent l'abus que nous faiſons de la vie, qui nous la rend à charge ; & j ai bien moins bonne opinion de ceux qui ſont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : » je ne me repens point d'avoir » vécu ; car j'ai vécu de façon à pouvoir » me rendre ce témoignage, que je ne » ſuis pas né en vain ». Cela n'empêche pas que le Sage ne puiſſe quelquefois déloger volontairement, ſans murmure & ſans déſeſpoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien diſtinctement l'ordre du départ.

SELON le cours ordinaire des choſes, de quelques maux que ſoit ſemée la vie humaine, elle n'eſt pas, à tout pren-

dre, un mauvais présent ; & si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

VIVRE, ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu, n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût-il vécu jusqu'à ce tems-là.

QUELQUE ingenieux que nous puissions être à fomenter nos miseres à force de belles institutions, nous n'avons pû, jusqu'à présent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, & de préférer le néant à notre existence ; sans quoi, le découragement & le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eût pû subsister longtems. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en seroit assez pour justifier notre existence, quand même

nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, & que ces maux seroient aussi grands que l'on nous les dépeint. Mais il est difficile de trouver, sur ce sujet, de la bonne foi chez les hommes, & de bons calculs chez les Philosophes; parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens & des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation, & que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie; à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir, sans doute; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort, & contre les injustices des hommes? L'ignorant qui ne pré-

voit rien, ſent peu le prix de la vie, & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſçavoir & la fauſſe ſageſſe qui prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage, qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas ſûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

Il y a des évenemens qui nous frappent ſouvent plus ou moins, ſelon les faces ſous leſquelles on les conſidere, & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inſpirent au premier aſpect, quand on veut les examiner de près. La Nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'eſt pas toujours un mal réel, & qu'elle peut paſſer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écraſés ſous les ruines de Liſbonne, pluſieurs, ſans doute, ont évité de plus grands malheurs ; & malgré ce qu'une pareille deſcription a de touchant, il n'eſt pas ſûr qu'un ſeul de ces infortunés ait plus ſouffert, que ſi, ſelon le cours ordinaire des choſes, il eût at-

tendu dans de longues angoiſſes la mort qui l'eſt venu ſurprendre. Eſt-il une fin plus triſte que celle d'un mourant qu'on accable de ſoins inutiles, qu'un Notaire & des héritiers ne laiſſent pas reſpirer, que les Médecins aſſaſſinent dans ſon lit à leur aiſe, & à qui des Prêtres barbares font avec art ſavourer la mort ? Pour moi, je vois par-tout, que les maux auxquels nous aſſujettit la Nature, ſont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoûtons.

La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie, comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu ; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon : elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode.

Tant qu'il nous eſt bon de vivre, nous le deſirons fortement ; & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes, qui puiſſe vaincre en nous ce deſir : car nous avons tous reçu de la Nature une très-grande horreur de la mort ; & cette horreur déguiſe à nos yeux les miſeres de la condition humaine. On ſupporte long-

tems une vie pénible & douloureuse, avant que de se résoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sçait très-certainement au moins, qu'elle est un mal long-tems avant que de nous le paroitre.

Les hommes disent que la vie est courte ; & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sçachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du tems ; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent ; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un, qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il

eût été le maître d'en ôter, au gré de ſon ennui, celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience, celles qui le ſéparoient du moment deſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, & d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures, s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires, pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſçauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte, ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la Nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré ? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſçache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

DE LA VERTU.

LA Vertueſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

EN fréquentant les perſonnes ſages & vertueuſes, leur aſcendant nous gagne & nous touche inſenſiblement; le cœur ſe met par degrés à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend, ſans qu'on y ſonge, le ton des gens avec qui l'on parle.

ON peut être bon, ſans être pour cela un homme vertueux. Celui qui n'eſt que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaiſir à l'être; la bonté ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions humaines : l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt bon que pour lui.

QU'EST-CE donc que l'homme vertueux? C'eſt celui qui ſçait vaincre ſes affections. Car alors il ſuit ſa raiſon, ſa conſcience; il fait ſon devoir, il ſe

tient dans l'ordre, & rien ne l'en peut écarter. Commandez à votre cœur, & vous ſerez vertueux.

Il n'y a point de vertu ſans combat. Le mot de *vertu* vient de *force*; la force eſt la baſe de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être foible par ſa nature & fort par ſa volonté; c'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte: & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne l'appellons point vertueux, parce qu'il n'a pas beſoin d'efforts pour bien faire. Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer, on a peu beſoin de la connoître. Ce beſoin vient, quand les paſſions s'éveillent.

Rien n'eſt plus aimable que la vertu; mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer, ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous la ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe. Se plaire à bien faire, eſt le prix d'avoir bien fait; & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité.

La jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent: mais tous les avantages du

vice frappent les yeux d'autrui ; & il n'y a que celui qui les a, qui ſçache ce qu'ils lui coûtent.

SI vous aimez ſincerement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient : ce mot de *vertu* n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom ? Et ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

LE crime aſſiége ſans ceſſe l'homme le plus vertueux ; chaque inſtant qu'il vit, il eſt prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & ſouffrir, voilà ſon ſort dans le monde ; mal faire & ſouffrir, voilà celui du malhonnéte homme. Dans tout le reſte ils different entr'eux ; ils n'ont rien de commun que les miſeres & la vie.

TEL ſe pique de Philoſophie & penſe être vertueux par méthode, qui ne l'eſt que par tempérament ; & le vernis ſtoïque qu'il met à ſes actions, ne conſiſte qu'à parer de beaux raiſonnemens le parti que le cœur lui a fait prendre.

VEUT-ON ſçavoir laquelle eſt vraiment deſirable, de la fortune ou de la vertu ? Il ſuffit de ſonger à celle que le

cœur préfere, quand ſon choix eſt impartial, & à laquelle l'intérêt nous porte. En liſant l'Hiſtoire, s'aviſe-t-on jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, nos deſirs ne nous mettent-ils pas à leur place? C'eſt qu'ilsne l'étoient pas, & que nous le ſentons bien; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes comtemplons-nous donc avec plus de plaiſir? Auxquels aimons-nous mieux reſſembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! C'eſt l'Athénien bûvant de la cigue, c'eſt Brutus mourant pour ſon pays, c'eſt Régulus au milieu des tourmens, c'eſt Caton déchirant ſes entrailles; ce ſont tous ces vertueux infortunés qui nous ſont envie; & nous ſentons au fond du cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce ſentiment eſt commun à tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons; ſi-tôt que la paſſion nous permet de le

voir, nous lui voulons reſſembler : & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

IL n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent, & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant qui les aime encore & n'en ſçauroit plus jouir.

LES vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes, qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même : la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'Univers. Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de ſa propre eſtime ; car ſi la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même ?

L'EFFET aſſûré des ſacrifices qu'on fait à la vertu, c'eſt que s'ils coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits : on n'a jamais vû perſonne ſe repentir d'une bonne action.

QUAND les hommes innocens & ver-

rieux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bien-tôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs, & les reléguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; & les vices ne furent jamais poussés plus loin, que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée du Palais des Grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate & aux esprits de sa trempe, d'acquérir de la vertu par raison, il y a long-tems que le genre humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté ; & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'ins-

tant de jouir paſſe & ne revient plus ; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu.

On ne ſe méfie jamais de la droiture ni des intentions d'un cœur vertueux. S'il eſt capable d'une faute imprévue, très-ſûrement le mal prémédité n'en approche jamais ; & c'eſt ce qui diſtingue l'homme fragile du méchant homme.

La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre ; la vie s'écoule en un inſtant ; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait, demeure ; & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe.

Ce n'eſt pas aſſez que la vertu ſoit la baſe de notre conduite, ſi nous n'établiſſons cette baſe même ſur un fondement inébranlable. N'imitons pas ces Indiens, qui font porter le Monde ſur un grand éléphant, & puis l'éléphant ſur une tortue ; & quand on leur demande ſur quoi porte la tortue, ils ne ſçavent que dire.

Quiconque eſt plus attaché à ſa vie qu'à ſes devoirs, ne ſçauroit être ſolidement vertueux.

Quand on aime la vertu, on l'aime

dans toute ſon intégrité ; & l'on refuſe ſon cœur quand on peut, & toujours ſa bouche aux ſentimens qu'on ne doit pas avoir.

JE le dis à regret, l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne.

LA bienſéance n'eſt que le maſque du vice ; où la vertu regne, elle eſt inutile.

DE LA SENSIBILITÉ.

POUR plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent ; mais tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or ſi, tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſération doit être un ſentiment très-doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur ; & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque

l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

LA pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent : on ne plaint un malheureux, qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre, C'eſt ainſi que l'on s'endurcit ſur le ſort des hommes, & que les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général, on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe.

ON ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

JE ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai, que ce vers-là.

EN effet, pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs ſujets ? C'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes.

Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres ? C'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir ? Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? C'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? C'eſt que dans leur gouvernement tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain, ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte.

QUOIQUE la pitié ſoit le premier ſentiment relatif du cœur humain, ſelon l'ordre de la Nature, elle n'eſt pas égale dans tous les hommes. Les impreſſions diverſes par leſquelles elle eſt excitée, ont leurs modifications & leurs degrés, qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes. Il en eſt de moins générales, qui ſont plus propres aux ames vraiment ſenſibles : ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la triſteſſe. Il y a des gens qui ne

ſçavent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché de ſoupirs ; jamais l'aſpect d'une contenance abbatue, d'un viſage hâve & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux : ils ſont jugés, la leur ne ſent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes ; jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être, quand il n'eſt pas miſéricordieux.

LES hommes n'euſſent jamais été que des monſtres, ſi la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raiſon ; c'eſt de cette ſeule qualité, que découlent toutes les vertus ſociales. En effet, qu'eſt-ce que la généroſité, la clémence, l'humanité ; ſinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'eſpece humaine en général ? La bienveuillance & l'amitié même ſont, à le bien prendre, des productions d'une pitié conſtante, fixée ſur un objet particulier : car deſirer que quelqu'un ne

ſouffre point, qu'eſt-ce autre choſe que deſirer qu'il ſoit heureux ?

IL n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

UN excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent,

C'EST une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

DE LA BIENFAISANCE.

N'EST pas toujours bienfaiſant qui veut ; & ſouvent tel croit rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu il apperçoit. C'eſt que les ſoins que l'on prend pour le bonheur d'autrui, doivent être dirigés, autant qu'il eſt poſſible, par la ſageſſe, afin qu'il n'en réſulte jamais d'abus.

L'OCCASION de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe ; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver ; & l'uſage que nous en faiſons nous laiſſe

laiſſe un ſentiment éternel de contentement ou de repentir.

L'INGRATITUDE ſeroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'eſt un ſentiment ſi naturel! L'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y eſt: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéreſſés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai ſur le prix; mais ſi vous feignez de donner, pour vendre enſuite à votre mot, vous uſez de fraude: c'eſt d'être gratuits qui les rend ineſtimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage; on l'enchaîne en le laiſſant libre.

QUAND le pêcheur amorce l'eau, le poiſſon vient, & reſte autour de lui ſans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché ſous l'appas, il ſent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur eſt-il le bienfaiteur; le poiſſon eſt-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaiſir; il n'y ſonge point ſans attendriſſement. S'il trouve occaſion de lui mon-

trer par quelque ſervice inattendu, qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude! Avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître! Avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu! Voilà vraiment la voix de la Nature : jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

LA reconnoiſſance eſt bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puiſſe exiger.

QUI eſt-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & de-là viennent toutes nos calamités. Ainſi le précepte de faire du bien feroit lui-même dangereux, faux, contradictoire, s'il n'étoit pas ſubordonné au plus important de tous, qui eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Celui-ci eſt ſans doute plus ſublime, mais il eſt auſſi plus difficile à pratiquer; & il en eſt de même de toutes les vertus négatives, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, de renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'en-

tr'eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal! De quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela! Ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir.

IL n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance, qui garantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux: un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert à mieux en trouver la ſource, & à s'éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

S'IL eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes.

UN homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon penchant au milieu des villes, où il ne trouve preſque à exercer ſon zèle que pour des intriguans ou pour des fripons.

IL ne ſeroit pas plus aiſé à une ame ſenſible & bienfaiſante d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'hom-

me droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans. Une ame de ce caractere n'a point cette pitié barbare, qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager ; elle les va chercher pour les guérir. C'eſt l'exiſtence & non la vue des malheureux qui la tourmente ; il ne lui ſuffit pas de ne point ſçavoir qu'il y en a, il faut pour ſon repos qu'elle ſçache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce ſeroit ſortir des termes de la raiſon, que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes.

NUL honnête homme ne peut jamais ſe vanter d'avoir du loiſir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à ſervir, des malheureux à ſoulager.

LES premiers beſoins, ou du moins les plus ſenſibles, ſont ceux d'un cœur bienfaiſant ; & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu ?

CE n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés ; & il n'y a que les pareſſeux de bien faire, qui ne ſçachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les

ſoins, les amis, la protection, ſont autant de reſſources que la commiſération laiſſe au défaut des richeſſes, pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le ſont, que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes; il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſçavent point expoſer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu déſintéreſſée ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles; & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute ſa puiſſance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuiſible ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

IL n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes.

SANS ſçavoir ce que les pauvres ſont à l'État, s'ils lui ſont plus onéreux que tant d'autres profeſſions qu'on encou-

rage & qu'on tolere, je ſçais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis, ſans une inexcuſable dureté, leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie, pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort ; & comment puis-je être ſûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'eſt pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de miſere, & que mon refus va réduire au déſeſpoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne feroit pas pour eux un ſecours réel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Une petite monnoie, un morceau de pain ne coûtent guères plus à donner, & ſont une réponſe plus honnête qu'un *Dieu vous aſſiſte.* Comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre, que les magazins des riches. Enfin, quoi qu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien

au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'Humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

IL ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians ; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Un liard est bien-tôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône, s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un d'un crime, l'autre de la mort ?

J'AI lû quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel en effet que les enfans s'attachent aux peres : mais ces peres opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.



DE L'AMITIÉ.

LEs ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix; & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande, que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'eſt là ton triomphe!

RIEN n'a tant de poids ſur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on ſçait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe; mais non qu'il veuille nous tromper: quelquefois on réſiſte à ſes conſeils; mais jamais on ne les mépriſe.

IL eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

LES conſolations indiſcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifference & la froideur trouvent aiſé-

ment des paroles ; mais la triſteſſe & le ſilence ſont alors le vrai langage de l'amitié.

La communication des cœurs imprime à la triſteſſe je ne ſçais quoi de doux & de touchant, que n'a pas le contentement ; & l'amitié a été ſpécialement donnée aux malheureux, pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines.

On n'a beſoin que de ſoi pour réprimer ſes penchans ; on a quelquefois beſoin d'autrui pour diſcerner ceux qu'il eſt permis de ſuivre ; & c'eſt à quoi ſert l'amitié d'un homme ſage, qui voit pour nous, ſous un autre point de vue, les objets que nous avons intérêt de bien connoître.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle pas au raiſonnement d'un Sage !

La converſation des amis ne tarit jamais, dit-on. Si cela eſt vrai, ce n'eſt que dans les attachemens médiocres, auxquels la langue fournit en effet un babil facile. Mais l'amitié, l'amitié ! ſentiment vif & céleſte ! quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprete ? Jamais ce qu'on dit

à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit, diſent de choſes ! Et que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela !

LES amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre ; les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne ! Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment, & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

LES épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſçavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux.

TOUT le charme de la ſociété qui regne entre de vrais amis, conſiſte dans cette ouverture de cœur qui met en com-

mun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrette, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtere, à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit; on eſt contraint l'un devant l'autre; on cherche à ſe dérober; quand on ſe raſſemble on voudroit ſe fuir; la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ce qu'on craint?

L'ATTACHEMENT peut ſe paſſer de retour, jamais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres; mais elle eſt le plus ſaint de tous. Le mot d'ami n'a point d'autre correlatif que lui-même. Tout homme qui n'eſt pas l'ami de ſon ami, eſt très-ſûrement un fourbe; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

ON peut repouſſer des coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

DANS une ſociété très - intime, les ſtiles ſe rapprochent ainſi que les caracteres ; les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir & de dire.

LE progrès de l'amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble ; il a ſa raiſon dans la ſituation des amis ainſi que dans leurs caracteres. A meſure qu'on avance en âge, tous les ſentimens ſe concentrent ; on perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher ; & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle : plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte ; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

UN riche, un Grand n'a de véritable ami, que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice ; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne sçauroit être équivoque ; c'est le vrai triomphe de la vertu.

DES PASSIONS.

La source de toutes les passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente, & ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour sçavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur. Toute la sagesse humaine dans l'usage des passions consiste donc d'abord, à sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu ; ensuite, à ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

L'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se per-

fectionne ; nous ne cherchons à connoître, que parce que nous desirons de jouir. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins ; & leurs progrès de nos connoissances.

TOUTES les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression, & où la multitude des goûts énerve le sentiment.

C'EST une erreur de distinguer les passions & permises & défendues, pour se livrer aux premieres, & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en reste le maitre ; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la Nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces ; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous est défendu par la conscience, n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions ; mais il dépend de nous de regner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes ; tous ceux qui

nous dominent ſont criminels. Un homme n'eſt pas coupable d'aimer la femme d'autrui , s'il tient cette malheureuſe paſſion aſſervie à la loi du devoir ; il eſt coupable d'aimer ſa propre femme , au point d'immoler tout à cet amour.

LES paſſions les plus à craindre ne ſont pas celles qui , en nous faiſant une guerre ouverte , nous avertiſſent de nous mettre en défenſe ; qui nous laiſſent , quoi qu'elles faſſent , la conſcience de toutes nos fautes , & auxquelles on ne cède jamais, qu'autant qu'on leur veut céder. Il faut plûtôt redouter celles dont l'illuſion trompe au lieu de contraindre , & nous fait faire , ſans le ſçavoir , autre choſe que ce que nous voulons.

COMMENT réprimer la paſſion même la plus foible , quand elle eſt ſans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles.. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués ; & la raiſon , qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule , n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort.

ON n'a de priſe ſur les paſſions , que

par ſes paſſions. C'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie ; & c'eſt toujours de la Nature elle-même, qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la regler.

Il n'y a que des ames de feu, qui ſçachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre ; & l'on ne triomphe de ſes paſſions, qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule, & tient tout en équilibre ; voilà comment ſe forme le vrai Sage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions ; mais qui ſeul ſçait les vaincre par elles-mêmes, comme un Pilote fait route par les mauvais vents.

La ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions ; & l'on ne ſert dignement la philoſophie, qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maitreſſe.

La philoſophie n'eſt ſouvent qu'un trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours ; ce n'eſt qu'un phantôme, une ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions, & nous laiſſe,

comme un faux brave, à leur approche.

La jeunesse du Sage est le tems de ses expériences ; ses passions en sont les instrumens ; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considerer, les comparer, les connoître : & bien-tôt il ne lui reste plus d'objet à regarder que lui-même, ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir ; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux ; à vingt, par une maitresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui !

Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus, qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Le malheur tient lieu de force pour vaincre la Nature, & triompher des ten-

tations. On a peu de desirs quand on souffre, & souvent une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse.

Les passions aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire, on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir. Si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge ; & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il cause est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité ; qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! Il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possede. On jouit moins de ce qu'on obtient, que de ce qu'on espere ; & l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante, qui rapproche de lui tout ce qu'il desire ; qui le soumet à son imagination ; qui le lui rend présent & sensible ; qui le lui livre en quelque sorte, &, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie

au gré de ſa paſſion. Mais tout ce preſtige diſparoît devant l'objet même : rien n'embellit plus cet objet aux yeux du poſſeſſeur ; on ne ſe figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on poſſede : l'illuſion ceſſe où commence la jouiſſance. Le pays des chimeres eſt en ce Monde le ſeul digne d'être habité.

DE L'AMOUR.

L'AMOUR en lui-même eſt-il un crime ? N'eſt-il pas le plus pur ainſi que le plus doux penchant de la Nature ? N'a-t-il pas une fin bonne & louable ? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rampantes ? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes ? N'annoblit-il pas tous leurs ſentimens ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au-deſſus d'elles-mêmes ? Ah ! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre ? Le rebut de la Nature & les plus vils des mortels.

ON doit diſtinguer le moral du phyſique dans le ſentiment de l'amour. Le phyſique eſt ce deſir général qui porte

un ſexe à s'unir à l'autre ; le moral eſt ce qui détermine ce deſir, & le fixe ſur un ſeul objet excluſivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préferé un plus grand degré d'énergie. Or il eſt aiſé de voir que le moral de l'amour eſt en effet un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété.

Au reſte, ce choix, qu'on met en oppoſition avec la raiſon, nous vient d'elle. On a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne ; & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Ainſi, loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la regle & le frein de ſes penchans : c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Cet amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes : car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent, des qualités odieuſes, & même qu'il en produiſe ; il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables, ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir.

Le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſçait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je? Un amant n'eſt-il qu'un homme? Ah! qu'il eſt un être bien plus ſublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime; ſon amant eſt plus, tous les autres ſont moins: elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpece. Ils ne deſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Le véritable amour, toujours modeſte, n'arrache point les faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le myſtere, le ſilence la honte craintive, aiguiſent & cachent ſes doux tranſports; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même; & lui ſeul ſçait tout accorder aux deſirs, ſans rien ôter à la pudeur.

C'est une erreur cruelle de croire que l'amour heureux n'a plus de mena-

gement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre.

L'AMOUR eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien.

L'ACCORD de l'amour & de l'innocence ſemble être le Paradis ſur la terre; c'eſt le bonheur le plus doux, & l'état le plus délicieux de la vie. Nulle crainte, nulle honte ne trouble la félicité des amants qui jouiſſent; au ſein des vrais plaiſirs de l'amour, ils peuvent parler de la vertu ſans rougir.

IL n'y a point de véritable amour ſans enthouſiaſme, & point d'enthouſiaſme ſans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours exiſtant dans l'imagination. De quoi s'enflammeroient des amants pour qui cette perfection n'eſt plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment, que l'objet du plaiſir des ſens? Non; ce n'eſt pas ainſi que l'ame s'échauffe, & ſe livre à ces tranſports ſu-

blimes qui ſont le délire des amans & le charme de leur paſſion.

TOUT n'eſt qu'illuſion dans l'amour, il eſt vrai ; mais ce qui eſt réel, ce ſont les ſentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'eſt point dans l'objet qu'on aime; il eſt l'ouvrage de nos erreurs. Eh ! qu'importe ? En ſacrifie-t-on moins tous ſes ſentimens bas à ce modèle imaginaire ? En pénétre-t-on moins ſon cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit ? S'en détache-t-on moins de la baſſeſſe du *Moi* humain ? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maitreſſe ; & où eſt la paſſion groſſiere dans un homme qui veut mourir ? Nous nous moquons des Paladins ! C'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raiſon, que celui des mauvaiſes mœurs.

L'AMOUR ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître : mais quand ces rapports

ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

O que les illuſions de l'amour ſont aimables ! Ses flatteries ſont, en un ſens, des vérités : le jugement ſe taît, mais le cœur parle. L'amant qui loue dans ſon amante des perfections qu'elle n'a pas, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges ; il flatte ſans s'avilir ; & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

CELUI qui diſoit : *je poſſede Laïs ſans qu'elle me poſſede*, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien ; c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver.

LES amans ont mille moyens d'adoucir le ſentiment de l'abſence & de ſe rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des diſtances ; ils ſe toucheroient aux deux bouts du Monde. Quelquefois même ils ſe voient plus ſouvent encore, que quand ils ſe voyoient tous les jours ; car ſi-tôt qu'un des deux eſt ſeul, à l'inſtant tous deux ſont enſemble.

DEUX

DEUX amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *Vous* & *Moi* ſont des mots proſcrits de leur langue : ils ne ſont plus deux, ils ſont un.

LE plus grand des plaiſirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable amour ne trouveroit que douleur, rage & déſeſpoir dans la poſſeſſion même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

L'INCONSTANCE & l'amour ſont incompatibles : l'amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

MALGRÉ l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté ſecrette, ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour, de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir ; & de vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs, un état d'indifférence & d'oubli, qui leur ôteroit tout le ſentiment de leurs peines.

UN cœur languiſſant eſt tendre ; la triſteſſe fait fermenter l'amour.

ON n'eſt point ſans plaiſir quand on aime. L'image de l'amour éteint, effraye

plus un cœur tendre, que celle de l'amour malheureux ; & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire, que le regret de ce qu'on a perdu.

Le véritable amour eſt inſéparable de la généroſité ; par elle on a toujours quelque priſe ſur lui.

Je ne ſçache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achette le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis, la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir.

Pourquoi ſeroit-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Ce que le cœur donne peut-il donc deshonorer le cœur qui accepte ? Un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir. Ah ! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant ?

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur & rend l'amour mercénaire. C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bien-tôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa miſere, du brutal qui la maltraite en un

mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne en mettant le premier ſes ſaveurs à prix ?

COMMENT y a-t-il dans le Monde des hommes aſſez vils, pour acheter de la miſere un prix que le cœur ſeul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baiſers de l'amour ?

LOIN que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bien-tôt il payera pour un autre, ou plûtôt cet autre ſera payé de ſon argent : & dans ce double lien, formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par le vil qui reçoit, comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous deux. Il ſeroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, ſi cela ne faiſoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maitreſſe, ſans empoiſonner l'amour ; c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſçavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

L'AMOUR n'eſt qu'illuſion ; il ſe fait, pour ainſi dire, un autre Univers ; il s'entoure d'objets qui ne ſont point, ou auxquels lui ſeul a donné l'être ; & comme il rend tous ſes ſentimens en images, ſon langage eſt toujours figuré. Mais ces figures ſont ſans juſteſſe & ſans ſuite, ſon éloquence eſt dans ſon déſordre ; il prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait ; elle en fait alors ſon idole ; elle le place dans le Ciel ; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthouſiaſme de l'amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ſes tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se réſoudra-t-il d'abbaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires ? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle ? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, de ſtyle épiſtolaire ? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela ! Ce

ne ſont plus des lettres qu'on écrit, ce ſont des hymnes.

LISEZ une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réllement dictée, une lettre d'un amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire, comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie; on ſe ſent ému ſans ſçavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſçait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent

rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, & les méprisent.

QU'EST-CE que des amans apprendroient de l'amour dans les Poëtes & dans les livres d'amour ? Ah ! leur cœur leur en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même. D'ailleurs, ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant, qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros.

EN amour, la jalousie paroît tenir de si près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs, est un mouvement naturel, & que, jusqu'à un certain point, le desir de posseder exclusivement ce qui nous plaît, en est encore un.

PARMI nous, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plûpart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien

plus ſes rivaux, qu'il n'aime ſa maitreſſe. S'il craint de n'être pas ſeul écouté, c'eſt l'effet de l'amour-propre, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'eſt que dans les liaiſons formées par l'eſtime & le ſentiment, que la jalouſie eſt elle-même un ſentiment délicat; parce qu'alors, ſi l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt conſtante; & que, plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule. Un amant, guidé par l'eſtime, & qui n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas, ſera jaloux, ſans être colere, ombrageux ou méchant; mais il ſera ſenſible & craintif: il ſera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner ſa maitreſſe, qu'à menacer ſon rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi: ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui; mais, comprenant que le droit de préference eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira.

DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE.

RIEN n'eſt plus difficile que le choix d'un bon mari, ſi ce n'eſt peut-être celui d'une bonne femme.

C'EST aux époux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule ; ſi l'amour regne, la Nature a déja choiſi. Telle eſt la loi ſacrée de la Nature, qu'il n'eſt pas permis d'enfreindre, que l'on n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

LE bonheur dans le mariage dépend de tant de convenances, que c'eſt une folie de les vouloir toutes raſſembler. Il faut d'abord s'aſſûrer des plus importantes ; quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut ; quand elles manquent, on s'en paſſe.

CES convenances ſont, les unes naturelles, les autres d'inſtitution ; il y en a qui ne tiennent qu'à l'opinion ſeule. Les parens ſont juges des deux dernieres eſpeces ; les enfans ſeuls le ſont de

la premiere. Dans les mariages qui se font par l'autorité des peres, on se regle uniquement sur les convenances d'institution & d'opinion; ce ne sont pas les personnes qu'on marie, ce sont les conditions & les biens : mais tout cela peut changer; les personnes seules restent toujours ; elles se portent par-tout avec elles : en dépit de la fortune, ce n'est que par les rapports personnels qu'un mariage peut être heureux ou malheureux.

C'EST aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien; leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs premiers guides : car comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer pas ne dépend pas de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant que de s'unir. C'est-là le droit de la Nature, que rien ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent, qu'au bonheur du mariage & aux mœurs des citoyens.

IL est fort different, pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus

ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout-à-fait contraire à la raiſon ; le ſecond y eſt plus conforme. Comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe ; au contraire, en prenant une femme au-deſſus de lui, il l'abbaiſſe ſans s'élever : ainſi, dans l'un de ces cas, il y a du bien ſans mal ; & dans l'autre, du mal ſans bien.

De plus, il eſt dans l'ordre de la Nature, que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſable. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef ; & le maître devenu l'eſclave, ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris, que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on,

pour coucher avec leurs femmes, n'osent entrer dans le lit que par le pied.

QUELQUE difficile que l'on puisse être, on doit cependant convenir qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse, qu'à son ami; car on devient le protecteur de l'une & le protegé de l'autre; & quoique l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

DANS le choix d'une femme, la considération de la figure est la premiere qui frappe, & c'est la derniere qu'on doit faire, sans cependant la compter pour rien. La grande beauté me paroît plûtôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. Elle s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préfererois à l'extrême beauté; car en peu de tems, l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconve-

nient, & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs. Ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage : il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

DESIREZ en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveuillance, eſt ce qu'on doit préferer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari ; & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plaît à ſon mari comme le premier jour.

IL n'y a, pour les deux ſexes, que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent pas. Et cette difference vient preſque uniquement de l'éducation ; car penſer eſt un art qui s'apprend comme tous les autres. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; le plus grand charme

de la ſociété manqueroit à la ſienne ; parce que ſa femme n'ayant ni l'eſprit cultivé, ni le commerce agréable, il ſeroit réduit à penſer ſeul. Que c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en ſoi-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne !

D'AILLEURS, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ſes enfans ? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne ſçaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolens ou craintifs ; elle en fera des ſinges manierés, ou d'étourdis poliſſons, jamais de bons eſprits ni des enfans aimables. Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation, de prendre une femme qui n'en ait point, ni conſéquemment dans un rang où l'on ne ſçauroit en avoir.

LA recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage eſt ſimple & facile ; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. Les nœuds qu'on veut trop ſerrer, rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut

lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte & l'amour vont mal ensemble, & le plaisir ne se commande pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie, que l'assujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme ? Qu'elle soit toujours votre maitresse & la sienne. Soyez amant heureux, mais respectueux: obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir; & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces: souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime, que quand le desir est partagé.

LA relation sociale des sexes est admirable. De cette société resulte une personne morale dont la femme est l'œil, & l'homme le bras; mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. L'homme a les principes; la femme, une raison pratique & l'esprit des détails. Dans l'har-

monie qui regne entr'eux, tout tend à la fin commune; on ne ſçait lequel met le plus du ſien. Chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le Public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre, péche; premierement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel

rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes dans le mariage n'eſt, ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la Nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute, il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi; & tout mari infidele qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe, eſt un homme injuſte & barbare : mais la femme infidelle fait plus : elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la Nature : en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur; qui doute, en embraſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe

point l'enfant d'un autre, le gage de fon deshonneur, le raviffeur des biens de fes propres enfans. Qu'eft-ce alors que la famille, fi ce n'eft une fociété d'ennemis fecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer?

IL n'importe donc pas feulement que la femme foit fidelle, mais qu'elle foit jugée telle par fon mari, par fes proches, par tout le monde; il importe qu'elle foit modefte, attentive, réfervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en fa propre confcience, le témoignage de fa vertu: s'il importe qu'un pere aime fes enfans, il importe qu'il eftime leur mere. Telles font les raifons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indifpenfables que la chafteté. De ces principes dérive, avec la difference morale des fexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prefcrit fpécialement aux femmes l'attention la plus fcrupuleufe fur leur conduite, fur leurs manieres, fur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux fexes font égaux, & que leurs devoirs font les mê-

mes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines ; c'eſt ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela.

VOULEZ-VOUS rendre chacun à ſes premiers devoirs ? commencez par les meres ; vous ſerez étonné des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre morale s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant ; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de réſidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs ; tous ſe connoiſſent à peine ; comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt plus qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

MAIS que les meres daignent nourrir leurs enfans ; les mœurs vont ſe réformer d'elles-mémes, les ſentimens de la nature ſe reveiller dans tous les cœurs ; l'Etat va ſe repeupler : ce premier point,

ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contrepoiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas d'enfans, qu'on croit importun, devient agréable ; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre ; il reſſerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari Ainſi de ce ſeul abus corrigé réſulteroit bien-tôt une réforme générale ; bien-tôt la Nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bien-tôt les hommes redeviendront peres & maris. Fondé ſur des conſéquences que donne le plus ſimple raiſonnement, & ſur des obſervations que je n'ai jamais vû démenties, j'oſe promettre à ces dignes meres un attachement ſolide & conſtant de la part de leurs maris, une tendreſſe vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'eſtime & le reſpect du Public, d'heureuſes couches ſans accident & ſans ſuite, une ſanté ferme & vigoureuſe, enfin le plaiſir de ſe voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

NON contentes d'avoir ceſſé d'alaiter leurs enfans, les femmes ceſſent d'en vouloir faire ; la conſéquence eſt naturelle. Dès que l'état de mere eſt onéreux, on trouve bien-tôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours ; & l'on tourne au préjudice de l'eſpece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet uſage, ajouté aux autres cauſes de dépopulation, nous annonce le ſort prochain de l'Europe. Les ſciences, les arts, la philoſophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un déſert. Elle ſera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

DU CÉLIBAT.

L'OBLIGATION de ſe marier n'eſt pas commune à tous ; elle dépend, pour chaque homme, de l'état où le ſort l'a placé. C'eſt pour le peuple, pour l'artiſan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles, que le célibat eſt illicite : pour les ordres qui dominent

les autres, auxquels tout tend ſans ceſſe, & qui ne ſont toujours que trop remplis, il eſt permis & même convenable. Sans cela, l'État ne fait que ſe dépeupler par la multiplication des Sujets qui lui ſont à charge. Les hommes auront toujours aſſez de maîtres; & l'Angleterre manquera plûtôt de laboureurs que de Pairs.

Au reſte, ces raiſons, aſſez judicieuſes pour un Politique qui balance les forces reſpectives de l'État, afin d'en maintenir l'équilibre, je ne ſçais ſi elles ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la Nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de la tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race; & que quiconque eut un pere, eſt obligé de le devenir. Il eſt bien difficile qu'un état ſi contraire à la Nature, tel que le célibat, n'amene pas quelque deſordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec ſoi?



DE LA SOCIÉTÉ CIVILE.

LE premier qui, ayant enclos un terrein, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile.

TANT que les hommes ne s'appliquerent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant ; mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit ; le travail devint nécessaire, & les vastes forêts se changerent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, & dans lesquelles on vit bien-tôt l'esclavage & la misere germer & croître avec les moissons.

C'EST la foibleſſe de l'homme qui le rend ſociable ; ce ſont nos miſeres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien, ſi nous n'étions pas hommes. Tout attachement eſt un ſigne d'inſuffiſance : ſi chacun de nous n'avoit nul beſoin des autres, il ne ſongeroit guères à s'unir à eux. Il ſuit de-là que nous nous attachons à nos ſemblables, moins par le ſentiment de leurs plaiſirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature, & les garants de leur attachement pour nous. Si nos beſoins communs nous uniſſent par intérêt, nos miſeres communes nous uniſſent par affection.

LE précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible : car dans l'état ſocial, le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe, & rien ne ſçauroit le changer. Qu'on cherche, ſur ce principe, lequel eſt le meilleur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un Auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul; mais je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul. Si Cette propoſition eſt moins ſententieuſe, elle eſt

plus vraie & mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il est clair qu'il faut mettre sur le compte de la propriété, & par conséquent de l'établissement & de la perfection des sociétés, les raisons de la diminution de notre espece ; les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins ; ces moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes & de tromper la Nature, soit par ces goûts brutaux & dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage, goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne sont nés dans les pays policés que d'une imagination corrompue ; soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux ; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misere de leurs parens, ou de la honte barbare de leurs meres ; soit enfin par la mutilation de ces malheureux, dont une partie de l'existence & toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou, ce qui est pis encore,

à la brutale jalouſie de quelques hommes : mutilation qui, dans ce dernier cas, outrage doublement la Nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui la ſouffrent, & par l'uſage auquel ils ſont deſtinés. Le dirai-je ? l'eſpece humaine eſt attaquée dans ſa ſource même, & juſques dans le plus ſaint de tous les liens, où l'on n'oſe plus écouter la Nature, qu'après avoir conſulté la fortune, & où, le deſordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle, & le refus de donner la vie à ſon ſemblable un acte d'humanité.

LES vices qui rendent néceſſaires les inſtitutions ſociales, ſont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable ; parce que les loix en général, moins fortes que les paſſions, contiennent les hommes ſans les changer.

LES hommes ſont méchans ; cependant l'homme eſt naturellement bon. Qu'eſt-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, ſinon les changemens ſurvenus dans ſa conſtitution, les progrès qu'il a faits, & les connoiſſances qu'il a acquiſes ? Qu'on admire tant qu'on voudra la ſociété humaine, il n'en ſera pas moins

vrai qu'elle porte néceſſairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts ſe croiſent ; à ſe rendre mutuellement des ſervices apparens, & à ſe faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penſer d'un commerce où la raiſon de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raiſon publique prêche au corps de la ſociété, & où chacun trouve ſon compte dans le malheur d'autrui ? Les calamités publiques elles-mêmes font l'attente d'une multitude de particuliers ; & j'ai vû des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile.

POUR le Poëte, c'eſt l'or & l'argent ; mais pour le Philoſophe, ce ſont le fer & le bled qui ont civiliſé les hommes, & perdu le genre humain.

L'ÉTAT ſocial n'eſt avantageux aux hommes, qu'autant qu'ils ont tous quelque choſe, & qu'aucun d'eux n'a rien de trop ; car, dans le fait, les loix ſont toujours utiles à ceux qui poſſedent, & nuiſibles à ceux qui n'ont rien.

CELUI qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'État paye pour ne

rien faire, ne differe guères, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon.

TOUTE société partielle, quand elle est étroite & bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote est dur aux Étrangers; ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvenient est inévitable; mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique: mais le desintéressement, l'équité, la concorde regnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces Cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres, des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

L'HOMME naturel est tout pour lui:

il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu; qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſçavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *Moi* dans l'unité commune; en ſorte que chaque particulier ne ſe croie plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoît ni Caïus, ni Lucius; c'étoit un Romain: même il aimoit la Patrie excluſivement à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'Étranger, il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

LE Laçédémonien Pédarète ſe pré-

ſente pour être admis au Conſeil des trois cents; il eſt rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

UNE femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive, elle lui en demande en tremblant.... Vos cinq fils ont été tués.... Vil eſclave, t'ai-je demandé cela ? ... Nous avons gagné la victoire.... La mere court aux Temples, & rend graces aux Dieux : voilà la citoyenne.

CELUI qui, dans l'ordre civil, veut conſerver la primauté des ſentimens de la Nature, ne ſçait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ſes penchans & ſes devoirs, il ne ſera jamais ni homme ni citoyen ; il ne ſera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce ſera un de ces hommes de nos jours ; un François, un Anglois, un Bourgeois ; ce ne ſera rien.

POUR être quelque choſe, pour être ſoi-même & toujours un, il faut agir comme on parle ; il faut être toujours

décidé ſur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le ſuivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige, pour ſçavoir ſi l'on eſt homme ou citoyen, ou comment on s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

DANS l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune eſt l'état d'homme; & quiconque eſt bien élevé pour celui-là, ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent.

L'HOMME civil naît, vit & meurt dans l'eſclavage. A ſa naiſſance on le coud dans un maillot; à ſa mort, on le cloue dans une biere: tant qu'il garde la figure humaine, il eſt enchaîné par nos inſtitutions: car toute notre ſageſſe conſiſte en préjugés ſerviles; tous nos uſages ne ſont qu'aſſujettiſſement, gêne & contrainte.

LE Sauvage vit en lui-même; l'homme ſocial, toujours hors de lui, ne ſçait vivre que dans l'opinion des autres; & c'eſt, pour ainſi dire, de leur ſeul jugement qu'il tire le ſentiment de ſa propre exiſtence. De-là vient que demandant toujours aux autres ce que nous ſommes, & n'oſant jamais nous

interroger là-deſſus nous-mêmes, au milieu de tant de philoſophie, d'humanité, de politeſſe & de maximes ſublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur ſans vertu, de la raiſon ſans ſageſſe, & du plaiſir ſans bonheur.

DES SOCIÉTÉS DU MONDE.

DE quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout dans la ſociété n'eſt que babil, jargon, propos ſans conſéquence. Sur la ſcene, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite ? N'a-t-il pas tout fait, n'eſt-il pas jugé ? L'honnête homme aujourd'hui n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes ; & un ſeul propos inconſideré, lâché ſans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hom-

mes ne ressemblent guères à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus moderés, plus justes ? je n'en sçais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-Philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai Sage ne les considere que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'EST dans les sociétés privées, aux soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier. C'est-là que regnent plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques ; c'est-là qu'on passe discretement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les évenemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le

bien & le mal également plaiſans & ridicules ; & que peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caracteres des perſonnages, chaque interlocuteur, ſans y penſer, peint encore beaucoup mieux le ſien. C'eſt-là, en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

CEPENDANT ces propos ſont plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général, la ſatyre à peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée ? & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris, ſur-tout, où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt toujours mal reçu, s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme.

LES jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher ; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire ; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout

le monde : mais malheur à qui préte le flanc au ridicule : sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœu.s , la vertu ; il marque jusqu'au vice même : il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite , c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble , & parmi lesquelles regnent même le plus souvent des liaisons secrettes , ne pouvoir rester une heure entr'elles six , sans y faire intervenir la moitié de Paris , comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire , & qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hazard sur les convives , c'est communément dans un certain jargon de société , dont il faut avoir la clé pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre , on se fait réciproquement & selon le goût du tems , mille mauvaises plaisanteries , durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins , tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence , ou à rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela, qu'un homme

de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens ſe prêtent à le conſidérer par toutes ſes faces; & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit : tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux.

Un point de Morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de Philoſophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris; les concluſions y ſeroient même ſouvent moins ſéveres : car le Philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici où toute la Morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtere ſans conſéquence; & l'on ne ſeroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut, que le Sage même n'y pût atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous inſtruits par l'expérience du monde, & ſur-tout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpece

aussi mal qu'il est possible ; toujours philosophant tristement , toujours dégradant par vanité la Nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien , toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

QUE croyez-vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés ? A juger sainement des choses du monde ? A bien user de la société ? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge , à ébranler , à force de philosophie , tous les principes de la vertu , à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés , & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractere des gens , mais seulement leurs intérêts , pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle , c'est , pour ainsi dire , son habit & non pas lui qui a un sentiment ; & il en changera sans façon , tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque , un habit d'ordonnance , & une

croix pectorale ; vous l'entendrez ſucceſſivement prêcher avec le même zèle les loix, le deſpotiſme, & l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la Robe, une autre pour la Finance, une autre pour l'Epée. Chacune prouve très-bien que les deux autres ſont mauvaiſes, conſéquence facile à tirer pour les trois. Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui ; & le zèle apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

VOUS croiriez que les gens iſolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un eſprit à eux : point du tout ; autres machines qui ne penſent point & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des Auteurs qu'ils connoiſſent ; là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître, & qu'ils n'ont point lû ; ſur une piece prête à jouer, & qu'ils n'ont point vue, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont cha-

que ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront demain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres, & par leſquels tous les autres parlent & agiſſent ; & comme chacun ſonge à ſon intérêt, perſonne au bien commun, & que les intérêts particuliers ſont toujours oppoſés entr'eux ; c'eſt un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne ſçavent preſque jamais de quoi il eſt queſtion. Chaque coterie a ſes regles, ſes jugemens, ſes principes, qui ne ſont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maiſon eſt un fripon dans la maiſon voiſine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une exiſtence locale & circonſcrite. Quiconque aime à ſe répandre & fréquente pluſieurs ſociétés, doit être plus fléxible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'aſſemblées, modifier ſon eſprit, pour ainſi dire, à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe. Il faut qu'à chaque viſite il quitte, en entrant, ſon ame, s'il en a une ; qu'il en prenne

une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée ; qu'il la poſe de même en ſortant, & reprenne, s'il veut, ſa ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus ; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique ; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur, ſur-tout d'un Moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé ; & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Magiſtrat prend l'air cavalier ; le Financier fait le Seigneur ; l'Evêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle

de philoſophie, l'homme d'État de bel eſprit : il n'y a pas juſqu'au ſimple Artiſan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les Dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les Militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur.

AINSI les hommes à qui l'on parle, ne ſont point ceux avec qui l'on converſe ; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur ; leurs lumieres ne ſont point dans leur eſprit ; leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées ; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le ſpectateur paiſible eſt le ſeul être mû par lui-même.

QU'IL ſeroit doux de vivre parmi nous, ſi la contenance extérieure étoit toujours l'image des diſpoſitions du cœur ; ſi la décence étoit la vertu ; ſi nos maximes nous ſervoient de regles ; ſi la véritable philoſophie étoit inſéparable du titre de Philoſophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche guères en ſi grande pompe.

QU'ON pénetre, au travers de nos frivoles démonſtrations de bienveuillance, ce qui ſe paſſe au fond des cœurs, & qu'on réfléchiſſe à ce que doit être un état de choſes où tous les hommes ſont forcés de ſe carreſſer & de ſe détruire mutuellement, & où ils naiſſent ennemis par devoir, & fourbes par intérêt. Chaque homme, dit-on, gagne à ſervir les autres; oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit ſi légitime, qui ne ſoit ſurpaſſé par celui qu'on peut faire illégitimement; & le tort fait au prochain eſt toujours plus lucratif que les ſervices. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'aſſurer l'impunité; & c'eſt à quoi les puiſſans emploient toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruſes.

L'HONNETE intérêt de l'Humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. J'ai grand'peur que celui qui, dès la premiere vue, me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, ſi j'avois quelque impor-

tant ſervice à lui demander : &, quand je vois des hommes ſi diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, je préſumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveuillance aux hommes ; elle ſe montre ſans peine quand on en a : c'eſt pour celui qui n'en a pas, qu'on eſt forcé de réduire en art ſes apparences.

Quel contraſte entre les diſcours, les ſentimens & les actions des honnêtes gens ! quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les coteries ; Moliniſtes dans l'une, Janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent ; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un Financier les impôts, un Prélat le déreglement ; quand j'entends une femme de la Cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un Auteur de ſimplicité, un Abbé de Religion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne ; ne dois-je pas conclure à l'inſtant, qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir perſuader les autres

quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit ?

LES Auteurs, les gens de Lettres, les Philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes ; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain ; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux ; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes, qu'où il y a des pensions, des Académies & des dîners. De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pièces de Théâtre, tout tire sur les Provinces ; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques ; tout prêche les manieres & les plaisirs du grand monde : c'est une honte de ne les pas connoître ; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sçait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour. Ainsi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, & laissent tout le reste en friche

& désert : ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les Nations ; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

LES François du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'Univers ; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un Suisse, un Maître d'Hôtel, c'est être *comme tout le monde*. Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des Bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre Monde ; & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire, que pour exister.

DEVANT celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent. Il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent : s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

DE LA CONVERSATION.

LE ton de la bonne converſation n'eſt ni peſant, ni frivole; il eſt coulant & naturel, ſage ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affectation, galant ſans fadeur, badin ſans équivoques. Ce ne ſont ni des diſſertations, ni des épigrammes; on y raiſonne ſans argumenter, on y plaiſante ſans jeux de mots; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, la ſatyre aigue, l'adroite flatterie & la morale auſtere : on y parle de tout, pour que chacun ait quelque choſe à dire; on n'approfondit point les queſtions de peur d'ennuyer, on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité; la préciſion mene à l'élégance; chacun dit ſon avis, & l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrément le ſien; on diſcute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute; chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens, & le Sage même peut rapporter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajoûter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte ; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées qu'il anime & varie la phyſionomie ; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet.

Le bon uſage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'eſt pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & mettre, à force de modeſtie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'eſprit, qui ne s'abſtient de parler que par retenue & diſcrétion, puiſſe jamais paſſer pour un ſot. Dans quelque pays que ce puiſſe être, il n'eſt pas poſſible qu'on juge un homme ſur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tû. Au contraire, on remarque en général que les gens ſilencieux en impoſent ; qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent :

ce qui, leur laissant le choix des occasions, & faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles ; il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux retenir le bon, que risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se taît, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

Le grand caquet vient nécessairement ou de la prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sçait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. En général, les gens qui sçavent peu, parlent beaucoup ; & les gens qui sçavent beaucoup, parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sçait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément

ſon répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il ſe tait.

ON ne conſidere pas aſſez combien l'habitude de paſſer ſa vie à dire des riens rétrécit l'eſprit. Les gens oiſifs, toujours ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuſer ; & l'on diroit que le ſçavoir vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles ; mais la ſociété humaine a un objet plus noble, & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il ſe dégrade au-deſſous d'eux, quand il parle pour ne rien dire ; & l'homme doit être homme juſques dans ſes délaſſemens.

L'ENTRETIEN des payſans a des charmes, même pour ces ames élevées avec qui le Sage aimeroit à s'inſtruire. On trouve dans la naïveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes, que ſous le maſque uniforme des habitans des villes,

où

où chacun ſe montre comme ſont les autres, plûtôt que comme il eſt lui-même. On trouve encore en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'on prend à leurs affaires & à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modèles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la Nature.

DES FEMMES.

LEs Anciens avoient en général un très-grand reſpect pour les femmes; mais ils marquoient ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement du Public, & croyoient honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime, que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'eſt ſur ce principe qu'un Spar-

tiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de ſa connoiſſauce, l'interrompit en colere : ne ceſſeras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? De-là venoit encore que dans leurs Comédies les rôles d'amoureuſes & de filles à marier ne repréſentoient jamais que des eſclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modeſtie du ſexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la ſcène, ſeulement en repréſentation. En un mot, l'image du vice à découvert les choquoit moins, que celle de la pudeur offenſée.

CHEZ nous la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit ; de qui l'on parle le plus ; qu'on voit le plus dans le monde ; chez qui l'on dîne le plus ſouvent ; qui donne le plus impérieuſement le ton ; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places, & dont les humbles ſçavans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la ſcène c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde, elles ne ſçavent rien, quoiqu'elles jugent de tout ; mais au

Théâtre, ſçavantes du ſçavoir des hommes; Philoſophes, graces aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbécilles ſpectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plûpart des pièces modernes; c'eſt toujours une femme qui ſçait tout, qui apprend tout aux hommes; c'eſt toujours la Dame de Cour qui fait dire le catéchiſme au *Petit Jean de Saintré*. Un enfant ne ſçauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles pièces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, & les enfans ſont dans le Parterre.

La galanterie Françoiſe a donné aux femmes un pouvoir univerſel, qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les Livres n'ont de prix, les Auteurs n'ont d'eſtime, qu'autant qu'il plaît aux

femmes de leur en accorder; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des agréables. Poëſie, Littérature, Hiſtoire, Philoſophie, Politique même, on voit d'abord au ſtyle de tous les Livres, qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes ; & l'on vient de mettre la Bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent, un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes, & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fût-ce même la ſienne.

AU reſte, cette autorité ne ſuppoſe ni attachement, ni eſtime ; mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſentiel à la galanterie Françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe ; c'eſt un témoignage qu'on a aſſez vécu avec elles pour les connoître. Quiconque les reſpecteroit, paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un Paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité, que les honorer ſe-

roit être indigne de leur plaire ; & la premiere qualité d'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

LE manège de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse ; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait ; mais la coquette perdroit bien-tôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société, les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préferences ; mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité, que caressé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

VOULEZ-VOUS voir un personnage

embarraſſé ? Placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes ; puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (& ſûrement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux, & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance, & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un moment ſes dupes? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

DANS le deſir général de plaire, la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens. Les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient ſagement ména-

gés ; & c'eſt en les diſpenſant avec art, qu'une femme en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'eſt à des obſervations fines & continuelles, qui lui font voir à chaque inſtant ce qui ſe paſſe dans les cœurs des hommes, & qui la diſpoſent à porter à chaque mouvement ſecret qu'elle apperçoit, la force qu'il faut pour le ſuſpendre ou l'accélerer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel eſt un des caracteres diſtinctifs du ſexe. La préſence d'eſprit, la pénétration, les obſervations fines ſont la ſcience des femmes : l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

LES femmes ſant fauſſes, nous dit-on : non ; elles ledeviennent. Le don qui leur eſt propre eſt l'adreſſe, & non pas la fauſſeté. Dans les vrais penchants de leur ſexe, même en mentant, elles ne ſont point fauſſes. Pourquoi conſultez-vous leur bouche, quand ce n'eſt pas elle qui doit parler ? Conſultez leurs yeux, leur teint, leur reſpiration, leur air craintif, leur molle réſiſtance : voilà le langage que la Nature leur donne pour vous ré-

pondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſçait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi même dans les deſirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'oſe tenir. Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans, ſans les découvrir ? Combien ne lui importe-t-il pas d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui ? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite maladroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au Berger qui la ſuit entre les ſaules, qu'elle n'y fuit qu'à deſſein de l'y attirer ? Elle mentiroit, pour ainſi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites, on la rend modeſte & vraie, & qu'on en fait une loi de l'honnêteté.

DOUCE pudeur ! Suprême volupté de l'amour, que de charmes perd une fem-

me, au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, ſi elle connoiſſoit ton empire, elle mettroit de ſoin à te conſerver, ſinon par honnêté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue pas la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

L'AUDACE d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte ; c'eſt pour avoir trop à rougir, qu'elle ne rougit plus : & ſi quelquefois la pudeur ſurvit à la chaſteté, que doit-on penſer de la chaſteté, quand la pudeur même eſt éteinte ?

EN gênant les deſirs, la pudeur les enflamme ; ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire, que la paſſion ne l'eût dit ſans elle : c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſede en effet ce que la ſeule pudeur lui diſpute ; ce mélange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente ; & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

SI la pudeur étoit un préjugé de la

ſociété & de l'éducation, ce ſentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation eſt plus ſoignée, & où l'on raffine inceſſamment ſur les loix ſociales; il devroit être plus foible par-tout où l'on eſt reſté plus près de l'état primitif. C'eſt tout le contraire. Dans nos montagnes les femmes ſont timides & modeſtes, un mot les fait rougir; elles n'oſent lever les yeux ſur les hommes, & gardent le ſilence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur eſt ignoble & baſſe; c'eſt la ſeule choſe dont une femme bien élevée auroit honte; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

LES femmes qui ont perdu le plus la pudeur, prétendent bien être plus vraies que les autres, & ſe faire valoir de cette franchiſe: mais elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre? On n'arrive à ce point de dépravation, qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du men-

ſonge. Au contraire, celles qui ont encore de la pudeur, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſçavent cacher leurs deſirs à ceux même qui les inſpirent; celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter. Je ne ſçache que la ſeule Mademoiſelle de l'*Enclos*, qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſe de l'*Enclos* a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre: on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſûreté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit *faite homme*; à la bonne heure: mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami, que pour ma maitreſſe.

QUE la chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame! Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triom-

phe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent : quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu joint à la beauté ! Réaliſez une Héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres ; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore : elle ſeule ſçaura jouir du paſſé.

UNE femme hardie, effrontée, intriguante, qui ne ſçait attirer des amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes ; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter ; celle qui a de la réſerve & de la modeſtie ; celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du Monde, au com-

bat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît : cet empire eſt beau, & vaut bien la peine d'être acheté.

IL eſt certain que les femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire, qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

QUE de grandes choſes on feroit avec le deſir d'être eſtimé des femmes, ſi l'on ſçavoit mettre en œuvre ce reſſort ! Malheur au ſiecle, où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne ſont plus rien aux hommes ! c'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains ; voyez Rome, Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deüils étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes : par une femme Rome acquit la liberté ; par

une femme les Plébeïens obtinrent le Consulat ; par une femme finit la tyrannie des Décemvirs ; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil different les même objets ! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortège de belles Dames Françoises ; je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volsques & le cœur de Coriolan.

FEMMES ! femmes ! objets chers & funestes, que la Nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint ; dont la haine & l'amour sont également nuisibles, & qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, sympathie ! être ou chimere inconcevable, abîme de douleurs & de voluptés ! Beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui

produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

L'ASCENDANT que les femmes ont ſur les hommes n'eſt pas un mal en ſoi ; c'eſt un préſent que leur a fait la Nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé , il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne ſent point aſſez quels avantages naîtroient dans la ſociété d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain , qui gouverne l'autre. Les hommes ſeront toujours ce qu'il plaira aux femmes : ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux , apprenez aux femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu.

L'EMPIRE des femmes ſur les hommes n'eſt point à elles , parce que les hommes l'ont voulu , mais parce qu'ainſi le veut la Nature ; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale ; & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes , & ne peut leur être ôté , même quand elles en abuſent : ſi jamais elles pouvoient le

perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

TOUTES les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées, mais priſes en tout elles ſe compenſent. La femme vaut mieux comme femme & moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ſes droits, elle a l'avantage; par-tout où elle veut uſurper les nôtres, elle reſte au-deſſous de nous. Croyez-moi, mere judicieuſe, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la Nature; faites-en une honnête femme, & ſoyez ſûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

LA premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur. Faite pour obéïr à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre: ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils ſentent que ce n'eſt pas avec

ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats, pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente : mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Les hommes, en général, sont moins constans que les femmes, & se rebutent plûtôt qu'elles, de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement &

les ſoins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guères.

VOUS êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour! Tout change dans la Nature; tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans! Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui, parce que vous l'êtiez hier? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur; ſoyez toujours la même, & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe & vouloir toujours qu'on vous aime, ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

CHEZ les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſéveres: c'eſt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves; le crime eſt compté pour rien.

LOIN de rougir de leur foibleſſe, les femmes en ſont gloire; elles affectent de ne pouvoir ſoulever les plus légers far-

deaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? Ce n'eſt pas ſeulement pour paroître délicates ; c'eſt par une précaution plus adroite ; elles ſe ménagent de loin des excuſes & le droit d'être foibles au beſoin.

ENTRE les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté ; devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la Nature. Il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a pas tort. Ainſi, bien faire ce qu'elle fait n'eſt que le ſecond des ſoins d'une femme : le premier doit être toujours de le faire proprement.

L'ABUS de la toilette n'eſt point ce qu'on penſe : il vient plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure ; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du tems ; & il vaut mieux s'amuſer de ſoi, que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette, que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures ? En raſſemblant des femmes autour de ſoi, on s'amuſe à les impatienter ; c'eſt déja quel-

que chofe ; on évite les tête à tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eft beaucoup plus : & puis viennent les marchandes, les Brocanteurs, les petits Meffieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanfons, les brochures : fans la toilette, on ne réuniroit jamais fi bien tout cela.

DANS chaque fociété la maitreffe de la maifon eft prefque toujours feule au milieu d'un cercle d'hommes ; on a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent fe répandre par-tout ; ils femblent, comme les efpeces, fe multiplier par la circulation. C'eft donc là qu'une femme apprend à parler, à agir & penfer comme eux, & eux comme elle. C'eft-là, qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paifiblement de ces infultans hommages, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi : qu'importe ? Sérieufement, ou par plaifanterie, on s'occupe d'elle, & c'eft fur-tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme furvienne, à l'inftant le ton de cérémonie fuccède à la familiarité ; les grands airs commencent, l'attention des hommes fe partage, & l'on fe tient mutuellement dans une fecrette gêne, dont

on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

MILLE liaiſons ſecrettes doivent être le fruit de cette maniere de vivre éparſe & iſolée parmi tant d'hommes ; tout le monde en convient aujourd'hui , & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit plus que cet uſage eſt plus honnête , mais qu'il eſt plus agréable , & c'eſt ce qui n'eſt pas plus vrai : car quel amour peut regner où la pudeur eſt en dériſion , & quel charme peut avoir une vie , privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Auſſi , comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui , les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées ; la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles ; & pourvû qu'on ſoit aſſidu , peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots même d'*amour* & d'*amant* ſont bannis de l'intime ſociété des deux ſexes , & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

ON diroit que le mariage n'eſt pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'eſt un Sacrement , à ce qu'ils prétendent ; & ce Sacrement n'a pas la

force des moindres contrats civils ; il ſemble n'être que l'accord de deux perſonnes libres, qui conviennent de demeurer enſemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans, mais qui n'ont, au ſurplus, aucune ſorte de droit l'une ſur l'autre ; & un mari qui s'aviſeroit de contrôler la mauvaiſe conduite de ſa femme, n'exciteroit pas moins de murmures, que celui qui ſouffriroit ailleurs le déſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris ; elles ne les font point punir d'imiter leurs infidélités. Au reſte, comment attendre de part & d'autre un effet plus honnête d'un lien, où le cœur n'a point été conſulté ? Qui n'épouſe que la fortune ou l'état, ne doit rien à la perſonne.

CHEZ la plûpart des femmes l'amant eſt comme un des gens de la maiſon. S'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie, & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs, ou s'ennuie du métier, il quitte, & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſez capricieuſes pour eſſayer même du maître de la maiſon ; car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure

pas ; quand elle eſt paſſée , on le chaſſe & l'on en prend un autre ; ou s'il s'obſtine , on le garde & l'on en prend toujours un autre.

MAIS comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là , qui ont ainſi pris ou reçu leur congé ? Bon ! elle n'y vit point. On ne ſe voit plus ; on ne ſe connoît plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer , on auroit une nouvelle connoiſſance à faire , & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvînt de s'être vûs. Ailleurs , après une union ſi tendre , on ne pourroit ſe revoir de ſang froid , le cœur palpiteroit au nom de ce qu'on a une fois aimé, on treſſailleroit à ſa rencontre ; mais à Paris il n'eſt point queſtion de cela : vraiment ! les femmes ne feroient donc autre choſe que de tomber en ſyncope ?

AU reſte , il faut en convenir : comme les femmes de Paris ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir , pour peu qu'on les fréquente aſſiduement,pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréſentation qui leur plaît ſi fort , on les voit bien-tôt comme elles ſont ; & c'eſt alors que toute l'averſion qu'elles ont d'abord inſpirée par leurs couleurs ,

leur air, leurs regards, leurs propos & leurs manieres, ſe change en eſtime & en amitié. Il n'y a point de pays où les femmes ſoient plus éclairées, parlent en général plus ſenſément, plus judicieuſement, & ſçachent donner au beſoin de meilleurs conſeils. Elles ſervent avec zèle leurs amis; & quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mémes, une longue habitude, quand elles ont aſſez de conſtance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un ſentiment aſſez vif: celles qui peuvent ſupporter un àttachement de dix ans, le gardent d'ordinaire toute leur vie, & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus ſûrement au moins, que leurs jeunes amans. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles ſçavent dérober des momens à leurs plaiſirs, pour les donner à leur bon naturel; elles ſecourent le pauvre de leur bourſe, & l'opprimé de leur crédit. Elles ont du penchant au bien; elles en font beaucoup, & de bon cœur: en un mot; il eſt certain que ce ſont elles ſeules, qui conſervent dans Paris le peu d'humanité qui y regne encore, & que ſans elles on verroit les hommes avides & inſatiables s'y dévorer comme des loups.

LES

LES Dames de Paris ont un extérieur de caractere aussi bien que de visage ; & comme l'un ne leur est guères plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles se mettent bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modèle au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les Provinciales, mais les Parisiennes dominent la mode, & la sçavent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles, qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe : les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & sçavent rétablir les mauvaises leçons.

LA parure des femmes de la Cour est plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richesse. Ne voulant point se distinguer par le luxe, parce qu'elles seroient bien-tôt effacées par celles des Financiers, elles ont choisi des moyens de distinction plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles sçavent que des idées de

pudeur & de modeſtie ſont profondément gravées dans l'eſprit du peuple ; c'eſt-là ce qui leur a ſuggéré des modes inimitables. Elles ont vû que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obſtine à nommer groſſierement du fard ; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge; car le mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vû qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps : elles ont vû.... Oh ! bien des choſes ! Elles ont mis dans leurs manieres le même eſprit qui dirige leurs ajuſtemens. Cette pudeur charmante qui diſtingue, honore & embellit tout ſexe, leur a paru vile & roturiere ; elles ont animé leur geſte & leur propos d'une noble impudence ; & il n'y a point d'honnête homme, à qui leur regard aſſuré ne faſſe baiſſer les yeux. C'eſt ainſi que ceſſant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur ſexe, & imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

Ce rouge & ces corps échancrés ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles

& aux charmes que pouvoient leur prêter *l'amoroſo penſier* des amans, que de reſter miſes comme des bourgeoiſes; & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage, n'eſt pas trop en ſûreté contre les inſultes de la populace.

Les belles femmes cependant ſont en général plus modeſtes; il y a plus de décence dans leur maintien. Mais il y a auſſi tant de minauderies dans leurs manieres; elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mémes, qu'on n'eſt jamais expoſé à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle, pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

Les femmes ont le jugement plûtôt formé que les hommes: étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plûtôt connus.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plûtôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes: on les accuſe auſſi de parler davantage: cela

doit être ; & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité ; & par la même raiſon, l'homme dit ce qu'il ſçait ; la femme dit ce qui plaît ; l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes, que celles de la vérité.

Les hommes philoſopheront mieux qu'une femme ſur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la Morale expérimentale ; à nous, à la réduire en ſyſtéme. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie ; la femme obſerve, & l'homme raiſonne. De ce concours réſultent la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui-méme l'eſprit humain ; la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres, qui ſoit à la portée de notre eſpece : & voilà comment l'art peut tendre inceſſamment à perfectionner l'inſtrument donné par la Nature.

Une femme bel eſprit, eſt le fléau de

ſon mari, de ſes enfans, de ſes amis, ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élevation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme à la maniere de Mademoiſelle de *l'Enclos*. Au-dehors elle eſt toujours ridicule & très-juſtement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſçait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On ſçait quel eſt le diſcret homme de Lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée; ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Toute fille lettrée reſtera fille toute ſa vie, quand il n'y aura que des hommes ſenſés ſur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diſerta es.

DE L'ÉDUCATION.

NOus commençons à nous inſtruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur eſt notre nourrice. Auſſi ce mot d'*éducation* avoit-il chez les Anciens un autre ſens que nous ne lui donnons plus : il ſignifioit *nourriture*. Ainſi l'éducation, l'inſtitution, l'inſtruction, ſont trois choſes auſſi differentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître.

CELUI d'entre nous qui ſçait le mieux ſupporter les biens & les maux de cette vie eſt, à mon gré, le mieux élevé. D'où il ſuit que la véritable éducation conſiſte moins en préceptes qu'en exercices.

SI les hommes naiſſoient attachés au ſol d'un pays, ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere à n'en pouvoit jamais changer, la pratique d'éducation établie ſeroit bonne à certains égards. L'enfant, élevé pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne pourroit être expoſé aux

inconveniens d'un autre. Mais, vû la mobilité des choſes humaines ; vû l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiecle, qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée, que d'élever un enfant, comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul degré, il eſt perdu. Ce n'eſt pas lui apprendre à ſupporter la peine ; c'eſt l'exercer à la ſentir. On ne ſonge qu'à conſerver ſon enfance ; ce n'eſt pas aſſez : on doit lui apprendre à ſe conſerver étant homme, à ſupporter les coups du ſort, à braver l'opulence & la miſere, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Iſlande ou ſur le brûlant rocher de Malte.

Nous naiſſons foibles, nous avons beſoin de forces : nous naiſſons dépourvus de tout, nous avons beſoin d'aſſiſtance : nous naiſſons ſtupides, nous avons beſoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naiſſance, & dont nous avons beſoin étant grands, nous eſt donné par l'éducation. Cette éducation nous vient de la Nature, ou

des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes eſt l'éducation de la Nature ; l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes. Chacun de nous eſt donc formé par trois ſortes de maîtres. Le diſciple dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient, eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & vit conſéquemment : celui-là ſeul eſt bien élevé.

La premiere éducation de l'enfance eſt celle qui importe le plus ; & elle appartient inconteſtablement aux femmes. Si l'Auteur de la Nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Outre que les femmes ſont à portée de veiller à cette éducation de plus près que les hommes, & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plûpart des veuves ſe trouvent preſque à la merci de

ſeurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans: en cela, ſans doute, elles ont tort; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que ſon enfant ſoit heureux, qu'il le ſoit dès à préſent; en cela, elle a raiſon: quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres.

Il y a des caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là ſont une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe développent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la Nature a fait, & à faire plus mal à ſa place.

Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure: pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend;

& c'eſt en vain qu'on prétendroit y réuſſir. Il ne s'agit donc pas de changer le caractere d'un enfant & de plier ſon naturel ; mais au contraire de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver, & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'acheve en lui par l'éducation.

AVANT de cultiver le caractere, il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plûtôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves ; l'un veut être preſſé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide : il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme ; à tel autre, il eſt même funeſte de ſçavoir lire. Attendons la premiere étincelle de raiſon ; c'eſt elle qui fait ſortir le caractere & lui donne ſa véritable forme ; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raiſon, de véritable éducation pour l'homme.

QU'ARRIVE-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, & toujours ſous

une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits ? Qu'on donne à la plûpart, des inſtructions nuiſibles ou déplacées ; qu'on les prive de celles qui leur conviendroient ; qu'on gêne de toutes parts la Nature ; qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité ; qu'en exerçant indiſtinctement aux mêmes choſes tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous ; qu'après bien des ſoins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la Nature, on voit bien-tôt ternir cet éclat paſſager & frivole qu'on leur préfere ; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait ; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiſcrettement priſes, tous ces petits prodiges deviennent des eſprits ſans force, des hommes ſans mérite, uniquement remarquables par leur foibleſſe & leur inutilité.

La premiere éducation doit être purement négative. Elle conſiſte, non point à enſeigner la vertu, ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice, & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire, & ne laiſſer rien faire ; ſi

vous pouviez amener votre éleve ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il ſçût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon; ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien de lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bien-tôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

TOUT eſt bien ſortant des mains de l'Auteur des choſes : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons : il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave : il bouleverſe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monſtres : il ne veut rien tel que l'a fait la Nature, pas même l'homme : il le faut dreſſer pour lui, comme un cheval de manège ; il le faut contourner à ſa mode, comme un arbre de ſon jardin. Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre eſpece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où ſont

deſormais les choſes, un hommé abandonné dès ſa naiſſance à lui-même parmi les autres, ſeroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſubmergés, étoufferoient en lui la Nature, & ne metroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bien-tôt périr en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les ſens.

C'EST du premier moment de la vie, qu'il faut apprendre à mériter de vivre; & comme on participe en naiſſant aux droits des citoyens, l'inſtant de notre naiſſance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des loix pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enſeignent à obéir aux autres; & comme on ne laiſſe pas la raiſon de chaque homme unique arbitre de ſes devoirs, on doit d'autant moins abandonner aux lumieres & aux préjugés des peres l'éducation de leurs enfans, qu'elle importe à l'Etat encore plus qu'aux peres.

LA Patrie ne peut ſubſiſter ſans la liberté, ni la liberté ſans la vertu, ni la

vertu ſans les citoyens : vous aurez tout ; ſi vous formez des citoyens ; ſans cela, vous n'aurez que de méchans eſclaves, à commencer par les chefs de l'État. Or pour former des citoyens & pour les avoir hommes, il faut les inſtruire enfans, & ſous des regles preſcrites par le Gouvernement. Si l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, on peut, ſans doute, leur apprendre à aimer un objet plûtôt qu'un autre, & ce qui eſt véritablement beau, plûtôt que ce qui eſt difforme. Si donc les enfans ſont élevés en commun dans le ſein de l'égalité ; ſi on les exerce aſſez tôt à ne jamais regarder leur individu, que par ſes relations avec le corps de l'État, & à n'appercevoir, pour ainſi dire, leur exiſtence, que comme une partie de la ſienne ; s'ils ſont imbus des loix de l'État & des maximes de la volonté générale ; s'ils ſont inſtruits à les reſpecter par-deſſus toutes choſes ; s'ils ſont environnés d'exemples & d'objets qui leur parlent ſans ceſſe de la Patrie comme de leur tendre mere qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des biens ineſtimables qu'ils reçoivent d'elle, & du retour qu'ils lui doivent : ne doutons point qu'ils ne parviennent à l'aimer de ce ſentiment ex-

quis, que tout homme isolé n'a que pour lui-même, & à transformer ainsi en une vertu sublime, cette disposition dangereuse d'où naissent tous nos vices. Ils auront appris à se chérir mutuellement comme des freres, à ne vouloir jamais que ce que veut la société, à substituer des actions d'hommes & de citoyens au sterile & vain babil des Sophistes ; & c'est ainsi qu'ils deviendront un jour les défenseurs & les peres de la Patrie, dont ils auront été si long-tems les enfans.

Il n'est plus tems de changer nos inclinations naturelles, quand elles ont pris leur cours, & que l'habitude s'est jointe à l'amour-propre : il n'est plus tems de nous tirer hors de nous-mêmes, quand une fois le *Moi humain* concentré dans nos cœurs y a acquis cette méprisable activité, qui absorbe toute vertu & fait la vie des petites ames. Comment l'amour de la Patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'étouffent ? Et que reste-t-il pour des concitoyens, dans un cœur déja partagé entre l'avarice, une maitresse, & la vanité ?

Il est bien étrange que, depuis qu'on

ſe mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire, que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps ſoit formé. A chaque inſtruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'inſenſés inſtituteurs penſent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'eſt que bonté; & puis ils nous diſent gravement, tel eſt l'homme. Oui, tel eſt l'homme que vous avez fait.

On raiſonne beaucoup ſur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois, (& cette loi ſeule en ſuppoſe beaucoup d'autres,) c'eſt de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers ſi nobles, qu'on ne peut les faire pour de l'argent, ſans ſe montrer indigne de les faire: tel eſt celui de l'homme de guerre, tel eſt celui de l'inſtituteur. Un gouverneur! ô quelle ame ſublime! En vérité! pour faire un homme, il faut être ou pere, ou plus qu'homme ſoi-même. Voilà la fonction que

vous confiez tranquillement à des mercénaires !

Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sçauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie, en qui l'on puisse esperer de trouver les lumieres d'un maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre, à qui son cœur puisse inspirer le zèle d'un pere : & le génie n'est guères à vendre, encore moins l'attachement.

Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece ; il doit à la société des hommes sociables ; il doit des citoyens à l'État. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs d'un pere, n'a pas droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfans & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire, je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige de si saints

devoirs, qu'il verſera long-tems ſur ſa faute des larmes ameres, & n'en ſera jamais conſolé.

MAIS les affaires, les fonctions, les devoirs... Ah! les devoirs! ſans doute: le dernier eſt celui de pere? Ne nous étonnons pas qu'un homme, dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille ſi affairé, & forcé, ſelon lui, de laiſſer ſes enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ſes ſoins qui lui ſont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'eſt pas même un maître que tu lui donnes, c'eſt un valet. Il en formera bien-tôt un ſecond. Quand on lit dans Plutarque que Caton le cenſeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même ſon fils dès le berceau, & avec un tel ſoin, qu'il quittoit tout pour être préſent quand la nourrice, c'eſt-à-dire la mere, le remuoit & le lavoit: quand on lit dans Suétone qu'Auguſte, maître du Monde qu'il avoit conquis, & qu'il régiſſoit lui-mé-même, enſeignoit lui-même à ſes petits-

fils à écrire, à nager, les élémens des ſciences, & qu'il les avoit ſans ceſſe autour de lui ; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes-gens de ce tems-là, qui s'amuſoient à de pareilles niaiſeries ; trop bornés, ſans doute, pour ſçavoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours !

NE parlez jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plûpart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres, que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à peu près les mêmes choſes ; mais le premier les dit à tout propos ; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet. Comme un Somnambule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit, s'il étoit éveillé tout-à-coup ; de même un jeune homme, dans le ſommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit pas : ſi je l'éveille en ſurſaut, il eſt perdu. Tâchons, premierement, de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de loin.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revétez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire & non pas agir; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

On s'imagine aſſez communément, ſur-tout à Paris, que les enfans ne jaſent jamais aſſez-tôt, ni aſſez long-tems; & l'on juge de l'eſprit qu'ils auront étant grands, par les ſottiſes qu'ils débitent étant jeunes. Que produit cependant dans les enfans cette émancipation de paroles avant l'age de parler, & le droit qu'on leur laiſſe prendre, de ſoumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits queſtionneurs babillards, qui queſtionnent moins pour s'inſtruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras

où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queſtions indiſcrettes ; en ſorte que chacun eſt inquiet auſſi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire, que de les rendre étourdis & vains ; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'eſt utile : car par degrés l'ignorance diminue ; mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

NOTRE éducation ne preſcrit d'être ſçavant, que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien ; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens Athletes des Jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

IL faut occuper les enfans ; l'oiſiveté eſt pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà, certes, une belle queſtion ! qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes, & non ce qu'ils doivent oublier.

DE toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la premiere qui ſe développe & la plus commode à cultiver dans les enfans ; mais lequel eſt à pré-

ferer, de ce qu'il leur eſt aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſçavoir ? Quand on réfléchit à l'uſage qu'on fait en eux de cette faculté, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il faut les aſſujettir pour mettre leur mémoire en étalage, il eſt aiſé de comparer l'utilité qu'ils en retirent, au mal qu'on leur fait ſouffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la ſienne ; lui faire inceſſamment répéter & conſtruire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'eſt pour lui qu'au bout de ſes doigts ; embrouiller ſon eſprit de cercles & de ſphères dont il n'a pas la moindre idée ; l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond ſans ceſſe, & qu'il r'apprend tous les jours ; eſt-ce cultiver ſa mémoire au profit de ſon jugement ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſçavoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuiſît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine ; &

ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la meubler de tout ce fatras, au préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place? Non; ſi la Nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphère, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge, & ſans utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance; mais c'eſt pour que, de toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

SANS étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes; & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa

mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître, & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver la premiere de ſes facultés; & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances, qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux & robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

UNE mere un peu vigilante, qui tient dans ſa main les paſſions de ſes enfans, a cependant des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, elle doit les employer volontiers, ſans s'opiniâtrer quand le

ſuccès

ſuccès n'y répond pas ; car il aura toujours le tems d'apprendre ; mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel. J'ai une telle idée du premier développement de la raiſon, que je ſoutiens que, quand un enfant ne ſçauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze ; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſçavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

On ne ſçauroit dire combien le choix des vétemens, & les motifs de ce choix influent ſur l'éducation des enfans. Non ſeulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompenſe ; on voit même d'inſenſés gouverneurs menacer leurs élèves d'un habit plus groſſier & plus ſimple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, ſi vous ne conſervez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit payſan. C'eſt comme s'ils leur diſoient : ſçachez que l'homme n'eſt rien que par ſes habits ; que votre prix eſt tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de ſi ſages leçons profitent à la Jeuneſſe ; qu'elle n'eſtime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que ſur le ſeul extérieur ?

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne. Nos ajuſtemens ne ſont pas nous ; ſouvent ils déparent à force d'être recherchés, & ſouvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour recompenſe ; on leur fait aimer les atours recherchés : qu'elle eſt belle ! leur dit-on, quand elles ſont parées : &, tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-méme.

Du ſoin des femmes dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur méme : ainſi toute l'éducation des femmes doit étre relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce ; voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce

qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera, ne serviront de rien ni pour leur bonheur, ni pour le nôtre.

Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes personnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la Nature. En leur exposant ces devoirs, soyez précis & facile ; ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit ; point d'air fâché, point de morgue. Leur catéchisme de Morale doit être aussi court & aussi clair, que leur cathéchisme de Religion ; mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer ? Que ces droits sont beaux ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sçait les faire valoir ? Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir :

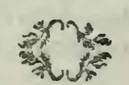
ſon empire commence avec ſes vertus ; à peine ſes attraits ſe développent, qu'elle regne déja par la douceur de ſon caractere, & rend ſa modeſtie impoſante.

Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchants, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſagement & pieuſement a, ſans doute, de fortes armes contre les tentations ; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plûtôt les oreilles du jargon myſtique, devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps ; jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre ; jamais elle ne pleurera ſincèrement & devant Dieu, d'être un objet de convoitiſe ; jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle-mê-

me; car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ses idées, & qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps & ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter, comme le Temple de Jésus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'associer : il faut une raison à la portée du sexe & de l'âge. La considération du devoir n'a de force, qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir.

VOULEZ-VOUS donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? Sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes

ou maitreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon ; faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſçait ſervir ſa maitreſſe, que comme on ſçait ſervir la vertu. Soyez ſûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriſer ; vous ne leur donnerez que de l'éloignement pour leurs maximes, qu'averſion pour leurs ſentimens, que dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de regner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.



DES MŒURS DE CE TEMS.

TEL eſt le goût, telles ſont les mœurs d'un ſiècle inſtruit : le ſçavoir, l'eſprit, le courage ont ſeuls notre admiration ; & toi, douce & modeſte vertu, tu reſtes toujours ſans honneurs ! Aveugles que nous ſommes au milieu de tant de lumieres ! victimes de nos applaudiſſemens inſenſés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuſe, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donne la Nature ?

LES Anciens avoient des héros, & mettoient des hommes ſur leurs théâtres ; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les Anciens parloient de l'humanité en phraſes moins apprêtées, mais ils ſçavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de tranſcrire. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au ſpectacle & n'en trouvoit point : de jeu-

nes gens, le voyant en peine, lui firent ſigne de loin ; il vint, mais ils ſe ſerrerent & ſe moquerent de lui. Le bonhomme fit ainſi le tour du théâtre, fort embarraſſé de ſa perſonne, & toujours hué de la belle Jeuneſſe. Les Ambaſſadeurs de Sparte s'en apperçurent, & ſe levant à l'inſtant, placerent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le ſpectacle & applaudie d'un battement de main univerſel. *Eh ! que de maux* ! s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur ; *les Atheniens ſçavent ce qui eſt honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philoſophie moderne, & les mœurs des Anciens.

J'OBSERVE que ces gens, ſi paiſibles ſur les injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie, qu'auſſi longtems qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes. Ils reſſemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoique le feu fût à la maiſon. La maiſon brûle, lui crioit-on : que m'importe ? répondoit-il ; je n'en ſuis que le locataire. A la fin le feu pénétra

jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à sa maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La société est si générale dans les grandes villes & si mêlée, qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille ; à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers ; & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politesse Françoise est réservée & circonspecte, & se regle uniquement sur l'extérieur : celle de l'humanité dédaigne les petites bienséances, se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sçauroit employer un langage plus honnête, que celui de notre siècle ; & voilà ce qui me frappe : mais je vois encore qu'on ne sçauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce

qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manieres, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveuillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement; cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité; & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie : on n'ose plus paroître ce qu'on est : il

faut, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions, c'eſt-à-dire, attendre qu'il n'en ſoit plus tems.

UN précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enſeigneroit à ſon éleve, répondit : *je lui apprendrai à aimer les choſes honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille, gardez-vous bien de parler ainſi ; car jamais vous n'auriez de diſciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

AU lieu des armes, que l'on mettoit autrefois aux carroſſes, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures ſcandaleuſes, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux paſſans pour un homme de mauvaiſes mœurs, que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'eſt que ce ſont les femmes qui ont introduit cet uſage, & qui le ſoutiennent. Un homme ſage à qui l'on montroit un vis-à-vis de cette eſpece, n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit, en lui diſant : *montrez ce carroſſe*

à des femmes de la Cour ; un honnête homme n'oseroit s'en servir.

DANS le grand monde, la vertu n'est rien ; tout n'est que vaine apparence ; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver ; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise : & voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultere d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

LE genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus ; de même, Caton périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle ; & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plûtôt.

UN des sujets favoris des entretiens du beau monde, c'est le sentiment ; mais il ne faut pas entendre par ce mot, un épanchement affectueux dans le sein de l'a-

mour ou de l'amitié. C'eſt le ſentiment mis en grandes maximes générales, & quinteſſencié par tout ce que la Métaphyſique a de plus ſubtil ; ce ſont des rafinemens inconcevables. Il en eſt du ſentiment chez eux, comme d'Homere chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. De cette maniere on dépenſe tout le ſentiment en eſprit ; & il s'en exhale tant dans le diſcours, qu'il n'en reſte plus pour la pratique. La bienſéance y ſupplée ; on fait par uſage à peu près les mêmes choſes, qu'on feroit par ſenſibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, & quelques gênes paſſageres, qu'on s'impoſe pour faire bien parler de ſoi : car, quand les ſacrifices vont juſqu'à gêner trop long-tems, ou à coûter trop cher, adieu le ſentiment : la bienſéance n'en n'éxige pas juſques-là.

TOUT eſt compaſſé, meſuré, peſé ; dans ce qu'on appelle des *procédés* ; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentimens, les hommes du monde l'ont mis en regle parmi eux. Nul n'oſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres* ; c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe.

Cela ſe fait ; cela ne ſe fait pas : voilà la déciſion ſuprême. Ces regles ainſi établies, tout le monde fait à la fois la même choſe dans les mêmes circonſtances : tout va par tems, comme dans les évolutions d'un Régiment en bataille : vous diriez que ce ſont autant de marionnettes clouées ſur la même planche, & attachées au même fil.

DU LUXE.

SEMBLABLE à ces vents brûlans du Midi, qui couvrant l'herbe & la verdure d'inſectes dévorans, ôtent la ſubſiſtance aux animaux utiles, & portent la diſette & la mort dans tous les lieux où ils ſe font ſentir ; le luxe, dans quelque État, grand ou petit, que ce puiſſe être, pour nourrir des foules de valets & de miſerables qu'il a faits, accable & ruine le laboureur & le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reſte, & dépeuple l'État tôt ou tard.

UN homme, livré au luxe, n'a chez lui-même ni tranquillité ni aiſance. Le

bruit de ſes gens trouble inceſſamment ſon repos ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes, qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier, & jamais de ſa faim ; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux : mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver & ne ſçait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maitreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans : chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt *Monſieur un tel*.

A meſure que l'induſtrie & les arts lucratifs s'étendent & fleuriſſent, les arts les plus néceſſaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés : d'où il arrive que le cultivateur mépriſé, chargé d'impôts néceſſaires à l'entretien du luxe, & condamné à paſſer ſa vie entre le travail &

la faim, abandonne ſes champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter : les terres reſtent en friche ; les grands chemins ſont inondés de malheureux citoyens devenus mendians ou voleurs, & deſtinés à finir un jour leur miſere ſur la roue ou ſur un fumier. Tel eſt l'effet réel qui réſulte des progrès de l'induſtrie & du luxe ; telles ſont les cauſes ſenſibles de toutes les miſeres où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées : c'eſt ainſi que l'État s'enrichiſſant d'un côté, s'affoiblit & ſe dépeuple d'un autre, & que les plus puiſſantes Monarchies, après bien des travaux pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proie des Nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir.

LE luxe ſert au ſoutien des États, comme les Cariatides ſervent à ſoutenir les palais qu'elles décorent, ou plûtôt, comme ces poûtres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui ſouvent achevent de les renverſer. Hommes ſages & prudens, ſortez de toute maiſon qu'on étaye.

LE luxe nourrit cent pauvres dans

nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le laboureur n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Il faut des jus dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que, pour dédaigner le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie & la régularité plaît à tous les yeux ; l'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale, peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût paroît cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? C'est précisé-

ment le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au ciel : autrement, il eût eu beau l'élever ; le point où il ſe fût arrêté, n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere.

DES RICHES.

SI je devenois riche, je crois que je differerois beaucoup de ceux qui le deviennent tous les jours ; & voici particulierement en quoi : c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux, plûtôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois

au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier. Pour cela, le premier usage de ma richesse, seroit d'acheter du loisir & de la liberté, à quoi j'ajoûterois la santé, si elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achette qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, sans santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

JE resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modèle; dans mes appétits, je lui donnerois la préference; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables; je préviendrois les falsifications de la fraude; j'irois au-devant du plaisir.

Pour être bien ſervi, j'aurois peu de domeſtiques. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un duc des dix *Meſſieurs* qui l'entourent.

Je n'enverrois pas chez les marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitaſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus ſûrement, & payer moins cherement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi ; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit : enfin, j'irois pour aller ; c'eſt toujours quelque choſe : l'ennui commence par la vie trop ſédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu.

Ce ſont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes, ſont toujours prêts ; s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre ; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis, ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien

que nous-mêmes, fût-on plus puiſſant qu'Alexandre & plus riche que Créſus, on ne doit recevoir des autres, que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi.

Je ne voudrois pas avoir un palais pour demeure, car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'eſt à perſonne. C'eſt un aſſez beau palais que le Monde; tout n'eſt-il pas au riche quand il veut jouir? Son pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute Place forte, où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre me chaſſe-t-elle d'un lieu? Je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par-tout l'univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne ſçauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi.

Le ſeul lien de mes ſociétés ſeroit l'attachement mutuel, la conformité des

goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme, & non comme riche : je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'intérêt. J'étendrois au loin mes services & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société, & non une cour; des amis, & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveuillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

COMME je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs; & quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Thuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verds; pour cour une basse-cour; un potager pour jardin, & pour parc un joli verger; mon avare magnificence n'étaleroit point

aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on osât toucher.

Là, je raſſemblerois une ſociété, plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant; de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil, & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés; l'exercice de la vie active nous feroit un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts; tous nos repas ſeroient des feſtins, l'abondance plairoit plus que la délicateſſe; point d'importuns laquais épiant nos diſcours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amuſant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîner: nous ſerions nos valets pour être nos maîtres.

JUSQU'ICI tout eſt à merveille, me dira-t-on: mais la chaſſe? Eſt-ce être en campagne que de n'y pas chaſſer? J'entends: je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche, il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaiſirs deſtructifs; voici de tout autres

affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau bénite. Fort bien : mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres ; nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres ; voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins : cela n'eſt déja pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lièvres, & leurs féves par mes ſangliers ; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ ; après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes ; avec tous ces tintamarres ils troubleront mon ſommeil : je ſongerai, malgré moi, à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guères ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

AINSI,

AINSI, pour dégager mes plaiſirs de leurs peines, j'en ôterai l'excluſion; je les laiſſerai communs aux autres, & je les goûterai toujours purs. J'établirai donc mon ſéjour champêtre dans un pays où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare, mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lièvre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que, ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de ſa journée, que tous vos chaſſeurs de ruelle, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer, & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre; & l'inconvénient eſt ôté, quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir,

ni miserable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préference. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise ; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

ENCORE un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin.

LE Démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas : il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferois là-dessus, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres, que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage ; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usur-

pe ſur les Princes mêmes ; je m'accommode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent; je leur donne des noms ; je fais de l'un mon parc,de l'autre ma terraſſe , & me voilà le maître ; dès-lors , je m'y promene impunément ; j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion ; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher ; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés , par des haies , peu m'importe ; je prends mon parc ſur mes épaules , & je vais le poſer ailleurs : les emplacemens ne manquent pas aux environs , & j'aurai long-tems à piller mes voiſins avant de manquer d'aſyle. Voilà quelque eſſai du vrai goût dans le choix des loiſirs agréables ; voilà dans quel eſprit on jouit ; tout le reſte n'eſt qu'illuſion , chimere , ſotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puiſſe être , mangera ſon or en fumier , & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

TOUS les avantages de la ſociété ne

ſont-ils pas pour les puiſſans & les riches ? Tous les emplois lucratifs ne ſont-ils pas remplis par eux ſeuls ? Toutes les graces, toutes les exemptions ne leur ſont-elles pas réſervées ? Et l'autorité publique n'eſt-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de conſidération vole ſes créanciers, ou faſſe d'autres friponneries, n'eſt-il pas toujours ſûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il diſtribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes & les aſſaſſinats dont il ſe rend coupable, ne ſont-ce pas des affaires qu'on aſſoupit, & dont au bout de ſix mois il n'eſt plus queſtion ? Que le même homme ſoit volé, toute la Police eſt auſſi-tôt en mouvement, & malheur aux innocens qu'il ſoupçonne. Paſſe-t-il dans un lieu dangereux : voilà les eſcortes en campagne. Leſſieu de ſa chaiſe vient-il à ſe rompre : tout vole à ſon ſecours. Fait-on du bruit à ſa porte : il dit un mot, & tout ſe taît. La foule l'incommode-t-elle : il fait un ſigne, & tout ſe range. Un charretier ſe trouve-t-il ſur ſon paſſage : ſes gens ſont prêts à l'aſſommer, & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires

ſeroient plûtôt écraſés, qu'un faquin oiſif retardé dans ſon équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un ſol; ils ſont le droit de l'homme riche, & non le prix de la richeſſe. Que le tableau du pauvre eſt different! Plus l'Humanité lui doit, plus la ſociété lui refuſe: toutes les portes lui ſont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir; & ſi quelquefois il obſtient juſtice, c'eſt avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace. S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'eſt à lui qu'on donne la préference: il porte toujours, outre ſa charge, celle dont ſon voiſin plus riche a le crédit de ſe faire exempter: au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui: ſi ſa pauvre charrette renverſe, loin d'être aidé par perſonne, je le tiens heureux s'il évite, en paſſant, les avanies des gens leſtes d'un jeune Duc: en un mot, toute aſſiſtance gratuite le fuit au beſoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer: mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable, & un puiſſant voiſin.

VOICI en quatre mots le Pacte ſocial des deux états. Vous avez beſoin de moi, car je ſuis riche, & vous êtes pauvre : faiſons donc un accord entre nous ; je vous permettrai d'avoir l'honneur de me ſervir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reſte, pour la peine que je prendrai de vous commander.

DE L'ŒCONOMIE ET DE LA POLICE DOMESTIQUE.

L'ABONDANCE du ſeul néceſſaire ne peut dégénerer en abus ; parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année ; mais on ne ſçauroit porter deux habits en même tems, ni dîner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés ; & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être, ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà comment, avec de l'œconomie & des ſoins, on peut ſe mettre au-deſſus de la fortune, & comment tout ce qu'on dépenſe, rend de quoi dépenſer beaucoup plus.

Il faut du tems pour appercevoir dans une maiſon des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir ; & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant, le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la Nature ? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours ? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus ? Quand, chaque année, on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court ? Le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir : on jouit à la fois de ce qu'on dépenſe & de qu'on recueille ; & les divers tems ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Richesse ne fait pas riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont pas dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possede, que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses : ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sçait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui; mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût sçu tirer d'une moindre somme? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous, que naît la véritable propriété; si c'est plûtôt l'emploi des richesses, que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au pere de famille, que l'œconomie domestique & le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoûte alors à celui du chef?

Les plus riches ſont-ils les plus heureux ? Que ſert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale ; au lieu que par-tout où vous verrez regner la regle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance : c'eſt un être heureux qui commande ici.

Le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie retirée & domeſtique ; & ceux qui vont chercher ſans ceſſe leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouiſſance des plus doux ſentimens de la Nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien deſirer de plus que ce dont il jouit. Comme cet être immenſe, il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions, mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue ; s'il ne s'enrichit pas

par de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſedant mieux ce qu'il a. Il ne jouiſſoit que du revenu de ſes terres ; il jouit encore de ſes terres même en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son domeſtique lui étoit étranger ; il en fait ſon bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les actions, il s'en donne encore ſur les volontés ; il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ſes richeſſes, elle ne ſçauroit lui ôter les cœurs qu'il s'eſt attachés ; elle n'ôtera point des enfans à leur pere. Toute la difference eſt qu'il les nourriſſoit hier, & qu'il ſera demain nourri par eux. C'eſt ainſi qu'on apprend à jouir véritablement de ſes biens, de ſa famille & de ſoi-même ; c'eſt ainſi que les détails d'une maiſon deviennent délicieux pour l'honnête homme qui ſçait en connoître le prix ; c'eſt ainſi que, loin de regarder ſes devoirs comme une charge, il en fait ſon bonheur, & qu'il tire de ſes touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaiſir d'être homme.

Si ces précieux avantages ſont mépriſés ou peu connus, & ſi le petit nom-

bre même qui les recherche, les obtient ſi rarement, tout cela vient de la même cauſe. Il eſt des devoirs ſimples & ſublimes, qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir : tels ſont ceux de pere de famille, pour leſquels l'air & le bruit du monde n'inſpirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore, quand on n'y eſt porté que par des raiſons d'avarice ou d'intérêt.

LES occupations utiles ne ſe bornent pas aux ſoins qui donnent du profit ; elles comprennent encore tout amuſement innocent & ſimple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conſerve à celui qui s'y livre, une ame ſaine, un cœur libre du trouble des paſſions. Si l'indolente oiſiveté n'engendre que la triſteſſe & l'ennui, le charme des doux loiſirs eſt le fruit d'une vie laborieuſe. On ne travaille que pour jouir ; cette alternative de peine & de jouiſſance eſt notre véritable vocation. Le repos qui ſert de délaſſement aux travaux paſſés & d'encouragement à d'autres, n'eſt pas moins néceſſaire à l'homme, que le travail même.

LE grand défaut de la plûpart des

maiſons bien reglées, eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice ; tout reſpire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile, qu'on ne ſurpporte pas ſans peine. Un bon pere de famille ſe conduit par des regles plus judicieuſes. Il ſonge qu'il n'eſt pas ſeulement pere, mais homme, & qu'il doit à ſes enfans l'exemple de la vie de l'homme, & celui du bonheur attaché à la ſageſſe. Il fait regner chez lui l'aiſance, la liberté & la gaieté, au milieu de l'ordre & de l'exactitude ; & il penſe qu'un de ſes principaux devoirs n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant, afin que ſes enfans s'y plaiſent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & qu'ils ne ſoient jamais tentés de prendre, pour l'être, une conduite oppoſée à la ſienne.

TEL croit être un bon pere de famille, & n'eſt qu'un vigilant œconome : le bien peut proſperer, & la maiſon aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante adminiſtration, & lui donner un

heureux ſuccès. Le premier ſoin par lequel doit commencer l'ordre d'une maiſon, c'eſt de n'y ſouffrir que d'honnêtes gens, qui n'y portent pas le deſir ſecret de troubler cet ordre. Mais la ſervitude & l'honnêteté ſont-elles ſi compatibles, qu'on doive eſperer de trouver des domeſtiques honnêtes gens? Non; pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire; & il n'y a qu'un homme de bien qui ſçache l'art d'en former d'autres.

Le grand art d'un maître pour rendre ſes domeſtiques tels qu'il les veut, eſt de ſe montrer à eux tel qu'il eſt. Les domeſtiques ne lui voyant jamais rien faire qui ne ſoit droit, juſte, équitable, ne regardent point la juſtice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miſeres de leur état; leur obéiſſance n'a ni mauvaiſe humeur, ni mutinerie; ils reſpectent leur maître; ils le ſervent par attachement; ils s'empreſſent avec zèle à faire proſperer ſa maiſon, bien perſuadés que leur fortune la plus aſſûrée eſt attachée à la ſienne; & ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon

ſerviteur, ils ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'eſt une police bien ſublime, que celle qui ſçait transformer ainſi le métier de ces ames vénales en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, auſſi noble, ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

CE ſont moins les familiarités des maîtres, que leurs défauts, qui les font mépriſer chez eux; & l'inſolence des domeſtiques annonce plûtôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace, que la connoiſſance de ſes vices; & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont, à leurs yeux, autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſçauroient reſpecter.

LES valets imitent les maîtres; & les imitant groſſierement, ils rendent ſenſibles, dans leur conduite, les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. On juge des mœurs des femmes par l'air & le ton de leurs femmes de chambre; & cette regle ne trompe preſque jamais. Outre que la femme de chambre, une fois dépoſitaire du ſecret de ſa maitreſſe, lui fait payer cher

ſa diſcrétion, elle agit comme l'autre penſe, & décele toutes ſes maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute choſe l'exemple des maîtres eſt plus fort que leur autorité; & il n'eſt pas naturel que leurs domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens, s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit, & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur, pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue, pour n'être plus ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes, ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureuſement pour leur repos, elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent

pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guères à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroît être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre ; cela peut être ; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet.

Dans les concurrences de jalouſie & d'intérêt qui diviſent ſans ceſſe les domeſtiques d'une maiſon, ils ne demeurent preſque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'eſt pour voler de concert ; s'ils ſont fideles, chacun ſe fait valoir aux dépens des autres ; il faut qu'ils ſoient ennemis ou complices ; & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur friponnerie & leurs diſſenſions. La plûpart des peres de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports, & croient faire un

chef-d'œuvre de prudence en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres, plus indolens, aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix ; ils ſe font une ſorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zèle arrache quelquefois à un ſerviteur fidele. Tous s'abuſent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs, qui s'exercent, en trahiſſant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leurs maiſons, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent, à grands frais, que des fripons arrogans & pareſſeux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs ſervices comme des graces, & leurs vols comme des droits. J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vû clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques, de venir à bout de ſçavoir s'il y a parmi eux un honnête homme,

& de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

DANS une maiſon bien reglée, les domeſtiques de different ſexe ont très-peu de communication enſemble ; & cet article eſt très-important pour le bien & la tranquillité des maîtres. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres indifferens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens ; on penſe au contraire que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis, ne ſçauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes de chambre, que ſortent la plûpart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entr'eux, ni des femmes entr'elles, n'eſt

pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes, que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent, à la longue, les familles les plus opulentes. Des maitres sensés doivent donc veiller à la sagesse & à la modestie des femmes qui les servent, non seulement par des raisons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt bien entendu.

DE L'INÉGALITÉ.

SI l'on voit une poignée de puissans & de riches au faîte des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misere, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent, qu'autant que les autres en sont privés ; & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le peuple cessoit d'être miserable.

LE despotisme est le dernier terme de l'inégalité parmi les hommes. Partout où il regne, tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien. Il ne soufire aucun autre maître ; ses Sujets n'ont d'autre loi que sa volonté,

& il n'a d'autre regle que ses passions. Si-tôt qu'il parle, il n'y a ni probité, ni devoir à consulter ; & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

O homme ! ta liberté, ton pouvoir, ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-de-là ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion ; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force, que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à sçavoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces soldats, ces valets, ces caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Thémistocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si-tôt qu'il faut

voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leur volonté. Mes peuples sont mes Sujets, dis-tu fierement ! Soit; mais toi, qu'es-tu ? le Sujet de tes Ministres. Et tes Ministres, à leur tour, que sont-ils ? les Sujets de leurs commis, de leurs maitresses, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains; dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des Loix, des Édits, multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, *nous voulous*; & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander; & le Politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres. Mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses & lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, & à dominer ou servir presque indifferemment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il dut venir un tems où les yeux du peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes : *sois grand, toi & toute ta race*, aussi-tôt il paroissoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux ; & ses descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui : plus la cause étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illustre.

Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ! Jugeons du passé par le présent : sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins annoblissent tous les jours leur famille : & que prouvera cette noblesse, dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leurs ancêtres ? Ce que je vois de plus honorable dans la noblesse qui s'acquiert aujourd'hui à prix d'argent, ou qu'on achette avec des charges, c'est le privilége de n'être pas pendu.

Ceux qui aiment les richesses sont

faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent, pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches; mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour: ſans cela, ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

TOUTES les fois qu'il eſt queſtion de raiſon, les hommes rentrent dans le droit de la Nature, & reprennent leur premiere égalité.

DES VICES.

LE tableau du vice offenſe en tout lieu un œil impartial; & l'on n'eſt pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y ſoit, que de relever les défauts de l'Humanité, quoiqu'on vive avec les hommes.

JE n'accuſe point les hommes de ce ſiecle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches: ils ſont ſeulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui ſuppoſent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

LE premier pas vers le vice eſt de

mettre du myſtere aux actions innocentes. Quiconque aime à ſe cacher, a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. J'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes, ce Romain qui vouloit que ſa maiſon fût conſtruite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faiſoit.

C'EST au deſir univerſel de réputation, d'honneurs & de préferences, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos ſciences & nos erreurs, nos Conquérans & nos Philoſophes, c'eſt-à-dire une multitude de mauvaiſes choſes ſur un petit nombre de bonnes.

LE ridicule eſt l'arme favorite du vice. C'eſt par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

TEL rougit d'être modeſte, & devient effronté par honte ; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes, que les mauvaiſes inclinations. C'eſt elle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire

par

par la crainte du blâme. Insensiblement on se laisse dominer par la crainte du ridicule, & l'on braveroit plûtôt cent périls qu'une raillerie : & qu'est-ce cependant que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ?

DE L'HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE, dit-on, est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célebre de son auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ?

UN hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne ; & s'il sçavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons dé-

menties par un exemple continuel, ſi ce n'eſt à faire penſer que celui qui les donne, ſe joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien; car le langage du cœur, qui touche & perſuade, y manque.

CE que perſonne n'a jamais vû, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien. On auroit pû raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche; jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

DE L'INTEMPÉRANCE.

L'EXCÉS du vin dégrade l'homme; il aliene au moins ſa raiſon pour un tems & l'abrutit à la longue; mais enfin le goût du vin n'eſt pas un crime; il en fait rarement commettre; il rend l'homme ſtupide, & non pas méchant. Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les bûveurs ont de la

cordialité, de la franchiſe ; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fidèles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près.

Le ſage eſt ſobre par tempérance ; le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans les pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout, les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe, ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe, elle eſt preſque en eſtime ; à Naples, elle eſt en horreur : mais au fond, laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe, ou de la réſerve de l'Italien ?

Ne calomnions point le vice même ; n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur ? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivreſſe, fit mourir Philotas de ſang froid. Si l'ivreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes ? La difference eſt que les autres reſtent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément ; ſoyons ſûrs que quiconque fait dans le vin de mauvaiſes

actions, couve à jeun de méchans desseins.

Ces gens, qui donnent de l'importance aux bons morceaux, qui songent, en s'éveillant, à ce qu'ils mangeront dans la journée, & qui décrivent un repas avec plus d'exactitude, que n'en met Polybe à décrire un combat; ces prétendus hommes, à les bien examiner, ne sont que des enfans de quarante ans, sans vigueur & sans consistance. L'ame d'un gourmand est toute dans son palais; il n'est fait que pour manger: dans sa stupide incapacité il n'est qu'à table à sa place; il ne sçait juger que des plats. Laissons-lui sans regret cet emploi: mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

DE LA VANITÉ.

La vanité ne respire qu'exclusions & préférences; exigeant tout & n'accordant rien, elle est toujours inique.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maitresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité?

IL n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir.

LA vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

LA vanité fait son profit de toutes les autres passions, & à la fin les engloutit toutes.

DE L'AMOUR-PROPRE.

LE cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice ; & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand nôtre intérêt

s'y méle, bien-tôt nos ſentimens ſe corrompent; & c'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal, qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la Nature.

L'AMOUR de ſoi, qui ne regarde qu'à nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſçauroit l'être, parce que ce ſentiment, en nous préferant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux, ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins, & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins, & de tenir beaucoup à l'opinion.



DU JEU.

LE jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche ; il eſt la reſſource d'un deſœuvré. Je ne joue point du tout, étant ſolitaire & pauvre. Si j'étois riche, je jouerois moins encore ; & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui ſont toujours moins ſenſibles, que les pertes ; & comme la forme des jeux moderés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en perte qu'en gain, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préferences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans ; & ces préferences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand.

LE goût du jeu, fruit de l'avarice &

de l'ennui, ne prend que dans un esprit & un cœur vuides ; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances, pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les *Penseurs* se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons : aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide ; on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu, que de s'y livrer. Moi, je le combattrois parmi les joueurs ; & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

DE LA DANSE.

LA maxime qui blâme la danse & les assemblées des deux sexes, paroît plus fondée sur le préjugé que sur la raison. Toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public ; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le

tête à tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre; la fin de la Nature est qu'ils soient unis par le mariage. Qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection, que dans une assemblée, où les yeux du Public incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la Jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant que de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire ; & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

QU'ARRIVE-T-IL dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrette ſévérité d'un Paſteur ne ſçait prêcher au nom de Dieu, qu'une gêne ſervile, la triſteſſe & l'ennui ? On élude une tyrannie inſupportable, que la Nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une Jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour ; mais le vice eſt ami des ténèbres ; & jamais l'innocence & le myſtere n'habiterent long-tems enſemble. Encore un coup, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes, où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où regnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques ; & je ne vois pas pourquoi, en blâmant les danſes, on ſurcharge la pure Morale d'une forme indifférente, aux dépens de l'eſſentiel.

DU COURAGE.

LA valeur ſe montre dans les occaſions légitimes, & l'on ne doit pas ſe hâter d'en faire hors de propos une vaine parade, comme ſi l'on avoit peur de ne la pas retrouver au beſoin. Tel fait un effort & ſe préſente une fois, pour avoir droit de ſe cacher le reſte de ſa vie.

LE vrai courage a plus de conſtance & moins d'empreſſement; il eſt toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir. L'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des abſens & de la vérité; dans ſon lit, entre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les tems; elle met toujours la vertu au-deſſus des évenemens, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre. Tel eſt le vrai courage, celui qui mérite d'être loué. Tout le reſte n'eſt qu'étourderie, extravagance, férocité: c'eſt une lâcheté de

s'y ſoumettre ; & je ne mépriſe pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je n'ai jamais vû d'homme ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans ſon maintien ; cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impoſer que par-là. Un étranger ſe préſentant un jour dans la ſalle du fameux *Marcel*, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. » *Je ſuis Anglois*, répond l'étranger. » *Vous Anglois* ? » Réplique le danſeur ; *vous ſeriez de cette* » *Iſle où les citoyens ont part à l'admi-* » *niſtration publique, & ſont une portion* » *de la puiſſance ſouveraine* ? *Non, Mon-* » *ſieur ; ce front baiſſé, ce regard timide,* » *cette démarche incertaine, ne m'annon-* » *cent que l'eſclave titré d'un Electeur.* « Je ne ſçais ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire, J'aurois dit : » *Cet Anglois n'eſt pas courtiſan ; je n'ai* » *jamais oui dire que les courtiſans euſſent*

» *le front baissé & la démarche incertaine :*
» *un homme timide chez un danseur, pour-*
» *roit bien ne l'être pas dans la Chambre*
» *des Communes* «. Assurément ce Monsieur *Marcel*-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains.

DU DUEL.

GARDEZ-VOUS de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce,qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité, par-tout où la probité regne, son supplément n'est-il pas inutile ? Et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ?

MAIS encore, en quoi consiste cet affreux préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain ; sçavoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, ca-

lomniateur, qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſçait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée, & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvû qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard ; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang ! Grand Dieu ! & qu'en veux-tu faire de ce ſang, bête féroce ? le veux-tu boire ?

DIRA-T-ON qu'un duel témoigne que l'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon peut la juſtifier ? A ce compte, ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour prouver que cela n'eſt pas vrai. Ainſi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menſonge, tout peut tirer ſon être de l'évenement d'un combat ; une ſalle d'arme eſt le ſiège de toute juſtice ;

il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raiſon que le meurtre : toute la réparation dûe à ceux qu'on outrage eſt de les tuer, & toute offenſe eſt également bien lavée dans le ſang de l'offenſeur ou de l'offenſé. Dites; ſi les loups ſçavoient raiſonner, auroient-ils d'autres maximes ?

VIT-ON un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'Antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoya-t-il un Cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques; & le plus grand Capitaine de la Grèce fût-il deshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton ? D'autres tems, d'autres mœurs; je le ſçais : mais n'y en a-t-il que de bonnes ; & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un tems ſont celles qu'exige le ſolide honneur ? Non, cet honneur n'eſt point variable ; il ne dépend ni des tems, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni paſſer, ni renaître ; il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus

braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſçavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre? Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où regne un uſage contraire? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là; & l'honneur n'y conſiſte pas à s'y faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

RENTREZ en vous-même, & conſiderez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos déliberé la vie d'un homme, & d'expoſer la vôtre pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie, qui n'a nul fondement raiſonnable; & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion, peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? Et ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité,

que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé, qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit ſa vie à ſa patrie, & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix ; à plus forte raiſon contre leur défenſe.

MAIS quelle eſpece de mérite peut-on donc trouver à braver la mort pour commettre un crime ? Quand il ſeroit vrai qu'en refuſant de ſe battre on ſe fait mépriſer ; & de qui encore ? Des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! quel mépris eſt donc le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien propre en faiſant mal ? Croyez-moi, celui qui s'eſtime véritablement lui-même, eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne ; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes ; & quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure, elle n'en ſeroit pas moins honteuſe. Il eſt faux d'ailleurs qu'à s'abſtenir d'un duel par vertu, l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit,

dont toute la vie eſt ſans tache, & qui ne donna jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide, & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnéte, ce qui lui eſt cher, au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience il marche la téte levée; il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime,& non le péril.Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les recuſent; &, dans une conduite ſi bien liée, on juge d'une action ſur toutes les autres.

SÇAVEZ-VOUS ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement; c'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable. Car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi

l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de la vertu, mais de lâcheté; & l'on ſe moque, avec raiſon, d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres, ſont, pour la plûpart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere? Sont-ce-là des hommes à imiter? Mettons encore à part les Militaires de profeſſion, qui vendent leur ſang à prix d'argent; qui, voulant conſerver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & ſçavent, à un écu près, ce que vaut leur vie.

LAISSEZ ſe battre tous ces gens-là. Rien n'eſt moins honorable que cet honneur dont ils font ſi grand bruit; ce n'eſt qu'une mode inſenſée, une fauſſe imitation de vertu qui ſe pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme qui penſe noblement, n'eſt point au pouvoir d'un autre; il eſt en lui-même,

& non dans l'opinion du peuple : il ne ſe défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie integre & irreprochable ; & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot; l'homme de courage dédaigne le duel, & l'homme de bien l'abhorre.

Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir. Celui qui va ſe battre de gaieté de cœur n'eſt à mes yeux qu'une bête féroce, qui s'efforce d'en déchirer une autre ; & s'il reſte le moindre ſentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang ; ils ne bravent les remords, qu'en étouffant la voix de la Nature ; ils deviennent, par degrès, cruels & inſenſibles ; ils ſe jouent de la vie des autres ; & la punition d'avoir pû manquer d'humanité, eſt de la perdre enfin tout-à-fait. Que ſont-ils dans cet état ?



DU SUICIDE.

TU veux ceſſer de vivre ! mais je voudrois bien ſçavoir ſi tu as commencé. Quoi ! tu fus placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſe-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour ; tu le peux : mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge Suprême qui te demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce Juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'Humanité, & tu dis : la vie eſt un mal. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'Univers ; & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature, avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? La vie paſſible de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bien-tôt délivré ; mais ſa vie active & morale, qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui prof-

pere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet, qui la rend bonne ou mauvaiſe.

TU t'ennuies de vivre, & tu dis : la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras : la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai, ſans mieux raiſonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déreglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

NE dis plus que c'eſt un mal pour toi de vivre ; puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien ; & que, ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'eſt permis de mourir ; car autant vaudroit-il dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta deſtination.

LE Suicide eſt une mort furtive & honteuſe. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends lui ce qu'il a fait pour toi.... Mais je ne tiens à

rien : je ſuis inutile au monde... Philoſophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne ſçaurois faire un pas ſur la terre, ſans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'Humanité, par cela ſeul qu'il exiſte ?

INSENSÉ ! s'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même : *que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir* ; puis vas chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas ; meurs, tu n'es qu'un méchant.

LE droit de propriété n'étant que de convention & d'inſtitution humaine, tout homme peut, à ſon gré, diſpoſer de ce qu'il poſſede : mais il n'en eſt pas de même des dons eſſentiels de la Nature, tels que la vie & la liberté, dont il eſt permis à chacun de jouir, & dont il eſt au moins douteux qu'on ait droit de ſe dépouiller : en s'ôtant l'une, on dégrade ſon être ; en s'ôtant l'autre, on l'anéantit autant qu'il eſt en ſoi.

DES ADVERSITÉS.

LA raiſon veut qu'on ſupporte patiemment l'adverſité ; qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'eſtime pas les choſes humaines au-de-là de leur prix ; qu'on n'épuiſe pas à pleurer ſes maux, les forces qu'on a pour les adoucir ; & qu'enfin l'on ſonge quelquefois qu'il eſt impoſſible à l'homme de prévoir l'avenir, & de ſe connoître aſſez lui-même,pour ſçavoir ſi ce qui lui arrive eſt un bien ou un mal pour lui. C'eſt ainſi que ſe comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaiſe fortune. Il tâchera de mettre à profit ſes revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hazard lui amene ; & , ſans ſe lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il ſçaura porter, s'il le faut, un fer ſalutaire à ſa bleſſure, & la faire ſaigner pour la guérir.

HEUREUX celui qui ſçait quitter l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra

voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; je le mépriſe ; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout, s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que ſi peu d'hommes ſçavent remplir ; alors il triomphe de la fortune ; il la brave ; il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſçachant que devenir, s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois *, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſçavoir faire autre choſe, qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

---

* Vonone, fils de Phraate, Roi des Parthes.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

L'AMOUR de la Patrie eſt le moyen le plus efficace qu'il faille employer pour apprendre aux citoyens à être bons & vertueux, c'eſt-à-dire, à conformer en tout leur volonté particuliere à la volonté générale, à la raiſon publique, à la loi du devoir. En effet, c'eſt par cet amour de la patrie, qu'ont été produits les plus grands prodiges de vertu.

CE ſentiment doux & vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus paſſent pour des fables, depuis que l'amour de la patrie eſt tourné en dériſion. Ne nous en étonnons pas, les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimeres à quiconque ne les a point ſentis ; & l'amour de la patrie plus vif & plus délicieux cent fois

que celui d'une maitreſſe, ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant. Mais il eſt aiſé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inſpire, cette ardeur bouillante & ſublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en eſt ſéparée. Oſons oppoſer *Socrate* même à *Caton.* L'un étoit plus philoſophe, & l'autre plus citoyen. Athènes étoit déja perdue, & Socrate n'avoit plus de patrie que le Monde entier. Caton porta toujours la ſienne au fond de ſon cœur; il ne vivoit que pour elle, il ne put lui ſurvivre. La vertu de Socrate eſt celle du plus ſage des hommes; mais entre Céſar & Pompée, Caton ſemble un Dieu parmi des mortels. L'un inſtruit quelques particuliers, combat les Sophiſtes, & meurt pour la verité: l'autre défend l'État, la liberté, les loix contre les conquérans du Monde, & quitte enfin la terre quand il n'y avoit plus de patrie à ſervir. Un digne élève de Socrate ſeroit le plus vertueux de ſes contemporains; un digne émule de Caton en ſeroit le plus grand. La vertu du premier feroit ſon bonheur; le ſecond chercheroit ſon bonheur dans celui de

tous. Nous ſerions inſtruits par l'un, & conduits par l'autre ; & cela ſeul décideroit de la préférence. Car on n'a jamais fait un peuple de Sages ; mais il n'eſt pas impoſſible de rendre un peuple heureux.

DE LA DIFFÉRENCE DES DEUX SEXES.

ON ne ſçauroit diſconvenir de la différence morale des deux Sexes ; car comment imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres ſi différens ? L'attaque & la défenſe, l'audace des hommes & la pudeur des femmes, ne ſont point des conventions, mais des inſtitutions naturelles dont il eſt facile de rendre raiſon, & dont ſe déduiſent aiſément les autres diſtinctions morales. D'ailleurs, la deſtination de la Nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de ſentir doivent être dirigées de chaque côté ſelon ſes vûes : il ne faut point les mêmes goûts ni la même conſtitution pour

labourer la terre & pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte, & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage : ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

LES Angloises sont douces & timides ; les Anglois sont durs & féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractere de chaque sexe est ainsi renforcé, & que c'est aussi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout est semblable entr'eux. Les deux sexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas des plaisirs de la table ; tous deux se rassemblent pour boire après le repas ; les hommes du vin, les femmes du thé : tous deux se livrent au

jeu ſans fureur, & s'en font un métier plûtôt qu'une paſſion ; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale, &, s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer ; la paix domeſtique plaît à tous deux : tous deux ſont ſilencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs paſſions : pour tous deux l'amour eſt terrible & tragique ; il décide du ſort de leurs jours : il ne s'agit pas moins, dit *Muralt*, que d'y laiſſer la raiſon ou la vie ; enfin tous deux ſe plaiſent à la campagne ; & les Dames Angloiſes errent auſſi volontiers dans leurs parcs ſolitaires, qu'elles vont ſe montrer à *Vauxhall*. De ce goût commun pour la ſolitude, naît auſſi celui des lectures contemplatives, & des Romans dont l'Angleterre eſt inondée, & qui y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. Ainſi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

DE L'IMAGINATION.

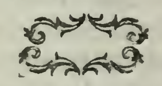
LES inftructions de la Nature font tardives & lentes ; celles des hommes font prefque toujours prématurées. Dans le premier cas, les fens éveillent l'imagination : dans le fecond, l'imagination éveille les fens : elle leur donne une activité précoce, qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'efpece même à la longue.

C'EST par l'entremife de l'imagination, que les fens, dont le pouvoir immédiat eft foible & borné, font leurs plus grands ravages. C'eft elle qui prend foin d'irriter les defirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature ; c'eft elle qui découvre à l'œil avec fcandale ce qu'il ne voit pas feulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement fi modefte, au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les defirs. Une jeune Chinoife, avançant un bout de pied couvert & chauffé, fera plus de ravage à

Pèkin, que n'eût fait la plus belle fille du monde, danſant toute nue au bas du Taygete.

En toute choſe, l'habitude tue l'imagination; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'eſt plus l'imagination qui agit, c'eſt la mémoire: ce n'eſt qu'au feu de l'imagination que les paſſions s'allument.

L'ODORAT eſt le ſens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'eſt pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & qu'il l'épuiſe à la longue. Il a dans l'amour des effets aſſez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette n'eſt pas un piège auſſi foible qu'on penſe; & je ne ſçais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa maitreſſe a ſur le ſein, ne fit jamais palpiter.



DES VOYAGES.

ON n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caracteres & de mœurs; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun sçavoit déja ; n'ont sçu appercevoir à l'autre bout du Monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue ; & que ces traits vrais qui distinguent les Nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de Morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont par-tout les mêmes ; qu'ayant par-tout les mêmes passions & les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les differens peuples : ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné, que si l'on disoit, qu'on ne sçauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

NE verra-t-on jamais renaître ces tems heureux, où les peuples ne se mê-

loient point de philoſopher, mais où les Platons, les Thalès & les Pythagores, épris d'un ardent deſir de ſçavoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'inſtruire, & alloient au loin ſecouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs differences, & acquérir ces connoiſſances univerſelles, qui ne ſont point celles d'un ſiècle ou d'un pays excluſivement, mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux, ſont, pour ainſi dire, la ſcience commune des Sages ?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait faire, à grands frais, des voyages en Orient avec des Sçavans & des Peintres, pour y deſſiner des maſures, & déchiffrer ou copier des inſcriptions : mais j'ai peine à concevoir comment, dans un ſiècle où l'on ſe pique de belles connoiſſances, il ne ſe trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire & aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus de ſon bien & l'autre dix ans de ſa vie à un célèbre voyage autour du Monde ; pour y étudier, non toujours

des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de ſiècles employés à meſurer & conſiderer la maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Les Académiciens qui ont parcouru les parties Septentrionales de l'Europe & Méridonales de l'Amérique, avoient plus pour objet de les viſiter en Géometres qu'en Philoſophes. Cependant, comme ils étoient l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les *Lacondamine* & les *Maupertuis*. Le Jouaillier *Chardin*, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laiſſé à dire ſur la Perſe; la Chine paroît avoir été bien obſervée par les Jéſuites. Kempfer donne une idée paſſable du peu qu'il a vû dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoiſſons point les peuples des Indes Orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourſes que leurs têtes. L'Afrique entiere, & ſes nombreux habitans, auſſi ſinguliers par leur caractere que par leur couleur, ſont encore à examiner; toute la terre eſt couverte de Nations dont nous ne connoiſſons que

les noms ; & nous nous mêlons de juger le genre humain !

SUPPOSONS un *Monteſquieu*, un *Buffon*, un *Diderot*, un *Duclos*, un d'*Alembert*, un *Condillac*, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour inſtruire leurs compatriotes, obſervant & décrivant, comme ils ſçavent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique, les Malabares, le Mogol, les Royaumes de Siam, de Pégu, & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & ſur-tout le Japon; puis dans l'autre hémiſphère le Mexique, le Perou, le Chili, les Terres Magellaniques, ſans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguay, s'il étoit poſſible, le Bréſil, enfin les Karaïbes, la Floride & toutes les Contrées Sauvages, voyage le plus important de tous, & celui qu'il faudroit faire avec pl s de ſoin ; ſuppoſons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courſes mémorables, fiſſent enſuite à loiſir l'hiſtoire naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vû, nous verrions nous-mémes ſortir un Monde nouveau de deſſous leur plume, & nous apprendrions ainſi à connoître le nôtre : je dis

que, quand de pareils obſervateurs affirmeront d'un tel animal, que c'eſt un homme, & d'un autre que c'eſt une bête, il faudra les en croire. Mais ce ſeroit une grande ſimplicité de s'en rapporter là-deſſus à ces voyageurs groſſiers, ſur leſquels on ſeroit quelquefois tenté de faire la même queſtion qu'ils ſe mélent de réſoudre ſur d'autres animaux.

IL y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent moins que les livres ; parce qu'ils ignorent l'art de penſer ; que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages ils ne ſçavent rien voir d'eux-mêmes.

DE tous les peuples de Monde, le François eſt celui qui voyage le plus ; mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du Monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples ſoient contraires en tout. La No-

blesse Angloise voyage; la Noblesse Françoise ne voyage point : le peuple François voyage; le peuple Anglois ne voyage point. Cette difference me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vûe d'intérêt dans leurs voyages; mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'introduisent mieux chez l'Étranger, que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

COMME les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce

qui eſt véritablement utile. Je ne connois guères que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artiſtes d'un pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque Antique, & qu'un Allemand porte ſon *Album* chez tous les Sçavans; l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police; & il eſt le ſeul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vû quelque remarque utile à ſon pays.

POUR étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens? Pour connoître l'eſpece, faut-il connoître tous les individus? Non; il y a des hommes qui ſe reſſemblent ſi fort, que ce n'eſt pas la peine de les étudier ſéparément. Qui a vû dix François, les a tous vûs. Quoiqu'on n'en puiſſe pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il eſt pourtant certain que chaque Nation a ſon caractere propre & ſpécifique, qui ſe tire par induction, non de l'obſervation d'un ſeul de ſes membres, mais de pluſieurs. Celui qui a comparé dix peuples, connoît les hommes, comme celui qui a vû dix François, connoît les François.

LE ſeul moyen de bien connoître les véritables mœurs d'un peuple, eſt d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux. S'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des Comédiens.

L'ÉTUDE du monde a plus de difficultés qu'on ne penſe d'abord; je ne ſçais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons, ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place, & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité; & il ne lui reſte du tout, que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

ON ne peut pas non plus voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention,

qui interrompt la réflexion, Un homme qui voudroit divifer fon tems par intervalles entre le monde, & la folitude, toujours agité dans fa retraite, & toujours étranger dans le monde, ne feroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager fa vie entiere en deux grands efpaces ; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eft prefque impoffible : car la raifon n'eft pas un meuble qu'on pofe & qu'on reprenne à fon gré ; & quiconque a pû vivre dix ans fans penfer, ne penfera de fa vie.

JE trouve auffi que c'eft une folie de vouloir étudier le monde en fimple fpectateur. Celui qui ne prétend qu'obferver, n'obferve rien ; parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaifirs, il n'eft admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit foi-même : dans l'école du monde, comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

LES Anciens voyageoient peu, lifoient peu, faifoient peu de livres ; & pourtant on voit dans ceux qui nous reftent d'eux, qu'ils s'obfervoient mieux

les uns les autres, que nous n'obſervons nos contemporains. On ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems, qu'aucun Écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement, ceux qui ſont verſés dans l'Hiſtoire Ancienne, connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les caracteres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces differences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois, chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & ci-

viles de peuple à peuple ; les grandes navigations étoient rares ; il y avoit peu de commerce éloigné. Maintenant il y a cent fois plus de liaiſon entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne : l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

D'AILLEURS, les anciens peuples ſe regardant, la plûpart, comme *Autochtones*, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-tems, pour que le climat eût fait ſur eux des impreſſions durables ; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les recentes émigrations des Barbares ont mêlé tout, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modèle à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere ainſi que leur naturel : les Perſans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne ſont tous que des Scythes diverſement dégé-

nérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs. Peut-être, avec ces réflexions, se presseroit-on moins de tourner en ridicule *Hérodote*, *Ctésias*, *Pline*, pour avoir représenté les habitans de divers pays avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus.

En même tems que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal. C'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils sçavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à sçavoir ?

Les voyages ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans

ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le Monde eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie. Il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés : mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent tous meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis.

VOYAGER à pied, c'eſt voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philoſophe peut ſe réſoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richeſſes qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à ſa vûe. Qui eſt-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverſe, & la

maniere de les cultiver ? Qui eſt-ce qui, ayant un peu de goût pour l'hiſtoire naturelle, peut ſe réſoudre à paſſer un terrein ſans l'examiner, un rocher ſans l'écorner, des montagnes ſans herboriſer, des cailloux ſans chercher des foſſiles ? Vos Philoſophes de ruelles étudient l'hiſtoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, ils ſçavent des noms, & n'ont aucune idée de la Nature. Mais le cabinet d'un vrai Philoſophe eſt plus riche que ceux des Rois : ce cabinet eſt la terre entiere. Chaque choſe y eſt à ſa place ; le Naturaliſte qui en prend ſoin, a rangé le tout dans un fort bel ordre : d'*Aubenton* ne feroit pas mieux.

COMBIEN de plaiſirs differens on raſſemble par cette agréable maniere de voyager ! Sans compter la ſanté qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vû ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, triſtes, grondant ou ſouffrant, & les piétons toujours gais, légers & contens de tout. Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaiſe de poſte ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

CHAPITRE III.

POLITIQUE.

DES GOUVERNEMENS.

LEs diverſes formes des gouvernemens tirent leur origine des differences plus ou moins grandes qui ſe trouverent entre les particuliers au moment de leur inſtitution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richeſſes, ou en crédit : il fut ſeul élû Magiſtrat ; & l'État devint Monarchique. Si pluſieurs, à-peu-près égaux entr'eux, l'emportoient ſur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une Ariſtocratie. Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins diſproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'état de Nature, garderent en commun l'adminiſtration ſuprême, & formerent une Démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus

avantageuſe aux hommes. Les uns reſterent uniquement ſoumis aux loix, les autres obéïrent bien-tôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté ; les Sujets ne ſongerent qu'à l'ôter à leurs voiſins, ne pouvant ſouffrir que d'autres jouiſſent d'un bien, dont ils ne jouiſſoient plus eux-mêmes : en un mot, d'un côté furent les richeſſes & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

QUOIQUE les fonctions du Pere de famille, du premier Magiſtrat doivent tendre au même but, c'eſt par des voies ſi differentes, leur devoir & leurs droits ſont tellement diſtingués, qu'on ne peut les confondre ſans ſe former de fauſſes idées des loix fondamentales de la ſociété, & ſans tomber dans des erreurs fatales au genre humain. En effet, ſi la voix de la Nature eſt le meilleur conſeil que doive écouter un bon pere pour bien remplir ſes devoirs, elle n'eſt, pour le Magiſtrat, qu'un faux guide qui travaille ſans ceſſe à l'écarter du ſien, & qui l'entraîne tôt ou tard à ſa perte ou à celle de l'État, s'il n'eſt retenu par la plus ſublime vertu. La ſeule précaution néceſſaire au Pere de famille eſt de

ſe

ſe garantir de la dépravation, & d'empêcher que les inclinations naturelles ne ſe corrompent en lui ; mais ce ſont elles qui corrompent le Magiſtrat. Pour bien faire, le premier n'a qu'à conſulter ſon cœur ; l'autre devient un traître, au moment qu'il écoute le ſien ; ſa raiſon même lui doit être ſuſpecte, & il ne doit ſuivre d'autre regle que la raiſon publique, qui eſt la loi. Auſſi la Nature a-t-elle fait une multitude de bons peres de famille : mais il eſt douteux que, depuis l'exiſtence du Monde, la ſageſſe humaine ait jamais fait dix hommes capables de gouverner leurs ſemblables.

Le corps politique, pris individuellement, peut être conſideré comme un corps organiſé, vivant & ſemblable à celui de l'homme. Le pouvoir ſouverain repréſente la tête ; les loix & les coûtumes ſont le cerveau, principe des nerfs & ſiège de l'entendement, de la volonté & des ſens, dont les Juges & les Magiſtrats ſont les organes: le commerce, l'induſtrie & l'agriculture ſont la bouche & l'eſtomac qui préparent la ſubſiſtance commune : les finances publiques ſont le ſang, qu'une ſage œconomie, en faiſant les fonctions du cœur,

renvoye distribuer par tout le corps la nourriture & la vie : les citoyens sont le corps & les membres, qui font mouvoir, vivre & travailler la machine, & qu'on ne sçauroit blesser en aucune partie, qu'aussi-tôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau, si l'animal est dans un état de santé : la vie de l'un & de l'autre est le *Moi* commun au tout, la sensibilité réciproque & la correspondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à cesser, l'unité formelle à s'évanouir, & les parties contigues à n'appartenir plus l'une à l'autre que par *juxta-position* : l'homme est mort, ou l'État est dissous.

Le corps Politique est donc aussi un être moral, qui a une volonté ; & cette volonté générale, qui tend toujours à la conservation & au bien être du tout & de chaque partie, & qui est la source des loix, est pour tous les membres de l'État, par rapport à eux & à lui, la regle du juste & de l'injuste.

Il est pour les Nations, comme pour les hommes, un tems de maturité qu'il faut attendre avant de les soumettre à des loix ; mais la maturité d'un peuple n'est pas toujours facile à connoître, &

ſi on la prévient, l'ouvrage eſt manqué. Tel peuple eſt diſciplinable en naiſſant; tel autre ne l'eſt pas au bout de dix ſiècles. Les Ruſſes ne ſeront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avoit le génie imitatif; il n'avoit pas le vraie génie, celui qui crée & fait tout de rien. Quelques-unes des choſes qu'il fit étoient bien; la plûpart étoient déplacées. Il a vû que ſon peuple étoit barbare; il n'a point vû qu'il n'étoit pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliſer, quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglois, quand il falloit commencer par faire des Ruſſes; il a empêché ſes Sujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur perſuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un Précepteur François forme ſon éleve pour briller un moment dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'Empire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe, & ſera ſubjugué lui-même. Les Tartares, ſes Sujets ou ſes voiſins, deviendront ſes maîtres & les nôtres: cette révolution me paroît infaillible.

Le droit politique eſt encore à naître; & il eſt à préſumer qu'il ne naîtra jamais.

Grotius, le maître de tous nos Sçavans en cette partie, n'eſt qu'un enfant, &, qui pis eſt, un enfant de mauvaiſe foi. Quand j'entends élever Grotius juſqu'aux nues, & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables. Le ſeul moderne en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études. Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux ; il faut ſçavoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui eſt.

DES ROIS.

LEs plus grands Rois qu'ait célebré l'Hiſtoire, n'ont pas été élevés pour regner ; c'eſt une ſcience qu'on ne poſſede jamais moins, qu'après l'avoir trop appriſe, & qu'on acquiert mieux en obéiſſant qu'en commandant.

LE talent de regner confifte à être le garant de la loi, & à avoir mille moyens de la faire aimer. Un imbécille obéi peut comme un autre, punir les forfaits; le véritable homme d'État fçait les prévenir : c'eft fur les volontés, encore plus que fur les actions, qu'il étend fon refpectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fît bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire, & le chef-d'œuvre de fes travaux feroit de pouvoir refter oifif.

C'EST par de bonnes loix, par une fage police, par de grandes vûes œconomiques, qu'un Souverain judicieux eft fûr d'augmenter fes forces fans rien donner au hazard. Les véritables conquêtes qu'il fait fur fes voifins, font les établiffemens plus utiles qu'il forme dans fes États; & tous les Sujets de plus qui lui naiffent, font autant d'ennemis qu'il tue.

QUE les Rois ne dédaignent pas d'admettre dans leurs Confeils les gens les plus capables de les bien confeiller; que les Sçavants du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables afyles; qu'ils y obtiennent la feule récompenfe digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils

auront enſeigné la ſageſſe ; c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation & travaillant de concert à la félicité du genre humain ; mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumieres & la ſageſſe ſeules d'un autre, les Sçavans penſeront rarement de grandes choſes ; les Princes en feront plus rarement de belles ; & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

S'IL eſt bon de ſçavoir employer les hommes tels qu'ils ſont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a beſoin qu'ils ſoient : c'étoit-là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces tems reculés où les Philoſophes donnoient des loix aux peuples, & n'employoient leur autorité, qu'à les rendre ſages & heureux. Formez donc des hommes, ſi vous voulez commander à des hommes; ſi vous voulez qu'on obéiſſe aux loix, faites qu'on les aime ; & que, pour faire ce qu'on doit, il ſuffiſe de ſonger qu'on le doit faire : en un mot, faites regner la vertu.

TOUS les Princes, bons ou mauvais, ſeront toujours baſſement & indifferem-

ment loués tant qu'il y aura des courtisans & des gens de lettres. Quant aux Princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus moderés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit.

L'OPINION, Reine du Monde, n'est point soumise au pouvoir des Rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

DES LOIX.

S'IL est vrai qu'un grand Prince est un homme rare, que sera-ce d'un grand Législateur? Le premier n'a qu'à suivre le modèle que l'autre doit proposer. Celui-ci est le méchanicien qui invente la machine; celui-là n'est que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

LES anciens Législateurs mirent leurs décisions dans la bouche des Immortels, pour entraîner par l'autorité divine ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine. Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les Dieux, ni

d'en être cru quand il s'annonce pour être leur interprete. La grande ame du Législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce avec quelque Divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers d'en imposer au peuple. Celui qui ne sçaura que cela, pourra même assembler par hazard une troupe d'insensés; mais il ne fondra jamais un Empire, & son extravagant ouvrage périra bien-tôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager; il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi Judaïque toujours subsistante; celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siècles régit la moitié du Monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées; & tandis que l'orgueilleuse philosophie, ou l'aveugle esprit de parti, ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions ce grand & puissant génie qui préside aux établissemens durables.

Plus vous multipliez les loix, plus vous les rendez méprisables; c'est in-

troduire d'autres abus, ſans corriger les premiers; & tous les ſurveillans que vous inſtituez ne ſont que de nouveaux infracteurs deſtinés à partager avec les anciens, ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage; les hommes les plus vils ſont les plus accrédités : plus ils ſont grands, plus ils ſont mépriſables; leur infamie éclate dans leurs dignités & ils ſont deshonorés par leurs honneurs : s'ils achetent les ſuffrages des chefs ou la protection des femmes, c'eſt pour vendre à leur tour la juſtice, le devoir & l'État; & le peuple, qui ne voit pas que ſes vices ſont la premiere cauſe de ſes malheurs, murmure & s'écrie en gémiſſant : *tous mes maux ne viennent que de ceux que je paye pour m'en garantir.*

NULLE exemption de la loi ne ſera jamais accordée, à quelque titre que ce puiſſe être, dans un gouvernement bien policé. Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompenſés par des honneurs, & jamais par des priviléges : car la République eſt à la veille de ſa ruine, ſi-tôt que quel-

qu'un peut penſer qu'il eſt beau de ne pas obéïr aux loix.

PAR quel art inconcevable a-t-on pû trouver le moyen d'aſſujettir les hommes, pour les rendre libres, & d'autant plus libres en effet, que, ſous une apparente ſujettion, nul ne perd de ſa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre? Ce prodige eſt l'ouvrage de la loi. C'eſt à la loi ſeule, que les hommes doivent la juſtice & la liberté : c'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entres les hommes : c'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raiſon publique, & lui apprend à agir ſelon les maximes de ſon propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même : c'eſt elle ſeule auſſi, que les chefs doivent faire parler quand ils commandent. Car ſi-tôt qu'indépendamment des loix, un homme en prétend ſoumettre un autre à ſa volonté privée, il ſort à l'inſtant de l'état civil, & ſe met vis-à-vis de lui dans le pur état de la Nature, où l'obéiſſance n'eſt jamais preſcrite que par la néceſſité.

LE droit civil, c'eſt-à-dire, ces loix

qui donnerent de nouvelles entraves au foible, & de nouvelles forces au riche; qui détruisirent sans retour la liberté naturelle, & fixerent pour jamais la loi de la propriété & de l'inégalité; qui d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, &, pour le profit de quelques ambitieux, assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude & à la misere: le droit civil étant ainsi devenu la regle commune des citoyens, la loi de Nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le nom de droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible, & suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes ames cosmopolites, qui franchissent les barrieres imaginaires qui séparent les peuples, & qui, à l'exemple de l'Etre Souverain qui les a créées, embrassent tout le genre humain dans leur bienveuillance.

C'EST sur la médiocrité seule, que s'éxerce toute la force des loix. Elles sont également impuissantes contre les tré-

ſors du riche & contre la miſere du pauvre : le premier les élude, le ſecond leur échappe : l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.

La loi dont on abuſe, ſert à la fois au puiſſant d'arme offenſive, & de bouclier contre le foible ; & le prétexte du bien public eſt toujours le plus dangereux fléau du peuple.

La plus importante de toutes les loix ; celle qui ne ſe grave ni ſur le marbre ni ſur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens ; qui fait la véritable conſtitution de l'État ; qui prend tous les jours de nouvelles forces ; qui, lorſque les autres loix vieilliſſent ou s'éteignent, les ranime ou les ſupplée ; qui conſerve un peuple dans l'eſprit de ſon inſtitution, & ſubſtitue inſenſiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité : cette loi ſi forte & ſi ſolide, ce ſont les mœurs, les coûtumes, & ſur-tout l'opinion. Nos politiques ne connoiſſent point cette partie, de laquelle dépend le ſuccès de toutes les autres ; mais le grand Légiſlateur s'en occupe en ſecret, tandis qu'il paroît ſe borner à des reglemens particuliers qui ne ſont que le cintre de la voûte, dont les mœurs, plus lentes à

naître, forment enfin l'inébranlable clé.

Le moindre changement dans les coûtumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coûtumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de regle que ses passions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. Il est donc essentiel pour un peuple qui a des mœurs, de se garantir avec soin des sciences & sur-tout des sçavans, dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bien-tôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une Nation ne peut jamais faire sans se corrompre.

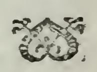
Les peuples, ainsi que les hommes, ne sont dociles que dans leur jeunesse ; ils deviennent incorrigibles en vieillissant. Quand une fois les coûtumes sont établies, & les préjugés enracinés, c'est une entreprise dangereuse & vaine, de vouloir les réformer ; le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire ; semblable à ces malades stupides & sans courage, qui frémissent à l'aspect du Médecin.

Dans un État bien gouverné, il y a

peu de punitions, non parce qu'on y fait beaucoup de graces; mais parce qu'il y a peu de criminels. La multitude des crimes en assure l'impunité lorsque l'État dépérit. Sous la République Romaine, jamais le Sénat ni les Consuls ne tenterent de faire grace; le peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il revoquât quelquefois son propre jugement. Les fréquentes graces annoncent que bien-tôt les forfaits n'en auront plus besoin; & chacun voit où cela mene.

La fréquence des supplices est toujours un signe de foiblesse ou de paresse dans le gouvernement. Il n'y a point de méchant qu'on ne pût rendre bon à quelque chose: on n'a droit de faire mourir, même pour l'exemple, que celui qu'on ne peut conserver sans danger.

Les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave, ont décidé, en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.



DES FINANCES.

LA plus importante maxime de l'administration des finances, c'eſt de travailler avec beaucoup plus de ſoin à prévenir les beſoins, qu'à augmenter les revenus. Les gouvernemens anciens faiſoient plus, en effet, avec leur *parcimonie*, que les nôtres avec tous leurs tréſors.

QUAND on voit un gouvernement payer des droits, loin d'en recevoir, pour la ſortie des bleds dans les années d'abondance, & pour leur introduction dans les années de diſette, on a beſoin d'avoir de tels faits ſous les yeux pour les croire véritables ; & on les mettroit au rang des romans, s'ils ſe fuſſent paſſés anciennement.

C'EST un grand deshonneur pour Rome, que l'intégrité du Queſteur *Caton* y ait été un ſujet de remarque, & qu'un Empereur, récompenſant de quelques écus le talent d'un chanteur, ait eu beſoin d'ajoûter, que cet argent venoit du bien de ſa famille, & non de celui de

l'État. Mais s'il se trouve peu de *Galba*; où chercherons-nous des *Catons* ?

LES livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités, qu'à les couvrir ; & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la friponnerie à les éluder. Laissez donc les registres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles : c'est le seul moyen qu'elles soient fidelement régies. La vertu est le seul instrument efficace en cette délicate partie de l'administration.

TOUTES choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le simple nécessaire, ne doit rien payer du tout ; & la taxe de celui qui a du superflu, peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excede son nécessaire. Quelqu'un dira, qu'eu égard à son rang, ce qui seroit superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui ; mais c'est un mensonge : car un Grand a deux jambes, ainsi qu'un Bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce pretendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que s'il sçavoit y renoncer pour un sujet

louable, il n'en feroit que plus refpecté. Le peuple fe profterneroit devant un Miniftre qui iroit au Confeil à pied, pour avoir vendu fes carroffes dans un preffant befoin de l'État. Enfin la loi ne prefcrit la magnificence à perfonne; & la bienféance n'eft jamais une raifon contre le droit.

DES IMPÔTS.

QU'ON établiffe de fortes taxes fur la livrée, fur les équipages, fur les glaces, luftres & ameublemens, fur les étoffes & la dorure, fur les cours & jardins des hôtels, fur les fpectacles de toute efpece, fur les profeffions oifeufes, comme baladins, chanteurs, hiftrions, & en un mot fur cette foule d'objets de luxe, d'amufement & d'oifiveté, qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins fe cacher, que le feul ufage eft de fe montrer, & qu'ils feroient inutiles s'ils n'étoient vûs. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fuffent arbitraires, pour n'être fondés que fur des chofes qui ne font pas d'abfolue néceffité : c'eft bien

mal connoître les hommes, que de croire qu'après s'être laiſſé une fois ſéduire par le luxe, ils y puiſſent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plûtôt au néceſſaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépenſe ne ſera qu'une nouvelle raiſon de la ſoutenir, quand la vanité de ſe montrer opulent ſera ſon profit du prix de la choſe & des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront ſe diſtinguer des pauvres; & l'État ne ſçauroit ſe former un revenu moins onéreux ni plus aſſuré, que ſur cette diſtinction.

PAR la même raiſon, l'induſtrie n'auroit rien à ſouffrir d'un ordre œconomique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture, en ſoulageant le laboureur, & rapprocheroit inſenſiblement toutes les fortunes de cette médiocrité, qui fait la véritable force d'un État. Il ſe pourroit je l'avoue, que les impôts contribuaſſent à faire paſſer plus rapidement quelques modes; mais ce ne ſeroit jamais que pour en ſubſtituer d'autres, ſur leſquelles l'ouvrier gagneroit, ſans que le fiſc eût rien à perdre. En un mot, ſuppoſons que l'eſprit du gouver-

nement ſoit conſtamment d'aſſeoir toutes les taxes ſur le ſuperflu des richeſſes, il arrivera de deux choſes l'une : ou les riches renonceront à leurs dépenſes ſuperflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'État ; alors l'aſſiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix ſomptuaires ; les dépenſes de l'État auront néceſſairement diminué avec celles des particuliers ; & le fiſc ne ſçauroit moins recevoir de cette maniere, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourſer : ou, ſi les riches ne diminuent rien de leurs profuſions, le fiſc aura dans le produit des impôts les reſſources qu'il cherchoit, pour pourvoir aux beſoins réels de l'État. Dans le premier cas, le fiſc s'enrichit de toute la dépenſe qu'il a de moins à faire ; dans le ſecond, il s'enrichit encore de la dépenſe inutile des particuliers.

Il me paroît certain que tout ce qui n'eſt pas proſcrit par les loix, ni contraire aux mœurs, & que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'uſage des carroſſes, il peut, à plus forte raiſon, impoſer une taxe ſur les carroſ-

ſes, moyen ſage & utile d'en blâmer l'uſage ſans le faire ceſſer. Alors, on peut regarder la taxe comme une eſpece d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

On a oſé dire qu'il falloit charger le payſan, & qu'il ne feroit rien, s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du Monde cette maxime ridicule. C'eſt en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paye très-peu de choſe, & ſur-tout à la Chine, où il ne paye rien, que la terre eſt le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur ſe voit chargé à proportion du produit de ſon champ, il le laiſſe en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car, pour qui perd le fruit de ſa peine, c'eſt gagner, que de ne rien faire; & mettre le travail à l'amende, eſt un moyen fort ſingulier de bannir la pareſſe.

Si l'on dit que rien n'eſt ſi dangereux qu'un impôt payé par l'acheteur, ce qui ſe fait cependant à la Chine, le pays du Monde où les impôts ſont les plus forts & les mieux payés: comment ne voit-on pas que le mal eſt cent fois pire en-

core, quand cet impôt eſt payé par le cultivateur même. N'eſt-ce pas attaquer la ſubſiſtance de l'État, juſques dans ſa ſource ? N'eſt-ce pas travailler auſſi directement qu'il eſt poſſible à dépeupler le pays, & par conſéquent à le ruiner à la longue ? Car il n'y a point, pour une Nation, de pire diſette que celle d'hommes.

DE LA POPULATION.

QUEL eſt le ſigne le plus ſûr de la conſervation & de la proſpérité d'un État ? C'eſt le nombre & la population de ſes membres. Toutes choſes d'ailleurs égales, le gouvernement ſous lequel, ſans moyens étrangers, ſans naturaliſation, ſans colonies, les citoyens peuplent & multiplient davantage, eſt infailliblement le meilleur : celui par lequel un peuple diminue & dépérit, eſt le pire. Calculateurs, comptez, meſurez, comparez.

ON doit juger, par le même principe, des ſiècles qui méritent la préference pour la proſpérité du genre humain.

On a trop admiré ceux où l'on a vû fleurir les lettres & les arts, ſans pénétrer l'objet ſecret de leur culture, ſans en conſiderer le funeſte effet. Ne verrons-nous jamais, dans les maximes des livres, l'intérêt groſſier qui fait parler les auteurs? Non, quoi qu'ils en puiſſent dire, quand, malgré ſon éclat, un pays ſe dépeuple, il n'eſt pas vrai que tout aille bien; & il ne ſuffit pas qu'un Poëte ait cent mille livres de rente pour que ſon ſiècle ſoit le meilleur de tous. Quand Auguſte porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déja le déclin de l'Empire Romain. En un mot, dans tout pays qui ſe dépeuple, l'État tend à ſa ruine; & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

LES gens de ville ne ſçavent pas aimer la campagne; ils ne ſçavent pas même y être: à peine, quand ils y ſont, ſçavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les

ignorent : ils ſont chez eux comme en pays étranger ; je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaiſent. Il faut être villageois, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point : ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-eſprits, les auteurs, les paraſites, ſont le cortége qui les ſuit. Le jeu, la muſique, la comédie, y ſont leur ſeule occupation ; s'ils y ajoûtent quelquefois la chaſſe, ils la font ſi commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaiſir. Leur table eſt couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures ; on leur y ſert les mémes mets avec le même appareil ; ils n'y font que les mémes choſes ; autant valoit y reſter : car quelque riche qu'on puiſſe étre, & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation ; & l'on ne ſçauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété qui leur eſt ſi chere, ils la fuient ; ils ne connoiſſent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuient toujours.

La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui

touche. On ne peut ſe dérober à la douce illuſion des objets qui ſe préſentent ; on oublie ſon ſiècle & ſes contemporains ; on ſe tranſporte au tems des Patriarches. O tems de l'amour & de l'innocence ! où les hommes étoient ſimples & vivoient contens. O Rachel, fille charmante & ſi conſtamment aimée ! heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage ! O douce élève de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu rechauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la Beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt-là que les graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi.



CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS.

DES LANGUES.

LES langues, en changeant les ſignes, modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent ; les têtes ſe forment ſur les langages ; les penſées prennent la teinte des idiômes. La raiſon ſeule eſt commune ; l'eſprit en chaque langue a ſa forme particuliere : difference qui pourroit bien être en partie la cauſe ou l'effet des caracteres nationaux ; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, eſt que, chez toutes les Nations du Monde, la langue ſuit les viciſſitudes des mœurs, & ſe conſerve ou s'altere comme elles.

LA langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues ; je la crois, moi, la

plus obſcène : car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours deshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe ; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tous ſens, que la Françoiſe. Le lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcènes, que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures, ne contracteroit-il pas leur ſoüillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes ; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte, que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François.

L'ACCENT eſt l'ame du diſcours ; il lui donne le ſentiment & la vérité. Se piquer de n'en point avoir, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'accent ment moins que la parole. C'eſt peut-être pour cela, que

les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton, qu'est venu celui de persifler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & sujettes à la mode, telles qu'on les remarque surtout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien est ce qui rend généralement l'abord du François repoussant & désagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

LE penser mâle des ames fortes leur donne un idiôme si particulier, que les ames ordinaires n'ont pas même la grammaire de cette langue.

POUR peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre ; & il n'y a qu'un Géometre & un sot, qui puissent parler sans figures.

UNE des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus

énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible ; & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots les préceptes; nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite ; & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage : c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

J'OBSERVE que, dans les ſiècles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres, que par la force & l'intérêt ; au lieu que les Anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre humain ; c'eſt par devant eux, que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes ; la face de la terre étoit le livre où s'en conſer-

voient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. *Le Puits du serment, le Puits du vivant & voyant, le vieux Chêne de Mambré, le Monceau du témoin*, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osê d'une main sacrilége attenter à ces monumens ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

DANS le gouvernement, l'auguste appareil de la Puissance Royale en imposoit aux Sujets. Des marques de dignitê, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné : sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

LE Clergé Romain les a très-habilement conservés, &, à son exemple, quelques Républiques, entr'autres celle de

Venise. Auſſi le gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'État, jouit-il encore, ſous l'appareil de ſon antique majeſté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape orné de ſa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de Veniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa corne ducale, d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tyrannique gouvernement.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence, eſt prodigieux; mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés; & jamais elle n'eut plus d'effet, que quand l'Orateur parloit le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des ſignes; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire; & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots,

Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que, s'ils avoient fait de longs diſcours ? Quel circuit de paroles eût auſſi bien rendu les mêmes idées ? Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris & cinq flèches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme eût paſſé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue; & Darius n'eut plus grande hâte, que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes ; plus elle ſera menaçante, & moins elle effraiera : ce ne ſera qu'une ſanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

QUE d'attention chez les Romains à la langue des ſignes ! des vêtemens divers, ſelon les âges, ſelon les conditions ; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles ; des ovations, des triomphes ; tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie ; & tout faiſoit im-

preſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'État que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plûtôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préference. Les accuſés changeoient d'habit ; les Candidats en changeoient : les Guerriers ne vantoient pas leurs exploits ; ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos Orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre. Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela : il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

DES SÇAVANS.

LA plûpart des Sçavans le ſont à la maniere des enfans. La vaſte érudition réſulte moins d'une multitude d'idées, que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets iſolés ou dénués d'idées ſe retien-

ment uniquement par la mémoire des ſignes ; & rarement ſe rappelle-t-on quelqu'une de ces choſes, ſans voir en même tems le *recto* ou le *verſo* de la page où on l'a lue, ou la figure ſous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à peu près la ſcience à la mode des ſiècles derniers. Celle de notre ſiècle eſt autre choſe ; on n'étudie plus, on n'obſerve plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la philoſophie, les rêves de quelques mauvaiſes nuits. On me dira que je rêve auſſi ; j'en conviens : mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laiſſant chercher aux Lecteurs s'ils ont quelque choſe d'utile aux gens éveillés.

S'IL eſt bon que de grands génies inſtruiſent les hommes, il faut que le Vulgaire reçoive leurs inſtructions : ſi chacun ſe méle d'en donner, qui les voudra recevoir ? *Les boiteux*, dit Montagne, *ſont mal-propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'eſprit, les ames boiteuſes.* Mais en ce ſiècle ſçavant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger, & non

pour s'inſtruire : jamais on ne vit tant de *Dandins.*

PEUPLES, ſçachez donc une fois que la Nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant ; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits.

LA ſcience eſt dans la plûpart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas ; qui cependant n'ajoûte au bien être, qu'autant qu'on la communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos Sçavans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſçavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet, que pour répandre dans le Public ; ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui ; & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'eſt ainſi que penſoit Sénèque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime Philoſophie, voilà donc ton uſage !

QUAND je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſçavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage, amaſſant des coquilles, & commençant par s'en charger; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude, & ne ſçachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter, & retourne à vuide.

IL eſt de la derniere évidence, qu'il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences, que dans tout un peuple de Hurons.

CES grands Philoſophes qui poſſedent toutes les grandes ſciences dans un degré éminent, ſeroient très-ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſçavent rien : mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même, ſi ces hommes qui ſçavent tant de choſes, ſçavoient jamais celle-là.

LA ſcience de quiconque ne croit ſçavoir que ce qu'il ſçait, ſe réduit à bien peu de choſe.



DU GOUT.

PLUS on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare. Le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre : ſortez de-là, vous ne ſçavez plus ce que c'eſt que le goût. Il ne s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tous ; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon goût, il y a peu de gens de goût : de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs faſſe la beauté.

LE goût eſt naturel à tous les hommes : mais ils ne l'ont pas tous en même meſure ; il ne ſe développe pas dans tous au même degré ; & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir, dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue ; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Dans les ſociétés où l'inégalité

eſt trop grande, où l'opinion domine ſans modération, où regne la vanité plus que la volupté, la mode étouffe le goût; & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diſtingue : alors il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que la multitude n'a plus de jugement à elle; qu'elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle, & qu'elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé.

C'EST ſur-tout dans le commerce des deux ſexes, que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le deſir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'eſt-là, ce me ſemble, une raiſon des plus ſenſibles, pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

CONSULTEZ le goût des femmes dans les choſes phyſiques & qui tiennent au jugement des ſens; celui des hommes dans les choſes morales & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſe borneront aux choſes de leur compétence, elles jugeront toujours bien. Les Auteurs qui conſultent les ſçavantes

ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés : les galans qui les conſultent ſur leur parure, ſont toujours ridiculement mis.

Le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas. Cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes.

Il y a une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des Anciens. Dans l'éloquence, dans la poëſie, dans toute eſpece de littérature, on les trouve, comme dans l'hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger. Nos Auteurs au contraire diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le moyen de former le nôtre. La difference des deux goûts ſe fait ſentir dans tous les monumens & juſques ſur les tombeaux. Les nôtres ſont couverts d'éloges ; ſur ceux des Anciens on liſoit des faits.

Sta, viator; heroem calcas.

QUAND j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne ; car rien n'eſt ſi commun que des héros parmi nous ; mais chez les Anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale :

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour,
Et maintenant je ſuis mort.

LAQUELLE dit plus, à votre avis ? Notre ſtyle lapidaire avec ſon enflure, n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les Anciens montroient les hommes au naturel ; & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques Guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix mille, ils moururent, dit-il, irréprochables dans la guerre & dans l'amitié. Voilà tout : mais conſiderez dans cet éloge ſi court & ſi ſimple, de quoi l'Auteur avoit le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela raviſſant ! On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermopyles :

PASSANT, vas dire à Sparte, que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes ſaintes loix.

On voit bien que ce n'eſt pas l'Académie des Inſcriptions qui a compoſé celle-là.

Le bon n'eſt que le beau mis en action ; l'un tient intimement à l'autre ; & ils ont tous deux une ſource commune dans la Nature bien ordonnée. Il ſuit de ce principe, que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu, doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beauté. On s'exerce à voir comme à ſentir ; ou plûtôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre, à l'aſpect d'un beau payſage, ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués du ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon ! Combien de ces je ne ſçais quoi, qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide ! Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement ; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée ; & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ?

S'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment.

Les hommes ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modèles ; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident, c'eſt-à-dire, aux artiſtes, aux grands, aux riches. Ce qui les guide eux-mêmes, eſt leur intérêt ou leur vanité ; ceux-ci, pour étaler leur richeſſe, & les autres, pour en profiter, cherchent à l'envi de nouveaux moyens de dépenſe. Par-là le grand luxe établit ſon empire, & fait aimer ce qui eſt difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'eſt tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Partout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

Il n'y a pas peut-être à préſent, un lieu policé ſur la terre, où le goût gé-

néral ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette capitale, que le bon goût ſe cultive ; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent ; on apprend beaucoup plus dans la converſation des Auteurs, que dans leurs livres ; & les Auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vûe auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris. Bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt œconome & durable. Ce que le bon goût approuve une fois eſt bien ; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule ; & dans ſa modeſte ſimplicité il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

L'AMOUR des modes eſt de mauvais goût, parce que les viſages ne changent pas avec elles, & que la figure reſtant la même, ce qui lui ſied une fois, lui ſied toujours. Ce ſont preſque toujours les laides perſonnes qui amenent les modes, auxquelles les belles ont la bétiſe de s'aſſujettir.

L'ERREUR des prétendus gens de goût eſt de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroiſſe; au lieu que c'eſt à le cacher, que conſiſte le véritable goût, ſur-tout quand il eſt queſtion des ouvrages de la Nature.

QUE ſignifient ces terreins ſi vaſtes & ſi richement ornés, ſinon la vanité du propriétaire & de l'artiſte, qui toujours empreſſés d'étaler, l'un ſa richeſſe, l'autre ſon talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage? Un faux goût de grandeur qui n'eſt point fait pour l'homme, empoiſonne ſes plaiſirs. L'air grand eſt toujours triſte; il fait ſonger aux miſeres de celui qui l'affecte. Au milieu de ſes parterres & de ſes grandes allées, ſon petit individu ne s'aggrandit point: un

arbre de vingt pieds le couvre comme un de ſoixante ; il n'occupe jamais que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement opposé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. C'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Ce goût, quand il dégénere en manie, a quelque choſe de petit & de vain, qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la nobleſſe, de la grandeur & quelque ſorte de vérité : mais qu'eſt-ce que la valeur d'une patte, ou d'un oignon qu'un inſecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuſe à midi, & flétrie avant que le ſoleil ſoit couché ? Qu'eſt-ce qu'une beauté conventionnelle, qui n'eſt ſenſible qu'aux yeux des curieux, & qui n'eſt beauté, que parce qu'il leur plaît qu'elle le ſoit ? Le tems peut venir qu'on cherchera dans

les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raiſon.

LE goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plûpart des hommes à ne ſe plaire qu'où ils ne ſont pas. Ils ſont toujours avides de ce qui eſt loin d'eux ; & l'artiſte qui ne ſçait pas les rendre aſſez contens de ce qui les entoure, ſe donne cette reſſource pour les amuſer. Mais l'homme de goût, qui vit pour vivre, qui ſçait jouir de lui-même, qui cherche les plaiſirs vrais & ſimples, & qui veut ſe faire une promenade à la porte de ſa maiſon, n'a point cette inquiétude ; & quand il eſt bien où il eſt, il ne ſe ſoucie point d'être ailleurs.

LA magnificence conſiſte moins dans la richeſſe de certaines choſes, que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur. Il y a de la magnificence dans la ſymétrie d'un grand palais ; mais il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées ; il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille ; il n'y en

a point dans le peuple qui le regarde ; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un ſeul homme, dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand : ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables, le plus magnifique eſt celui de la Nature.

DE L'ÉTUDE.

L'ÉTUDE uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, énerve le courage ; & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous.

SI la Nature nous a deſtinés à être ſains, j'oſe preſque aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé.

Nos premiers maîtres de philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la rai-

ſon d'autrui ; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire , & à ne jamais rien ſçavoir.

Le charme de l'étude rend bien-tôt inſipide tout autre attachement. De plus, à force d'obſerver les hommes , le Philoſophe apprend à les apprécier ſelon leur valeur ; & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on mépriſe. Bien-tôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables ; ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil : ſon amour-propre augmente en même proportion que ſon indifference pour le reſte de l'univers. La famille , la patrie , deviennent pour lui des mots vuides de ſens : il n'eſt ni parent, ni citoyen , ni homme ; il eſt Philoſophe.

En même tems que la culture des ſciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du Philoſophe , elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de lettres , & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables , veut plaire , être admiré , & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſe-

mens publics appartiennent à lui ſeul ; je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent, d'un côté, les rafinemens du goût & de la politeſſe, vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rappetiſſent l'ame & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bien-tôt mépriſer ; & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

C'EST de très-bon gré que je me ſuis jetté dans l'étude ; & c'eſt de meilleur cœur encore, que je l'ai abandonnée. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la ſageſſe, en faiſant tout pour la vanité.

POUR ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité ; la plûpart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. Ainſi, pour bien étudier, il faut étudier de ſoi-même, uſer de ſa raiſon, & non de celle d'autrui. De cet exercice continuel il

doit

doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, est qu'on n'avance qu'à proportion de sa force. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui ; au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insçu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

DE LA LECTURE.

PEU lire, & beaucoup méditer sur ses lectures, ou, ce qui est la même chose, en causer beaucoup avec ses amis, est le moyen de les bien digérer. Je pense que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres ; c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier ; au lieu qu'en les recevant

telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre.

Il y a cependant bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible, & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer ; parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais, que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes.

En matiere de Morale, il n'y a point de lecture utile aux gens du monde. Premierement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour à tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non-avenu. Les livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils ſoutiennent les maximes du monde, ils ſont ſuperflus ; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent, liés aux vices de la ſociété par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toute part une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa premiere ſituation : bientôt découragé d'un vain effort, il ne le

répete plus, & il s'accoutume à regarder la Morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage, & comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans.

POUR juger de l'utilité de ses lectures, il faut sonder les dispositions où elles laissent l'ame. Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien ?

L'ABUS des livres tue la science. Croyant sçavoir ce qu'on a lû, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siècles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins sçavant : de tous les pays de

l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun ſe tient à ſon feuillet. Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raymond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne ſçait pas. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de *Paul Lucas*, ou de *Tavernier*.

Nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations : agréables, ſi l'on veut, mais petits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères, qui naiſſent journellement, n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir.

C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plûpart des productions de notre âge paſſeront avec lui ; & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même ſiècle où l'on en ſçait tant.

EN général, quiconque donne plus de prix aux choſes qu'aux paroles, prendra plus de goût pour les livres des Anciens que pour les nôtres, par cela ſeul qu'étant les premiers, les Anciens ſont les plus près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoi qu'en aient pû dire *La Motte* & l'Abbé *Terraſſon*, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on employe à ſçavoir ce que d'autres ont penſé, étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont, comme nos bras,

exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits; & à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

CELUI qui aime la paix ne doit point recourir à des livres; c'eſt le moyen de ne rien finir. Les livres ſont des ſources de diſputes intariſſables. Parcourez l'Hiſtoire des Peuples: ceux qui n'ont point de livres ne diſputent point.

A quoi bon une bibliotheque & une gallerie, en ſuppoſant même que l'on aime la lecture & que l'on ſe connoiſſe en tableaux? On ſçait que de telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere. Il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire: on n'a guères un cabinet à montrer aux autres, quand on ſçait s'en ſervir pour ſoi.

ON dit que le Calife Omar, conſulté ſur ce qu'il falloit faire de la bibliothe-

que d'Alexandrie, répondit en ces termes : *ſi les livres de cette bibliotheque contiennent des choſes oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais, & il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la Doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils ſont ſuperflus.* Nos Sçavans ont cité ce raiſonnement comme le comble de l'abſurdité. Cependant, ſuppoſez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliotheque auroit encore été brûlée ; & ce ſeroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illuſtre Pontife.

DE L'HISTOIRE.

POUR connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler ; ils montrent leurs diſcours & cachent leurs actions ; mais dans l'Hiſtoire elles ſont dévoilées ; c'eſt par elle qu'on lit dans leurs cœurs, ſans les leçons de la Philoſophie, & qu'on les juge ſur les faits : leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant

ce qu'ils font à ce qu'ils disent,on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

CETTE étude a cependant ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Un des grands vices de l'Histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons. Comme elle n'est intéressante que par les révolutions & les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déja sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent ; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux & assez sages, pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne

ſçavons donc que le mal ; à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres ; les bons ſont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Hiſtoire, ainſi que la Philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'hiſtorien ; ils ſe moulent ſur ſes intérêts ; ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſçait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcène, pour voir un évenement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans alterer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue ; à peine paroîtra-t-il le même ; & pourtant rien n'aura changé que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ?

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caracteres ; pourvû que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les évenemens ſoient fidelement rapportés : car après tout, ajoûte-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après nature ; mais ſi la plûpart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître ?

Je ne parle point de l'Hiſtoire moderne, non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous ; mais parce que nos hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien ; témoins *Davila*, *Guicciardin*, *Strada*, *Solis*, *Machiavel*, & quelquefois *de Thou* lui-même. *Vertot* eſt preſque le ſeul qui ſçavoit peindre ſans faire de portraits. Généralement les Anciens en font moins, mettent moins

d'eſprit & plus de ſens dans leurs jugemens ; encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus ſimples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Sallufte, ni Tacite. Celui-ci eſt le livre des vieillards ; les jeunes gens ne ſont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant que d'en vouloir ſonder les profondeurs ; il faut ſçavoir bien lire dans les faits, avant que de lire dans les maximes.

THUCYDIDE eſt, à mon gré, le vrai modèle des hiſtoriens : il rapporte les faits, ſans les juger ; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mémes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du lecteur ; loin de s'interpoſer entre les évenemens & les lecteurs, il ſe dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre ; & l'on ne voit preſque dans ſes récits, que la choſe du monde la moins inſtructive ; ſçavoir des combats. La retraite des dix

mille, & les commentaires de César, ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut.

LE bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit peut-être le meilleur des hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégénéroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût qu'à le former. Il faut du diſcernement pour le lire.

L'HISTOIRE en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. La guerre ne fait guères que manifeſter des évenemens déja déterminés par des cauſes morales que les hiſtoriens ſçavent rarement voir.

AJOUTEZ que l'hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expoſe que l'hom-

me public qui s'eſt arrangé pour être vû. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſa famille, au milieu de ſes amis; elle ne le peint que quand il repréſente: c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'AIMEROIS mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'hiſtorien le pourſuit partout; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur; & c'eſt quand l'on croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant plus qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux évenemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me ſont plus propres: voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

IL eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples, eſt fort different du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain, que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai, qu'il faut commencer par étudier l'homme

pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

C'EST encore aux Anciens qu'il faut recourir pour cette étude de l'homme, par les raisons que j'ai déja dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées, que sur la scène du Monde. La décence, non moins sévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public, que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétone.

PLUTARQUE excelle par ces mêmes détails, dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses; & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour carac-

térifer fon héros. Avec un mot plaifant Annibal raffure fon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agefilas à cheval fur un bâton, me fait aimer le vainqueur d'un grand Roi. Céfar traverfant un pauvre village & caufant avec fes amis, décele fans y penfer le fourbe qui difoit ne vouloir qu'être égal à Pompée. Alexandre avale une médecine & ne dit pas un feul mot; c'eft le plus beau moment de fa vie. Ariftide écrit fon propre nom fur une coquille, & juftifie ainfi fon furnom. Philopémen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuifine de fon hôte. Voilà le véritable art de peindre; la phyfionomie ne fe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions: c'eft dans les bagatelles que le naturel fe découvre. Les chofes publiques font ou trop communes ou trop apprêtées; & c'eft prefque uniquement à celles-ci, que la dignité moderne permet à nos Auteurs de s'arrêter.

UN des plus grands hommes du fiècle dernier fut inconteftablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre fa vie intéreffante par de petits détails qui le font connoître & aimer; mais com-

bien s'eſt-on vû forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſay n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit ſçu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans ſon anti-chambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere, lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai crû que c'étoit George*, ... *Et quand ç'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Hiſtoriens, voilà donc ce que vous n'oſez dire? Mais vous vous rendez mépriſables à force de dignité. Pour toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier

mouvement, lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne, qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, à fin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

JE vois à la maniere dont on fait lire l'Hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les tranſforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voient ; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre ; de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes ; de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas ; mais il faut faire réflexion que celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

CEUX qui diſent que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays, ne diſent pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécille, ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus

d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute espece ; en un mot, le plus d'instructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous, que parmi les Anciens ; cela n'est pas vrai : ouvrez leur histoire, & faites-les taire. Il y a des peuples sans physionomie, auxquels il ne faut point de peintres ; il y a des gouvernemens sans caractere, auxquels il ne faut point d'historiens, & où, si-tôt qu'on sçait quelle place un homme occupe, on sçait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent ; mais demandez-leur pourquoi ? Cela n'est pas vrai. Donnez matiere à de bonnes histoires, & les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent ; qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices ; qu'on n'admire les Anciens, que parce qu'ils sont anciens : cela n'est pas vrai, non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les Anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément, si la postérité admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

DES ROMANS.

LEs Romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu, pour que toute autre lui ſoit inutile. Il ſeroit donc à propos que la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes, mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits ; & des Auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'Humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis, du ſein du vice, les y ſçuſſent conduire inſenſiblement.

L'ON ſe plaint que les romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant ſans ceſſe à ceux qui les liſent, les prétendus charmes d'un état qui n'eſt pas le leur, ils les ſéduiſent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'eſt pas, on parvient à ſe croire autre choſe que ce qu'on eſt, & voilà comment on devient fou. Si les romans n'of-

froient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages ; parce qu'ils les instruiroient en les intéressant, & qu'en détruisant les maximes fausses & méprisables des grandes sociétés, ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres, un roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule ; & voilà comment la folie du monde est sagesse.

On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup d'impression. Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au compagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits, au contraire, que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable : les gens du bel air, les femmes à la mode, les Grands, les Militaires ; voilà les acteurs de tous les romans. Le rafinement du goût des

villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la Morale Épicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manège des procédés y est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions; & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossiereté. Quel effet produiront de pareils tableaux sur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brûtale orgie la joie qu'il fait regner dans son canton? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des Dames de son rang? Sur sa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & rustique voisin qu'elle eût épousé? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bien-tôt devient masure, & vont dans la capitale, où le pere, avec sa croix de Saint Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'industrie. La mere établit un brelan; la fille attire les joueurs; & souvent tous trois meurent de misere & deshonorés.

DES ARTS.

EN chaque chose l'art dont l'usage est le plus général & le plus indispensable, est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime ; & celui à qu moins d'autres arts sont nécessaires, la mérite encore par-dessus les plus subordonnés, parce qu'il est plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts & de l'industrie : tout le reste est arbitraire & dépend de l'opinion.

CES importans, qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite ; & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer.

LES sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissans peut-

être que le gouvernement & les loix, étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont les hommes ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle, pour laquelle ils ſembloient être nés, leur font aimer leur eſclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le beſoin éleva les trônes ; les ſciences & les arts les ont affermis. Puiſſances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les : heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile : en un mot, les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

Nos jardins ſont ornés de ſtatues, & nos galleries de tableaux. Que penſeriez-vous que repréſentent ces chef-d'œuvres de l'art expoſés à l'admiration publique ? Les défenſeurs de la Patrie ? Ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne Mythologie, & préſentées

de bonne heure à la curioſité de nos enfans ; ſans doute, afin qu'ils aient ſous les yeux des modèles de mauvaiſes actions, avant que de ſçavoir lire.

DE bonne foi, qu'on me diſe quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'Éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de ſoin de ce tribunal integre des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas ? Que penſoient les Romains de la Médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reſte d'humanité porta les Eſpagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-ils qu'ils euſſent de la Juriſprudence ? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer, par ce ſeul acte, tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens ?

QUE ferions-nous des arts, ſans le luxe qui les nourrit ? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la Juriſprudence ? Que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs ? Qui voudroit, en un mot, paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la Nature, n'avoit

n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ses amis.

L'ASTRONOMIE est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géometrie, de l'avarice ; la Physique, d'une vaine curiosité ; toutes les connoissances humaines, & la Morale même, de l'orgueil humain. Les sciences & les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

LE tableau de Lacédemone est moins brillant que celui d'Athènes. Là, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins, que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athènes ; tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes ; tu chas-

ſois de tes murs les arts & les artiſtes, les ſciences & les ſçavans.

LES maux cauſés par notre vaine curioſité, ſont auſſi vieux que le Monde. L'élevation & l'abbaiſſement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulierement aſſujettis au cours de l'aſtre qui nous éclaire durant la nuit, que le ſort des mœurs & de la probité au progrès des ſciences & des arts. On a vû la vertu s'enfuir à meſure que leur lumiere s'élevoit ſur notre horiſon; & le même phénomène s'eſt obſervé dans tous les tems & dans tous les lieux.

LE progrès des arts, la diſſolution des mœurs & le joug du Macédonien ſe ſuivirent de près (chez les Grecs); & la Grèce, toujours ſçavante, toujours voluptueuſe & toujours eſclave, n'éprouva plus, dans ſes révolutions, que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démoſthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'EST au tems des Ennius, des Terences que Rome, fondée par un Pâtre, & illuſtrée par des Laboureurs, commence à dégénerer. Aux noms ſacrés de liberté,

de désintéressement, d'obéissance aux loix, succéderent les noms d'Épicure, de Zénon, d'Arcésilas. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier ; & le jour de la chûte de cette capitale du Monde fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens le titre d'arbitre du bon gout.

Les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption. C'est ainsi que les arts, & les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu ; mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & la bienséance ; & à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non, comme l'hypocrisie, pour tromper & trahir, mais pour s'ôter sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a

de lui-même quand il se voit à découvert.

O ! Fabricius, qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vû la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? » Dieux ! eussiez-vous dit, que » sont devenus ces toîts de chaume & ces » foyers rustiques qu'habitoient jadis la » modération & la vertu ? Quelle splen» deur funeste a succedé à la simplicité » Romaine ? Quel est ce langage étran» ger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces » tableaux, ces édifices ? Insensés ! qu'a» vez-vous fait ? Vous, les maîtres des » Nations, vous vous êtes rendus les es» claves des hommes frivoles que vous » avez vaincus ! Ce sont des Rhéteurs » qui vous gouvernent ! C'est pour en» richir des Architectes, des Peintres, » des Statuaires & des Histrions, que » vous avez arrosé de votre sang la Grèce » & l'Asie ! Les dépouilles de Carthage » sont la proie d'un joueur de flute ! » Romains, hâtez-vous de renverser ces » amphithéâtres, brisez ces marbres, brû-

» lez ces tableaux ; chaſſez ces eſclaves » qui vous ſubjuguent, & dont les fu- » neſtes arts vous corrompent. Que d'au- » tres mains s'illuſtrent par de vains ta- » lens ; le ſeul talent digne de Rome eſt » celui de conquérir le Monde & d'y » faire regner la vertu. Quand Cynéas » prit notre Sénat pour une aſſemblée de » Rois, il ne fut ébloui ni par une pom- » pe vaine, ni par une élégance re- » cherchée. Il n'y entendit point cette » éloquence frivole, l'étude & le char- » me des hommes futiles. Que vit donc » Cynéas de ſi majeſtueux ? O citoyens ! » il vit un ſpectacle que ne donneront » jamais vos richeſſes ni tous vos arts ; » le plus beau ſpectacle qui ait jamais » paru ſous le Ciel, l'aſſemblée de deux » cents hommes vertueux, dignes de com- » mander à Rome & de gouverner la » terre.

A Paris, le riche ſçait tout, il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'*Amateurs*, & ſur-tout d'*Amatrices*, qui font leurs ouvrages comme M. *Guillaume* inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables ; il y en peut avoir davantage : mais je n'en connois aucune parmi

les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général, on acquiert un nom dans les arts comme dans la Robe; on devient artiſte & juge des artiſtes, comme on devient Docteur en Droit & Magiſtrat.

POURQUOI, depuis que la ſociété s'eſt perfectionnée dans les pays du Nord, & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paiſiblement enſemble, on n'en voit plus rien ſortir de ſemblable à ces multitudes d'hommes qu'il produiſoit autrefois? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'aviſe à la fin de me répondre que toutes ces grandes choſes, ſçavoir les arts, les ſciences & les loix, ont été très-ſagement inventées par les hommes, comme une peſte ſalutaire pour prévenir l'exceſſive multiplication de l'eſpece; de peur que ce Monde, qui nous eſt deſtiné, ne devînt à la fin trop petit pour ſes habitans.

DE la ſociété, & du luxe qu'elle engendre, naiſſent les arts libéraux & méchaniques, le commerce, les lettres & toutes ces inutilités qui font fleurir l'induſtrie, enrichiſſent & perdent les États.

La raiſon de ce dépériſſement eſt très-ſimple. Il eſt aiſé de voir que, par ſa nature, l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts; parce que ſon produit étant de l'uſage le plus indiſpenſable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette regle, qu'en général les arts ſont lucratifs en raiſon inverſe de leur utilité, & que les plus néceſſaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par où l'on voit ce qu'il faut penſer des vrais avantages de l'induſtrie & de l'effet réel qui réſulte de ſes progrès!

LES écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain. Mais, graces aux caracteres typographiques, & à l'uſage que nous en faiſons, les dangereuſes reveries des Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais. Allez, écrits célebres, dont l'ignorance & la ruſticité de nos peres n'auroient point été capables; accompagnez chez nos deſcendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre ſiecle; & portez enſem-

ble aux ſiècles à venir une hiſtoire fidelle du progrès & des avantages de nos ſciences & de nos arts.

Le goût des lettres, qui naît du deſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux, que tout le bien qu'elles font n'eſt utile ; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent, très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir.

Il y a quelques génies ſublimes qui ſçavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe ; quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bétiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie, & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre humain : c'eſt à eux ſeuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle : car ſi tous les hommes étoient des Socrates, la ſcience alors ne leur ſeroit pas nuiſible ; mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.



DES TALENS.

LE vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer, qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour, & veut étre général; un autre voit bâtir & ſe croit architecte.

QUAND une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être homme de bien. Delà naît encore cette autre inconſéquence, qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naiſſent avec nous; nos vertus ſeules nous appartiennent.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir de beaux talens; ſi l'on ne ſe trouve pas en même tems dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, c'eſt comme ſi l'on n'en avoit aucun; & l'on n'eſt point à l'abri de la miſere. Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes;

voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſçavez parvenir aux Miniſtres, aux femmes de la Cour, aux chefs des bureaux ; ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ? Vous étes Architecte ou Peintre ; ſoit : mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au Sallon ? Oh ! qu'il n'en va pas ainſi ! Il faut être de l'Académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau ; prenez un fiacre, & courez de porte en porte ; c'eſt ainſi qu'on acquiert de la célèbrité. Or vous devez ſçavoir que toutes ces illuſtres portes ont des ſuiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de Géographie, ou de Mathématiques, ou de Langues, ou de Muſique, ou de Deſſein ? Pour cela méme il faut trouver des écoliers, par conſéquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que, ſi vous ne ſçavez de métier que le vôtre, jamais vous ne ſerez qu'un ignorant.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité ; ils la voient, la sentent, & n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misere ; & dans les biens exclusifs qu'ils possedent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui ; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier ? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon ? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin ?

Tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiscrettement les sujets, on les confond ; le vrai mérite reste étouffé dans la foule ; & les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intrigant. S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sçauroit le mieux remplir ; mais il faut se conduire par des regles plus sûres, & renoncer au prix des talens, quand le plus

vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Au reſte, j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété; & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penſerois donc que les talens des hommes ſont comme les vertus des drogues que la Nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens; ils ſe ſoutien-

nent mieux par leur ſeule ſimplicité, que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

DES DIVERS ESPRITS.

LA maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide ; celui qui ſe contente de rapports apparents, eſt un eſprit ſuperficiel ; celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte ; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires, qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou ; celui qui ne compare point eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit.

LE vrai génie eſt ſimple ; il n'eſt ni intriguant ni actif ; il ignore le chemin

des honneurs & de la fortune, & ne ſonge point à le chercher ; il ne ſe compare à perſonne ; toutes ſes reſſources ſont en lui ſeul ; inſenſible aux outrages, & peu ſenſible aux louanges, s'il ſe connoît, il ne s'aſſigne point ſa place, & jouit de lui-même ſans s'apprécier.

QUOIQU'IL puiſſe appartenir à Socrate & aux eſprits de ſa trempe, d'acquérir de la vertu par raiſon ; il y a long-tems que le genre humain ne ſeroit plus, ſi ſa conſervation n'eût dépendu que des raiſonnemens de ceux qui le compoſent.

UNE des choſes qui rendent les Prédications le plus inutile, eſt qu'on les fait indifferemment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même Sermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi differens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexe, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux, auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable ; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion.

DU THÉATRE.

C'EST-là qu'il faut aller étudier, non les mœurs, mais le goût ; c'eſt-là ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſçavent réfléchir. Le Théâtre n'eſt pas fait pour la vérité, mais pour flatter & amuſer les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire & d'intéreſſer le cœur humain.

IL n'eſt pas bon de laiſſer à des hommes oiſifs & corrompus le choix de leurs amuſemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuſes, & ne deviennent auſſi malfaiſans dans leurs plaiſirs que dans leurs affaires. Dans une grande ville, pleine de gens intriguans, déſœuvrés, ſans religion, ſans principes ; dont l'imagination dépravée par l'oiſiveté, la fainéantiſe, par l'amour du plaiſir, & par de grands beſoins, n'engendre que des monſtres & n'inſpire que des forfaits ; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne ſont rien, parce que chacun, dérobant aiſément ſa conduite aux yeux du Public, ne ſe montre que par

ſon crédit, & n'eſt eſtimé que par ſes richeſſes, la Police ne ſçauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'eſt les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice, ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient ; & tout ce que les Spectacles vûs ou à voir cauſent d'entretiens dans les caffés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de famille, ſoit ſur l'honneur de leurs filles, ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe ou celle de leurs fils.

S'IL eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, il faut convenir au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal, pour un être dont la vie eſt ſi courte & le tems ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins ; & ces plaiſirs, d'autant plus doux, que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en ſçait

jouir, peu ſenſible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs ſi chers à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui: mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la Scène, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La Nature même a dicté la réponſe de ce Barbare, à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des jeux établis à Rome. *Les Romains*, demanda ce bon-homme, *n'ont-ils ni femmes, ni enfans?* Le Barbare avoit raiſon. L'on croit s'aſſembler au Spectacle, & c'eſt-là que chacun s'iſole; c'eſt-là qu'on va oublier ſes amis, ſes voiſins, ſes proches, pour s'intéreſſer à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans.

L'HOMME ferme, prudent, toujours ſemblable à lui-même, n'eſt pas facile à imiter ſur le Théâtre; & quand il le ſeroit, l'imitation, moins variée, n'en ſeroit pas agréable au Vulgaire; il s'intéreſſeroit difficilement à une image qui

n'eſt pas la ſienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ſes mœurs ni ſes paſſions. Jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il ſent lui être abſolument étrangers. Auſſi l'habile Poëte, le Poëte qui ſçait l'art de réuſſir, cherchant à plaire au Peuple & aux hommes vulgaires, ſe garde bien de leur offrir la ſublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la ſageſſe ; mais il charme les ſpectateurs par des caracteres toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémiſſemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penſer que c'eſt une triſte choſe que la vertu, puiſqu'elle rend ſes amis ſi miſerables. C'eſt par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverſes, le Poëte émeut & flatte davantage les ſpectateurs.

CETTE habitude de ſoumettre à leurs paſſions les gens qu'on nous fait aimer, altere & change tellement nos jugemens ſur les choſes louables, que nous nous accoutumons à honorer la foibleſſe d'ame ſous le nom de ſenſibilité, & à traiter d'hommes durs & ſans ſentiment, ceux

en qui la févérité du devoir l'emporte, en toutes occafions, fur les affections naturelles. Au contraire, nous eftimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, font l'éternel jouet des évenemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié défordonnée rend injuftes pour fervir leurs amis; ceux qui ne connoiffent d'autre regle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du fexe qui les fubjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs paffions, ni d'autre mérite que leur foibleffe. Ainfi l'égalité, la force, la conftance, l'amour de la juftice, l'empire de la raifon, deviennent infenfiblement des qualités haïffables, des vices que l'on décrie. Les hommes fe font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris; & ce renverfement de faines opinions eft l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre.

Le mal qu'on reproche au Théâtre, n'eft pas précifément d'infpirer des paffions criminelles, mais de difpofer l'ame à des fentimens trop tendres, qu'on fatisfait enfuite aux dépens de la vertu.

Les douces émotions qu'on y ressent, n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé; mais elles en font naître le besoin; elles ne donnent pas précisément de l'amour; mais elles préparent à en sentir; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer; mais elles nous forcent à faire ce choix. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de-là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considerer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible? Rien, sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

De quelque ſens qu'on enviſage le Théâtre, dans le tragique, ou le comique, on voit toujours que devenant de jour en jour plus ſenſibles par amuſement & par jeu à l'amour, à la colere, & à toutes les autres paſſions, nous perdons toute force pour leur réſiſter quand elles nous aſſaillent tout de bon ; & que le Théâtre animant & fomentant en nous les diſpoſitions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pires & plus malheureux encore, & nous fait payer, aux dépens de nous-mêmes, le ſoin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la Scène. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toutes, n'y ſçauroit intéreſſer perſonne : & l'on a déja remarqué qu'un Stoïcien, dans la Tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable ; dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.



DE LA TRAGÉDIE.

LA plus avantageuſe impreſſion des meilleures Tragédies eſt de réduire à quelques affections paſſageres, ſtériles & ſans effet, tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis, qui croient avoir fait un acte de charité, en diſant à un pauvre : *Dieu vous aſſiſte.*

POURQUOI le cœur s'attendrit-il plus volontiers à des maux feints, qu'à des maux véritables ? Pourquoi les imitations du Théâtre nous arrachent-elles quelquefois plus de pleurs, que ne feroit la préſence même des objets imités ? C'eſt parce que les émotions qu'elles nous cauſent ſont ſans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons ſatisfait à tous les droits de l'Humanité, ſans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en perſonne exigeroient de nous des ſoins, des ſoulagemens, des conſolations, des travaux qui pourroient nous aſſocier à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence,

& dont nous ſommes bien-aiſes d'être exemptés. On diroit que notre cœur ſe reſſerre de peur de s'attendrir à nos dépens.

Il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie ; & à cet égard l'objet eſt rempli, quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable. Ainſi, comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter pour bonne, la piece qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie, où, bien que les criminels ſoient punis, ils nous ſont préſentés ſous un aſpect ſi favorable, que tout l'intérêt eſt pour eux ? Où Caton, le plus grand des Humains, fait le rôle d'un pédant ? Où Ciceron, le ſauveur de la République ; Ciceron, de tous ceux qui porterent le nom de Peres de la Patrie, le premier qui en fut honoré, & le ſeul qui le méritât, nous eſt montré comme un vil Rhéteur, un lâche ; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes qu'on n'oſeroit nommer, prêt à égorger tous

ſes Magiſtrats & à réduire ſa Patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par ſes talens, ſa fermeté, ſon courage, toute l'eſtime des ſpectateurs ? Qu'il eût, ſi l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un ſcélérat déteſtable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, ſi ce n'eſt à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'eſtime publique dûe aux gens de bien ?

J'ENTENDS dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur; ſoit : mais quelle eſt cette pitié ? Une émotion paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite ; un reſte de ſentiment naturel étouffé bien-tôt par les paſſions ; une pitié ſtérile, qui ſe repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phère au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit, ſans émotion, les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ſes ordres. DE

DE LA SCENE FRANÇOISE.

EN général, il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la Scène Françoise ; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit, qu'à ce qu'on fait. Racine & Corneille, avec tout leur génie, ne sont que des parleurs ; & leur successeur est le premier qui, à l'imitation des Anglois, ait osé mettre quelquefois la Scène en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelqu'agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au Public qu'à eux-mêmes ; une sentence leur coûte moins qu'un sentiment. Le seul Racine a sçû faire parler chacun pour soi, tout est sentiment chez lui ; & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les Auteurs dramatiques François. Ses pieces & quelques-unes de Moliere ex-

ceptées, le *je* eſt preſque auſſi ſcrupuleuſement banni de la Scène Françoiſe que des écrits de *Port-Royal*; & les paſſions humaines, auſſi modeſtes que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*.

Il y a encore une certaine dignité manierée dans le geſte & dans le propos, qui ne permet jamais à la paſſion de parler exactement ſon langage, ni à l'Acteur de revétir ſon perſonnage, & de ſe tranſporter au lieu de la Scène, mais le tient toujours enchaîné ſur le Théâtre & ſous les yeux des ſpectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes : & ſi le déſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point ; la décence le maintient de bout après ſa mort ; & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la Scène le naturel & l'illuſion, & n'y veut que de l'eſprit & des penſées. Il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvû qu'on

l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vû, pour ramaſſer de quoi fournir au caquet après la Piece; & l'on ne ſonge à ce qu'on voit, que pour ſçavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonnage qu'il repréſente. Cet homme qui parle en maître du Monde n'eſt point Auguſte, c'eſt *Baron*; la veuve de Pompée eſt *Adrienne*; Alzire eſt Mlle. *Gauſſin*, & ce fier Sauvage eſt *Grandval*.

LES Comédiens, de leur côté, négligent entierement l'illuſion dont ils voient que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les héros de l'Antiquité entre ſix rangs de jeunes Pariſiens; ils calquent les modes Françoiſes ſur l'habit Romain. On voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des Pieces; comme on ne voit que l'acteur dans le perſonnage, on ne voit non plus que l'Auteur dans le drame: & ſi le coſtume eſt négligé, cela ſe pardonne aiſément; car on ſçait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

LA même cauſe qui donne, dans nos

Pieces tragiques & comiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur les vieillards; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins répréhenſible: puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous-ordre: ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amans, & alors ils ſont haïſſables; ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont ridicules: *Turpe ſenex miles.* On en fait, dans les Tragédies, des tyrans, des uſurpateurs; dans les Comédies, des jaloux, des uſuriers, des pédans, des peres inſupportables, que tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la Vieilleſſe au Théâtre; voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illuſtre Auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable *Luſignan*, & le bon vieux Philippe *Humbert*. Il en eſt encore quelques autres; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plûpart

des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au Théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la ſociété, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les *Gérontes* de la Comédie, on ne les mépriſe tous également ?

IL eſt certain que la Comédie doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage. Terence & Plaute ſe tromperent dans leur objet ; mais avant eux Ariſtophane & Ménandre avoient expoſé aux Athéniens les mœurs Athéniennes ; & depuis, le ſeul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du ſiècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé, mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au Théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris : hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François.

MOLIERE oſa peindre des bourgeois

& des artiſans auſſi bien que des marquis ; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui, qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient deshonorés s'ils ſçavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compromettre à la Comédie comme en viſite, & ne daigneroient pas aller voir en repréſentation, des gens de moindre condition qu'eux.

C'EST uniquement pour les perſonnes du bel air, que ſont faits les Spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme repréſentés au milieu du Théâtre, & comme repréſentans aux deux côtés ; ils ſont perſonnages ſur la Scène, & comédiens ſur les bancs. C'eſt ainſi que la ſphère du monde & des Auteurs ſe retrécit ; c'eſt ainſi que la Scène moderne ne quitte plus ſon ennuyeuſe dignité. On n'y ſçait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France

n'eſt peuplée que de comtes & de chevaliers ; & plus le peuple y eſt miſerable & gueux, plus le tableau du peuple y eſt brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui ſervent d'exemple aux autres, on le répand plûtôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours ſinge & imitateur des riches, va moins au Théâtre pour rire de leurs folies, que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cauſe Moliere lui-même : il corrigea la Cour en infectant la ville ; & ſes ridicules marquis furent le premier modèle des petits-maîtres bourgeois qui leur ſuccéderent.

Si les héros de quelques Pieces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe ; on apprend moins à ſe donner leur courage, qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre ; il ſe pare de ſon enthouſiaſme, il uſurpe ſa force, il affecte ſon langage ; & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir ! Que

d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus par degrés de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui ſçait ſe reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit eſperer de s'arrêter ? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours, qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe ? On triomphe aiſément d'un foible penchant, mais celui qui connut le véritable amour & l'a ſçu vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il exiſte, d'oſer prétendre à la vertu.

QUAND on joua pour la premiere fois la comédie du *Méchant*, je me ſouviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. *Cléon* ne parut qu'un homme ordinaire ; il étoit, diſoit-on, comme tout le monde. Ce ſcélérat abominable, dont le caractere ſi bien expoſé auroit dû faire frémir ſur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui reſſembler, parut un caractere tout-à-fait manqué ; & ſes noirceurs paſſerent pour des gentilleſſes, parce que tel qui

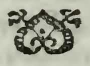
ſe croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoiſſoit trait pour trait.

QUAND *Arlequin Sauvage* eſt ſi bien accueilli des ſpectateurs, penſe-t-on que ce ſoit par le goût qu'ils prennent pour le ſens & la ſimplicité de ce perſonnage; & qu'un ſeul d'entr'eux voulût pour cela lui reſſembler? C'eſt, tout au contraire, que cette Piece favoriſe leur tour d'eſprit, qui eſt d'aimer & rechercher les idées neuves & ſingulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux, que celles de la Nature. C'eſt préciſément leur averſion pour les choſes communes, qui les ramene quelquefois aux choſes ſimples.

L'INSTITUTION de la Tragédie avoit chez ſes inventeurs un fondement de Religion qui ſuffiſoit pour l'autoriſer. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un ſpectacle inſtructif & agréable dans les malheurs des Perſes leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on repréſente à Berne, à Zurich, à la Haye, l'ancienne tyrannie de la Maiſon d'Autriche, l'amour de la Patrie & de la liberté rendra ces Pieces intéreſſantes aux Suiſſes & aux Hollandois; mais qu'on me

dise de quel usage sont en France les Tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius ? Les Tragédies Grecques rouloient sur des évenemens réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des grands ? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois ? Jugez de la vraisemblance & de l'utilité de tant de Pieces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet.

On dit que jamais une bonne Piece ne tombe : vraiment ! je le crois bien ; c'est que jamais une bonne Piece ne choque les mœurs de son tems. Qui est-ce qui doute que, sur nos Théâtres, la meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout à plat ? On ne sçauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.



DES COMÉDIENS.

QU'EST-CE que le talent du Comédien ? L'art de ſe contrefaire, de revétir un autre caractere que le ſien, de paroître different de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſang-froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe, auſſi naturellement que ſi on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce que la profeſſion du Comédien ? Un métier par lequel il ſe donne en repréſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vente. J'adjure tout homme ſincere de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame, qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas. Vous autres Philoſophes, qui vous prétendez ſi fort au-deſſus des préjugés, ne mourriez-vous pas de honte, ſi, lâchement traveſtis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle different du vôtre, & expoſer vos Majeſtés aux huées de la populace ? Quel

eſt donc, au fond, l'eſprit que le Comédien reçoit de ſon état ? Un mélange de baſſeſſe, de fauſſeté, de ridicule orgueil, & d'indigne aviliſſement, qui le rend propre à toutes ſortes de perſonnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

JE ſçais que le jeu du Comédien n'eſt pas celui d'un fourbe qui veut en impoſer ; qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la perſonne qu'il repréſente, ni qu'on le croie affecté des paſſions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle eſt, il la rend tout-à-fait innocente. Auſſi ne l'accuſé-je pas d'être préciſément un trompeur, mais de cultiver, pour tout métier, le talent de tromper les hommes, & de s'éxercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre, ne ſervent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés au ton de la galanterie, & aux accens de la paſſion, n'abuſeront-ils jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes ? Ces valets filoux, ſi ſubtils de a langue & de la main ſur la Scène, dans les beſoins d'un métier plus diſpendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de diſ-

tractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de *Léandre* ou d'*Argant*? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité ; & il faut que les Comédiens ſoient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne ſont pas plus corrompus.

UN Comédien ſur la Scène, étalant d'autres ſentimens que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annulle avec ſon héros ; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt pour être le jouet des ſpectateurs. Que diraije de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels ils ſeroient bien fâchés de reſſembler? C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faiſant le rôle d'un ſcélérat, & déployant tout ſon talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même eſt pénétré d'horreur?

SI l'on ne voit en tout ceci qu'une profeſſion peu honnête, on doit voir encore une ſource de mauvaiſes mœurs dans le déſordre des actrices, qui force & entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce déſordre eſt-il inévitable? Ah! pourquoi? Dans tout autre tems on n'auroit pas beſoin de le demander; mais dans ce ſiècle où regnent ſi fierement les préjugés & l'erreur ſous le nom de Philoſophie, les hommes, abrutis par leur vain ſçavoir, ont fermé leur eſprit à la voix de la raiſon, & leur cœur à celle de la Nature.

CRITIQUE DU MISANTHROPE.

LA comédie du *Miſanthrope* nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vûe dans laquelle Moliere a compoſé ſon Théâtre, & nous peut mieux faire juger de ſes vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a conſulté le goût le plus général de ceux qui le compoſent: ſur ce goût il s'eſt formé un modèle, & ſur ce modèle un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris

ſes caracteres comiques, & dont il a diſtribué les divers traits dans ſes Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde; par conſéquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules; & il a trouvé dans le vice même un inſtrument très-propre à y réuſſir. Ainſi voulant expoſer à la riſée publique tous les défauts oppoſés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de ſociété, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui reſtoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le *Miſanthrope*.

VOUS ne ſçauriez nier deux choſes : l'une, qu'*Alceſte* dans cette piece eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'Auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable. On pourroit dire qu'il a joué dans *Alceſte*, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage. Il ne faut pas que ce nom de *Miſanthrope* en im-

poſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne ſeroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature, & le plus grand de tous les vices, puiſque toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſanthrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vû à la Comédie Italienne une Piece intitulée, *la Vie eſt un Songe.* Si vous vous rappellez le héros de cette Piece, voilà le vrai Miſanthrope.

Qu'est-ce donc que le Miſanthrope de Moliere? Un homme de bien, qui déteſte les mœurs de ſon ſiècle & la méchanceté de ſes contemporains; qui préciſément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement, & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même? Autant vaudroit ſoutenir qu'un pere aime mieux les enfans d'autrui que les ſiens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces ſentimens du Miſanthrope ſont parfaitement développés dans ſon rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain; mais en quelle occaſion le dit-il? Quand, outré d'avoir vû ſon ami trahir lâchement ſon ſentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanter lui-même au plus fort de ſa colere. Il eſt naturel que cetté colere dégénere en emportement, & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang-froid. D'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haine univerſelle en juſtifie pleinement la cauſe.

Les uns, parce qu'ils ſont méchans;
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des uns, & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne ſoit Miſanthrope en ce ſens; ou plûtôt, les vrais Miſanthropes ſont ceux qui ne penſent pas ainſi.

Une preuve bien ſûre qu'*Alceſte* n'eſt

pointMiſanthrope à la lettre,c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les ſpectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler ; parce que tant de droiture eſt fort incommode : mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui reſſemblât ; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable ; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur, & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fît des Pieces répréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête homme ; & jamais le pinceau d'un honnête homme ne ſçut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes, que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit

qu'eut le Parterre, à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été ſur le Sonnet de l'avis du Miſanthrope : car on vît bien que c'étoit celui de l'Auteur.

CEPENDANT ce caractere ſi vertueux eſt repréſenté comme ridicule ; il l'eſt, en effet, à certains égards ; & ce qui démontre que l'intention du poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le Sage de la Piece ; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens ſi moderés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne ; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain, ſans ſe plaindre ; attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui-ci eſt très-propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'eſt pas d'avoir fait du Miſanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Miſanthrope n'eſt pas à la diſpoſition du poëte ; il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme ; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſ-

ſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même : mais il n'en eſt pas moins vrai que tous les moyens ne ſont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être aſſortis à ſon caractere pour le mettre en jeu : ſans quoi, c'eſt ſubſtituer un autre homme au Miſanthrope, & nous le peindre avec des traits qui ne ſont pas les ſiens.

Voilà donc de quel côté le caractere du Miſanthrope doit porter ſes défauts, & voilà auſſi de quoi Moliere fait un uſage admirable dans toutes les ſcenes d'Alceſte avec ſon ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci démontant l'autre à chaque inſtant, lui font dire mille impertinences très-bien placées : mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occaſion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raiſonnable, & de tout intérêt perſonnel trop vif, dont il ne doit nullement être ſuſceptible. Qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin, ce ſont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il ſoit froid ſur celui qui s'adreſſe directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux mé-

chans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévû le mal que lui fera ſa franchiſe, elle ſeroit une étourderie, & non pas une vertu. Qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le deshonorent, que de foibles amis l'abandonnent : il doit le ſouffrir ſans en murmurer ; il connoît les hommes.

SI ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere à mal ſaiſi le Miſanthrope : penſe-t-on que ce ſoit par erreur ? Non, ſans doute. Mais voilà par où le deſir de faire rire aux dépens du perſonnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du Sonnet, comment Alceſte ne s'attend-il pas aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en inſtruit, comme ſi c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût été ſincere, ou la premiere fois que ſa ſincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas ſe préparer tranquillement à la perte de ſon procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peſter.

UN Misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le Parterre.

DANS la scène avec *Dubois*, plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester phlegmatique & froid ; parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le Misanthrope & l'homme emporté sont deux caracteres très-differens : c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le Parterre.

AU risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa Piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que

le Misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un phlegme stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le Parterre alors n'auroit pû rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misanthrope.

DANS la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet :

La peste de ta chûte, empoisonneur au Diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

POINTE d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le

Sonnet

Sonnet d'Oronte ; & il eſt bien étrange que celui qui l'a fait, propoſe un inſtant après la chanſon du Roi Henri pour un modèle de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit ; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceſte, qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit.

Morbleu ! vil complaiſant ! vous louez des ſottiſes.

C'EST ainſi que doit parler le Miſanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

UNE choſe aſſez remarquable dans cette comédie, eſt que les charges étrangeres que l'auteur a données au rôle du Miſanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere ; ainſi, tandis que, dans toutes ſes autres Pieces, les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule, les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théâtrale. La même ſcène dont je viens de parler

en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point là le Miſanthrope : c'eſt un honnête homme du monde, qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît bruſquement : votre Sonnet ne vaut rien, jettez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſanthrope & de ſes *je ne dis pas cela* répetés, qui pourtant ne ſont au fond que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit, *eh ! que dis-tu donc, Traître ?* Qu'avoit-il à répliquer ? En vérité ! ce n'eſt pas la peine de reſter Miſanthrope pour ne l'être qu'à demi. Car ſi l'on ſe permet le premier ménagement & la premiere alteration de la vérité, où ſera la raiſon ſuffiſante pour s'arrêter juſqu'à ce qu'on devienne auſſi faux qu'un homme de Cour? L'ami d'Alceſte doit le connoître. Comment oſe-t-il lui propoſer de viſiter des juges, c'eſt-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? Comment peut-il ſuppoſer qu'un homme capable de renoncer même aux bienſéances par amour pour

la vertu, ſoit capable de manquer à ſes devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! il ne faut pas être Miſanthrope, il ſuffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Dans tout ce qui rendoit le Miſanthrope ſi ridicule, il ne faiſoit donc que le devoir d'un homme de bien ; & ſon caractere étoit mal rempli d'avance, ſi ſon ami ſuppoſoit qu'il pût y manquer.

SI quelquefois l'habile Auteur laiſſe agir ce caractere dans toute ſa force, c'eſt ſeulement quand cette force rend la Scène plus théâtrale & produit un comique de contraſte ou de ſituation plus ſenſible. Telle eſt, par exemple, l'humeur taciturne & ſilencieuſe d'Alceſte, & en ſuite la cenſure intrépide & vivement apoſtrophée de la converſation chez la coquette.

Allons, ferme, pouſſez, mes bons amis de Cour.

ICI l'Auteur a marqué fortement la diſtinction du médiſant & du Miſanthrope. Celui-ci dans ſon fiel âcre & mordant abjure la calomnie & déteſte la ſatyre. Ce ſont les vices publics, ce ſont les méchans en général qu'il attaque. La baſſe & ſecrette médiſance eſt indigne de

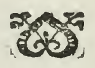
lui, il la méprise & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène; parce qu'il est là ce qu'il doit être, & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

MAIS en général, on ne peut nier que, si le Misanthrope étoit plus Misanthrope, il ne fût beaucoup moins plaisant; parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais de détours, ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractere; c'est au contraire pour le rendre plus ridicule.

UNE autre raison l'y oblige encore; c'est que le Misanthrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conséquent tempérer sa droiture & ses manieres par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté, qui composent la politesse, & que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montroit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien

de le rendre ridicule, mais non pas ſou ; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable Piece quand on a commencé de s'en occuper ; & plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les comédies de Moliere celle qui contient la meilleure & la plus ſaine Morale, ſur celle-là jugeons des autres ; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa Morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même : en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon : en ce qu'il fait préferer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité : en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand ſoulagement des ſpectateurs, il leur perſuade que, pour être honnête homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.



CRITIQUE DE L'OPERA.

L'OPERA de Paris paſſe à Paris pour le Spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain : c'eſt, dit-on, le plus ſuperbe monument de la magnificence de Louis XIV.

ON y repréſente à grands frais, non-ſeulement toutes les merveilles de la Nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues ; & ſûrement Pope a voulu déſigner ce biſarre Théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des Lutins, des Monſtres, des Rois, des Bergers, des Fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

CET aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un Temple, on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe ſoit jolie, le Parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la Comédie Fran-

çoiſe. Ces mêmes ſpectateurs qui ne peuvent revétir un comédien de ſon perſonnage, ne peuvent à l'Opera ſéparer un acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere ; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut : mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pû exiſter ?

FIGUREZ-VOUS une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion ; cette gaine eſt le théâtre de l'Opera. Aux deux côtés, on place par intervalles des feuilles de paravent, ſur leſquelles ſont groſſierement peints les objets que la Scène doit repréſenter. Le fond eſt un grand rideau peint de même, & preſque toujours percé ou déchiré, ce qui repréſente des gouffres dans la terre ou des trous dans le Ciel, ſelon la perſpective. Chaque perſonne qui paſſe derriere le Théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une ſorte de tremblement de terre aſſez plaiſant à voir. Le Ciel eſt repréſenté par certaines guenilles bleuâ-

tres, ſuſpendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchiſſeuſſe. Le ſoleil, (car on l'y voit quelquefois,) eſt un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeſſes ſont composés de quatre ſolives encadrées & ſuſpendues à une groſſe corde en forme d'eſcarpolette: entre ces ſolives eſt une planche en travers ſur laquelle le Dieu s'aſſied, & ſur le devant pend un morceau de groſſe toile barbouillée, qui ſert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le perſonnage ſe démene & crie en branlant dans ſon eſcarpolette, l'enfument tout à ſon aiſe : encens digne de la Divinité.

La mer agitée eſt composée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliſſons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le cintre, & qui n'eſt pas le moins touchant des inſtrumens de cette agréable Muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-reſine, qu'on projette ſur un flambeau;

la ſoudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le Théâtre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les Démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'elever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles du ciel. Ajoûtez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcènes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapaux, qui ſe promenent d'un air menaçant ſur le théâtre, & font voir à l'Opera les tentations de Saint Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un lourdaut de Savoyard, qui n'a pas l'eſprit de faire la bête. Voilà en quoi conſiſte à-peu-près l'auguſte appareil de l'Opera ; & il y a une prodigieuſe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela,

Une choſe plus étonnante encore ; ce ſont les cris affreux, les longs mugiſſemens dont retentit le théâtre durant la repréſentation. On voit les actrices

presque en convulsions, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poulmons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomach pantelant : on ne sçait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent ; & ce qu'il y a d'inconcevable, est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci, par-là, quelques sons perçans, & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Concevez cependant que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre : imaginez les Muses, les Graces, les Amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet. Pour les Diables, passe encore ; cette Musique a quelque chose d'infernal qui ne leur mésied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les Fêtes du Sabat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opera François.

A ces beaux ſons, auſſi juſtes qu'ils ſont doux, ſe marient très-dignement ceux de l'Orcheſtre. Figurez-vous un charivari ſans fin, d'inſtrumens ſans mélodie ; un zonzon traînant & perpétuel de baſſes, choſe lugubre & aſſommante : tout cela forme une eſpece de pſalmodie à laquelle il n'y a, pour l'ordinaire, ni chant ni meſure. Mais quand par hazard il ſe trouve quelque air un peu ſautillant, c'eſt un trépignement univerſel ; vous entendez tout le Parterre en mouvement ſuivre à grand'peine & à grand bruit le bucheron, & ſe tourmenter l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps, pour courir après la meſure toujours prête à leur échapper.

LES Ballets ſont la partie la plus brillante de cet Opera ; & conſiderés ſéparément, ils ſont un ſpectacle agréable, magnifique & vraiment théâtral ; mais en les conſiderant comme partie conſtitutive de la Piece, ce n'eſt plus de même. Dans chaque acte l'action eſt ordinairement coupée au moment le plus intéreſſant par une Fête qu'on donne aux acteurs aſſis, & que le Parterre voit debout. Il arrive de-là que les perſonnages de la Piece ſont abſolument oubliés,

ou bien que les ſpectateurs regardent les acteurs, qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces Fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joie, & l'on danſe; s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour de donner le Bal aux Rois, quand ils ſont de mauvaiſe humeur; ce que je ſçais par rapport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des gavottes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le Théâtre, de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les Prêtres danſent, les Soldats danſent, les Dieux danſent, les Diables danſent; on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrieme des beaux arts employés dans la conſtitution de la Scène lyrique; mais les trois autres concourent à l'imitation; & celui-là, qu'imite-t-il? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe. Car que font des menuets, des rigaudons, des chaçones dans une

Tragédie ? Je dis plus, il n'y feroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chofe ; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indifpenfable, que celle du langage ; & un Opera où l'action fe pafferoit moitié en chant, moitié en danfe, feroit plus ridicule encore, que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

LES Opera appellés Ballets, rempliffent fi mal leur titre, que la danfe n'y eft pas moins déplacée, que dans tous les autres. La plûpart de ces Ballets forment autant de fujets féparés que d'actes ; ces fujets font liés entr'eux par de certaines relations métaphyfiques dont le fpectateur ne fe douteroit jamais, fi l'Auteur n'avoit foin de l'en avertir dans un Prologue. Les faifons, les âges, les fens, les élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danfe, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ? Quelques-uns même font purement allégoriques, comme le *Carnaval & la Folie* ; & ce font les plus infupportables de tous, parce qu'avec beaucoup d'efprit & de fineffe, ils n'ont ni fentimens, ni tableaux, ni fituations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui

peut donner prise à la Musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets, l'action se passe toujours en chant; la danse interrompt toujours l'action, ou ne s'y trouve que par occasion, & n'imite rien. Tout ce qui arrive, c'est que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre ; & l'art des Auteurs, pour empêcher que la danse ne lasse, est de faire en sorte que la Piece ennuye.

Au reste, le plus grand défaut que je crois remarquer dans l'Opera François, est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un Poëme épique, que ridiculement sur un Théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vû, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles, pour vouloir imiter le char du soleil, & des spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. *La Bruyere* ne concevoit pas comment un Spectacle aussi superbe que l'Opera, pouvoit l'ennuyer à

ſi grands frais. Je le conçois bien moi, qui ne ſuis pas un *La Bruyere* ; & je ſoutiens que, pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux arts, la Muſique Françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble feront toujours de l'Opera de Paris le plus ennuyeux Spectacle qui puiſſe exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution ; non qu'ils ne ſoient très en état de connoître la bonne : mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir ; le plaiſir de la critique les dédommage de l'ennui du Spectacle ; & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.

DES FABLES.

COMMENT peut-on s'aveugler aſſez, pour appeller les Fables, la Morale des enfans ? Les Fables peuvent inſtruire les hommes ; mais il faut dire la vérité nue aux enfans ; ſi-tôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne ſe donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les Fables de la Fontaine à tous les enfans ; & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce ſeroit encore tant pis ; car la morale en eſt tellement mêlée & ſi diſproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce ſont encore-là, direz-vous, des paradoxes ; ſoit : mais voyons ſi ce ſont des vérités. Je dis qu'un enfant n'entend point les Fables qu'on lui fait apprendre; parce que, quelque effort qu'on faſſe pour les rendre ſimples, l'inſtruction qu'on en veut tirer, force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut ſaiſir, & que le tour même de la poëſie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir ; en ſorte qu'on achette l'agrément aux dépens de la clarté.

Je ne connois dans tout le recueil de la Fontaine, que cinq ou ſix Fables où brille éminemment la naïveté puérile. De ces cinq ou ſix, je prends pour exemple la premiere de toutes, parce que c'eſt celle dont la morale eſt le plus de tout âge, celle que les enfans ſaiſiſſent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaiſir, enfin celle que pour cela

même l'Auteur a mise par préference à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instruire, cette Fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

FABLE.

Maître Corbeau sur un arbre perché,

Maître. Que signifie ce mot en lui-même ? Que signifie-t-il au devant d'un nom propre ? Quel sens a-t-il dans cette occasion ?

QU'EST-CE qu'un Corbeau ?

QU'EST-CE qu'*un arbre perché* ? L'on ne dit pas, *sur un arbre perché* : l'on dit, *perché sur un arbre*. Par conséquent il faut parler des inversions de la poësie ; il faut dire ce que c'est que prose & que vers.

Tenoit dans son bec un fromage.

QUEL fromage ? Étoit-ce un fromage de Suisse, de Brie ou d'Hollande ? Si l'enfant n'a point vû de Corbeaux, que gagnez-vous de lui en parler ? S'il en a vû, comment concevra-t-il qu'ils

tiennent un fromage à leur bec ? Faiſons toujours des images d'après Nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

ENCORE un *maître* ! Mais pour celui-ci c'eſt à bon titre ; il eſt maître paſſé dans les tours de ſon métier. Il faut dire ce que c'eſt qu'un Renard, & diſtinguer ſon vrai naturel, du caractere de convention qu'il á dans les Fables.

Alléché. Ce mot n'eſt pas uſité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en ſert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en proſe. Que lui répondrez-vous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage tenu par un Corbeau perché ſur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être ſenti par le Renard dans un taillis ou dans ſon terrier ! Eſt-ce ainſi que vous exercez vôtre élève à cet eſprit de critique judicieuſe, qui ne s'en laiſſe impoſer qu'à bonnes enſeignes, & ſçait diſcerner la vérité, du menſonge, dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à peu-près ce langage.

Ce langage ! les Renards parlent donc ? Ils parlent donc la même langue que les

Corbeaux ? Sage Précepteur, prends garde à toi : peſe bien ta réponſe avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as penſé.

Eh ! bon jour, Monſieur le Corbeau.

MONSIEUR ! titre que l'enfant voit tourner en dériſion, même avant qu'il ſçache que c'eſt un titre d'honneur. Ceux qui diſent *Monſieur du Corbeau*, auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du*.

Que vous êtes charmant ! que vous me ſemblez
beau !

CHEVILLE, redondance inutile. L'enfant voyant répéter la même choſe en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance eſt un art de l'Auteur, & entre dans le deſſein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuſe ſera bonne pour moi, mais non pas pour un enfant.

Sans mentir, ſi votre ramage

Sans mentir ! On ment donc quelquefois ? Où en ſera l'enfant, ſi vous lui apprenez que le Renard ne dit, *ſans mentir*, que parce qu'il ment ?

Répondoit à votre plumage ;

Répondoit. Que ſignifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités auſſi différentes que la voix & le plumage ; vous verrez comme il vous entendra !

Voũs ſeriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix ! Qu'eſtcé qu'un Phénix ? Nous voici tout-à-coup jettés dans la menteuſe Antiquité, preſque dans la Mythologie.

Les hôtes de ces bois. Quel diſcours figuré ! Le flatteur ennoblit ſon langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus ſéduiſant. Un enfant entendra-t-il cette fineſſe ? Sçait-il ſeulement, peut-il ſçavoir ce que c'eſt qu'un ſtile noble & un ſtile bas ?

A ces mots, le Corbeau ne ſe ſent pas de joie.

IL faut avoir éprouvé déja des paſſions bien vives, pour ſentir cette expreſſion proverbiale.

Et, pour montrer ſa belle voix,

N'OUBLIEZ pas que, pour entendre ce vers & toute la Fable, l'enfant doit

ſçavoir ce que c'eſt que la belle voix du Corbeau.

Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.

Ce vers eſt admirable ; l'harmonie ſeule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches : mais ces ſortes de beautés ſont perdues pour les enfans.

Le Renard s'en ſaiſit, & dit : mon bon Monſieur,

Voilà donc déja la bonté transformée en bétiſe : aſſurément on ne perd pas de tems pour inſtruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur

MAXIME générale ; nous n'y ſommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

JAMAIS enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, ſans doute.

CECI s'entend, & la leçon eſt très-bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui ſçachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préféraſſent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'eſt qu'une raillerie. Que de fineſſe pour des enfans !

Le Corbeau honteux & confus,

AUTRE pléonaſme ; mais celui-ci eſt inexcuſable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura. Quel eſt le ſot de maître qui oſe expliquer à l'enfant ce que c'eſt qu'un ſerment ?

Voilà bien des détails ; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyſer toutes les idées de cette Fable, & les réduire aux idées ſimples & élémentaires, dont chacune d'elles eſt compoſée. Mais qui eſt ce qui croit avoir beſoin de cette analyſe pour ſe faire entendre à la Jeuneſſe? Nul de nous n'eſt aſſez philoſophe, pour ſçavoir ſe mettre à la place d'un enfant. Paſſons maintenant à la Morale.

JE demande ſi c'eſt à des enfans de ſix ans, qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit. On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui perſiflent les petits garçons, & ſe moquent en ſecret de leur vanité : mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laiſſer tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'eſt ici mon ſecond Paradoxe, & ce n'eſt pas le moins important.

DE LA MUSIQUE.

L'HOMME a trois ſortes de voix, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuſe, & la voix pathétique ou accentuée, qui ſert de langage aux paſſions, & qui anime le chant & la parole. Une Muſique parfaite eſt celle qui réunit le mieux ces trois voix.

POUR qu'une Muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expreſſion du ſujet ; que l'harmonie ne ſerve qu'à la rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans la couvrir ni la défigurer ; que la baſſe, par une marche uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante, celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive : il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'eſprit.

L'HARMONIE ayant ſon principe dans la Nature, eſt la même pour toutes les nations ; ou ſi elle a quelques

differences, elles ſont introduites par celle de la mélodie. C'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Muſique nationale ; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit doit reſſentir ſa plus grande influence.

L'HARMONIE n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la Muſique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſûre, il eſt vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur juſteſſe ; & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoûte de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant : mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés ; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la Muſique ſur l'ame. Formez les plus ſçavantes ſucceſſions d'accords ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyé au bout d'un quart d'heure. De beaux chants, ſans aucune harmonie, ſont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſimples, ils ſeront intéreſſans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours

jours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſçut dire au cœur.

C'EST en ceci que conſiſte l'erreur des François ſur les forces de la Muſique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, ſur une poëſie manierée qui ne connut jamais la Nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux, mais plus bruyans ; & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent, leur échappe ; à force de la vouloir charger, ils n'y mettent plus de choix ; ils ne connoiſſent plus les choſes d'effet, ils ne font plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit ; en ſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi, faute d'un genre propre, n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modèles ; & depuis le célèbre Lully, qui ne fit qu'imiter les Opera dont l'Italie étoit déja pleine de ſon tems, on les a toujours vûs à la piſte, des trente ou quarante ans,

copier, gâter les vieux Auteurs Italiens, & faire à-peu-près de la Musique Italienne, comme les autres Peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent. S'ils sçavoient chanter des sentimens, ils ne chanteroient pas de l'esprit ; mais parce que leur Musique n'exprime rien, elle est plus propre aux chansons qu'aux Opera ; & parce que la Musique Italienne est toute passionnée, elle est plus propre aux Opera qu'aux chansons.

Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes ; & en général les François paroissent être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la Musique : cependant ils renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plûtôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers Musiciens du Monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la Musique à Paris comme une affaire d'État ; peut-être, parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela on sent que l'on n'a rien à dire.

IL faut des *Fel* & des *Jéliotte* pour chanter la Musique Françoise : mais toute voix est bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien sont dans la Musique même ; au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne sont que dans l'art du chanteur. En effet, il n'y a ni mesure ni mélodie dans la Musique Françoise; & c'est parce que la langue n'en est pas susceptible. D'où je conclus que les François n'ont point de Musique & n'en peuvent avoir, ou que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.

PAR quelle étrange fatalité le pays du Monde où l'on écrit les plus beaux livres sur la Musique, est-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement ?

DE LA MÉDECINE.

LA Médecine est un art plus pernicieux aux hommes, que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sçais, pour moi, de quelle maladie nous guérissent les Médecins ; mais je sçais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté,

la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut ; & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

LA Médecine est à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & desœuvrés, qui, ne sçachant que faire de leur tems, le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts.

LES hommes font sur l'usage de la Médecine les mêmes sophismes, que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade, on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve. Ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués ; & l'utilité d'une

découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même tems. La Science qui instruit, & la Médecine qui guérit, sont fort bonnes, sans doute; mais la Science qui trompe, & la Médecine qui tue, sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous sçavions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge ; si nous sçavions ne vouloir pas guérir malgré la Nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abstinences seroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la Médecine ne soit utile à quelques hommes : mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même est infaillible. A la bonne-heure ; mais qu'elle vienne donc sans Médecin : car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à esperer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps,

n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres ; il nous guérit moins de nos maladies, qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort, qu'il ne la fait ſentir d'avance ; il uſe la vie au lieu de la prolonger ; & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpece, puiſqu'il nous ôte à la ſociété par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre ; celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien.

VOULEZ-VOUS trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore abſolument les conſéquences des maladies, & où l'on ne ſonge guères à la mort. Naturellement l'homme ſçait ſouffrir conſtamment, & meurt en paix. Ce ſont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philoſophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'aviliſſent de cœur, & lui font déſapprendre à mourir.

LA ſeule partie utile de la Médecine eſt l'Hygiènne. Encore l'Hygienne eſt-elle moins une ſcience qu'une vertu. La tem-

pérance & le travail ſont les deux vrais Médecins de l'homme ; le travail aiguiſe l'appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuſer.

Si par les obſervations générales on ne trouve pas que l'uſage de la Médecine donne aux hommes une ſanté plus ferme ou une plus longue vie, par cela même que cet art n'eſt pas utile, il eſt nuiſible, puiſqu'il employe le tems, les hommes & les choſes à pure perte. Un homme qui vit dix ans ſans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victime.



ÉPILOGUE.

JE ne me ſoucie de plaire ni aux Beaux-Eſprits, ni aux gens à la mode. Tel fait aujourd'hui l'Eſprit fort & le Philoſophe, qui par la même raiſon n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de ſon ſiècle.

LECTEURS vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes ; il en faut faire quand on réfléchit ; & quoi que vous puiſſiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes, qu'homme à préjugés.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES,
Et des Articles contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.
Religion.

CHAPITRE II.
Morale.

CHAPITRE III.

Politique.

CHAPITRE IV.

Littérature, Sciences & Arts.

Fin de la Table.





